N° 69 JUIN 1925.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

SAINT JEAN EUDES

Sa vie apostolique

Certes le siècle de Louis XIV fut grand. Il fut grand par ses auteurs, par ses poètes, par ses écrivains, par ses artistes, par ses généraux, par ses hommes d'État. Il fut plus grand peut-être encore par ses saints. Il y a là, sans parler des femmes, de Mme de Chantal, de Mme Acarie, de Mlle Legras, etc., etc., toute une pléiade d'hommes de Dieu, vraiment extraordinaires : saint François de Sales, saint Vincent de Paul, saint Pierre Fourrier, le cardinal de Bérulle, le Père de Condren, M. Olier, M. Bourdoise, M. Boudon, l'abbé de Rancé, Michel Le Nobletz, le Père Maunoir, M. de Renty, M. de Bernières.

Dans cette phalange, les plus illustres de ses contemporains avaient attribué à Jean Eudes une place d'honneur. Mgr de Maupas, évêque d'Évreux, n'hésitait point à écrire : « Il ne s'est point trouvé d'homme semblable à lui dans notre France depuis bien des siècles. » C'est à son

occasion et après les bénédictions admirables de la mission des Quinze-Vingts, que saint Vincent de Paul s'écriait : « Oh ! qu'un bon missionnaire est un grand trésor, et qu'il y a peu de gens au monde qui veuillent servir Dieu... dans la pureté de la foi, dans le détachement des créatures et l'abnégation de soi-même ! » C'est sous cet aspect que notre prêtre normand s'était montré. Monsieur Olier renchérit encore quand il appelle le P. Eudes « la merveille ou la rareté » de son siècle.

Les générations qui suivirent furent un peu oublieuses et ingrates. Sa mémoire n'était pas éteinte, mais elle restait voilée : c'était comme un feu caché dans la cendre. L'Église a rallumé ce foyer et rendu justice au grand serviteur de Dieu : elle vient de l'inscrire, par un jugement infaillible, au livre d'or des saints, à côté de ses plus glorieux émules.

Des titres nombreux et variés recommandent Jean Eudes à notre vénération. Il réunit toutes les vertus théologales et morales ; il les a portées à un degré héroïque. Son action fut prodigieuse. Il a fondé deux familles religieuses : la Congrégation de Jésus et de Marie, appelée Congrégation des Eudistes, et l'Institut de Notre-Dame de Charité, dont sont sortis les bons pasteurs, aujourd'hui répandus dans les cinq parties du monde ; il y adjoignit une sorte de Tiers-Ordre, dit du Sacré-Cœur. Il partage avec Monsieur Olier et saint Vincent de Paul l'honneur d'avoir établi en France les premiers grands séminaires. Il est le père, le docteur et le propagateur de la dévotion aux saints Cœurs de Jésus et de Marie. Il a composé des offices en leur honneur, des offices d'une beauté toute séraphique, des offices « de feu » et fait célébrer la fête du Cœur admirable de la sainte Vierge dès 1643 dans ses maisons de Caen, et celle du Cœur Sacré du divin Maître dès 1670 en sa chapelle de Rennes. Il est auteur de nombreux écrits ascétiques qui

embrassent tous les aspects de la vie chrétienne, religieuse et sacerdotale.

Voilà large matière à études et à louanges. Mais il semble que sa note caractéristique soit l'esprit d'apostolat. A ses yeux, pour le prêtre c'est la grosse affaire : « Sachez, mon frère, dit-il, que quand vous entrez dans l'état du sacerdoce, votre salut doit être tout fait et que vous devez y entrer pour travailler au salut des autres. Car l'affaire de notre salut doit être en si bon état, et vous devez être si saint que vous soyez capable avec la grâce de Dieu de sauver et de sanctifier les autres. »

C'est bien là le programme et le résumé de sa vie. « Après l'incomparable Xavier, dit le P. Hérambourg, il n'est peut-être personne, du moins au XVII^e^ siècle, qui ait porté plus loin le zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. » Ce sentiment est si fort et si profond dans son cœur, qu'il lui a arraché ce beau cri, digne des plus héroïques serviteurs de Dieu : « Je me sens une si forte inclination de travailler au salut des âmes que je renoncerais volontiers à toute la gloire du paradis des anges et des saints et même de la Très Sainte Vierge, et que je quitterais sans peine le ciel, si j'y étais, pour revenir sur la terre afin d'aider au salut d'une pauvre âme. »

Quand il parle de l'apostolat, il ne se contient plus, il est soulevé au-dessus de lui-même, il chante avec enthousiasme, il devient lyrique : « Travailler à sauver les âmes, c'est plus beau que de remporter des victoires, de conquérir des royaumes, de fonder des empires, plus beau que de pratiquer les plus austères mortifications, que de vêtir et de nourrir tous les pauvres de la terre, que de vaquer aux plus sublimes oraisons, que d'accomplir des miracles, de créer des mondes et de ressusciter les morts, que d'endurer le martyre. C'est l'œuvre des œuvres. Les saints n'eurent rien de plus à cœur. L'Église s'y dévoue. Les

anges y courent avec une impétueuse ardeur. La Vierge Marie y consacre sa vie et son Fils. Et le Verbe de Dieu, pour cette délivrance, est venu, a peiné, a souffert et est mort. Et les trois divines personnes, dans leurs créations et leurs œuvres, ne poursuivent jamais d'autre but. »

Il faut lire ces pages de notre Saint. On n'en écrivit jamais de plus brûlantes et de plus frémissantes. Il semble que sous ces lettres refroidies vit et palpite encore la grande âme qui les dicta.

Et surtout elles le peignent : c'est lui. Nous avons là l'âme de son âme et le secret de toute sa vie. S'il est entré à l'Oratoire, c'est parce qu'il croyait y trouver la plénitude de l'esprit apostolique, de l'esprit du Verbe incarné : « la parole éternelle et le premier de tous les prédicateurs ». S'il en sortit, c'est qu'il estima que l'Oratoire avait oublié le but suprême de son institution : réformer les prêtres, qui sont par état les sauveurs des peuples, les envoyés de Dieu pour former son fils Jésus dans les cœurs, des dieux chargés de produire des dieux et les rendre plus capables et plus dignes de remplir leur sublime et divine mission.

Quelle fin attribue-t-il à sa famille religieuse? « Je supplie, s'écrie-t-il à la fin de ses Constitutions, très humblement et les genoux en terre, tous les enfants de la Congrégation, mes très chers et très aimés Frères, de bien considérer ce que je vais dire : c'est que la Congrégation est établie dans l'Église pour lui donner des ministres dignes des saints autels, des ouvriers évangéliques irréprochables, des prêtres vraiment apostoliques, des pasteurs selon le cœur de Dieu, des ecclésiastiques qui soient des images vivantes de sa très éminente sainteté ; en un mot, des hommes non plus hommes, mais dieux et pères de dieux. »

Et cela est l'œuvre apostolique par excellence; c'est sauver les sauveurs, diriger les directeurs, enseigner les Doc-

teurs, nourrir les pasteurs, éclairer ceux qui sont la lumière du monde, sanctifier ceux qui sont la sanctification de l'Église, faire dans la hiérarchie ecclésiastique ce que les séraphins et les chérubins font dans le ciel, avoir entre les mains ce que Jésus-Christ a de plus précieux, la plus illustre portion de son troupeau, ce qui lui est plus cher que la prunelle de ses yeux, le cœur de son corps mystique et de sa sainte famille.

Et il n'y a pas de travail qui puisse être mis en parallèle avec celui-là. Tout doit lui être subordonné ; « et si, étant en mission, nous apprenions qu'on eût besoin de nous au séminaire, nous devrions laisser là la mission et courir au séminaire comme au feu. »

Et quel est le premier article des Constitutions de son ordre de la Charité ? C'est que « sa fin propre et particulière et qui distingue cette Congrégation d'avec les autres est d'imiter, autant qu'il est possible, moyennant la divine grâce, la très ardente charité dont le très aimable Cœur de Jésus, fils de Marie mère de Jésus, est embrasé au regard des âmes créées à l'image et semblance de Dieu et rachetées du précieux sang de son Fils, s'employant de tout cœur, par l'exemple d'une sainte vie, par la ferveur des prières, et l'efficace des instructions, à la conversion des filles et femmes qui sont tombées dans le désordre et qui, étant touchées de Dieu, veulent sortir de l'état du péché, pour faire pénitence, sous la conduite des religieuses, et pour apprendre plus facilement les moyens de servir la divine Majesté et de se sauver. »

Et il tient si fort à ce zèle pour les âmes que quand même une fille aurait toute sorte de beaux talents et de charmantes qualités pour servir dans la communauté, si elle n'a point d'amour pour l'observance du quatrième vœu, le dévouement aux pécheresses, il défend de la recevoir. Elle se perdrait et perdrait tout. Il n'y a rien de plus pernicieux

aux communautés que d'accepter des sujets qui n'ont point l'esprit de leur vocation.

Il a écrit de nombreux ouvrages de piété : c'est toujours l'apôtre que l'on y rencontre puissant et irrésistible. Un saint religieux dira du *Contrat de l'homme avec Dieu* : « Il y a tel chapitre qui me semble tout étincelant de feux et de flammes pénétrantes jusqu'à l'intime du cœur, pour nous embraser à aimer Dieu de toutes nos forces, très fidèlement, très cordialement et très constamment par des preuves de la sainte Écriture si fortes qu'aucun bon esprit n'y saurait résister : il faut se rendre tout à fait à notre amant infini, éternellement aimable. »

Et de ses méditations perdues, le P. Hérambourg a écrit : « On y lit le langage du ciel, et la simple lecture qu'on en fait détache presque imperceptiblement le cœur des choses de la terre pour l'attacher au souverain Bien. »

Le zèle du salut et de la perfection des âmes le dévorait, continue le même auteur... Il ne pouvait passer de moment sans faire quelque chose à la gloire de son maître, et on sait que, marchant dans les rues de Paris pendant qu'il y demeura, il s'appliquait à la composition des hymnes de l'office du saint Cœur de Notre-Seigneur et de celui de sa très sainte Mère. C'est ainsi qu'il a dignement rempli ses jours. C'est ce qui le fera vivre éternellement dans l'esprit des bons chrétiens. Sa mémoire sera en bénédiction, sa gloire s'augmentera de jour en jour. La lecture de ses livres, qui procurent la conversion et l'avancement de tant d'âmes dans les voies de la grâce, sera pour lui un nouveau triomphe. »

Et quand il chante avec tant d'ardeur les saints Cœurs de Jésus et de Marie, quand il travaille si activement à la diffusion de leur culte, sans doute c'est à cause de leur beauté et de leur amour, mais aussi parce qu'ils sont l'origine du vrai zèle pour le salut des âmes perdues. « Car,

encore que le divin Cœur de Jésus, qui ne fait qu'un avec celui de sa très sainte Mère, soit la source de tous les bons desseins, de tous les saints instituts et de tous les ouvrages de piété, néanmoins il l'est plus spécialement de ceux qui regardent directement le salut des âmes pécheresses, comme étant la chose du monde qu'il chérit et qu'il désire davantage puisque ce très bénin Sauveur nous assure qu'il est venu en ce monde, non pour les justes mais pour les pécheurs. »

Tout ce que le P. Eudes fait, dit, écrit, institue n'a qu'un but : sauver les âmes. Pour ce travail divin il voudrait mobiliser tous les êtres, toutes les choses, toutes les puissances de la terre et du ciel.

Au début de la Fronde, il s'adresse à la reine Anne pour l'entraîner à une sainte croisade contre ce débordement d'iniquité qui fait un étrange ravage dans la France : « C'est une chose déplorable, Madame, et à larmes de sang de voir périr tant d'âmes et que ce mal va toujours croissant, et que si peu de personnes s'en mettent en peine. Lorsqu'il s'agit de quelque intérêt temporel des princes et des rois de ce monde, que ne fait-on point? Mais les intérêts du Souverain Monarque sont abandonnés. Nous nous tuons dans nos missions à force de crier contre quantité de désordres qui sont dans la France..., et Dieu nous fait la grâce de remédier à quelques-uns. Mais je suis certain, Madame, que si Votre Majesté voulait employer le pouvoir que Dieu lui a donné, elle pourrait plus faire elle seule, pour la destruction de la tyrannie du diable et pour l'établissement du règne de Jésus-Christ, que tous les missionnaires et prédicateurs ensemble. »

Il demande au pouvoir chrétien de se souvenir de son devoir. Il est fait pour aider l'homme, dit saint Thomas, à atteindre sa fin dernière comme sa fin prochaine. Sa fin dernière est la béatitude céleste. Tout doit donc être

ordonné dans la vie par le chef de l'État de la manière qui convient le mieux pour que la multitude obtienne le paradis. Il pourra commander tout ce qui peut y conduire, et interdire, dans la mesure du possible, tout ce qui y serait contraire.

Le P. Eudes essaiera d'enrôler les femmes du monde dans le même mouvement d'apostolat. Il écrit aux Dames de Rouen : « Quel bonheur pour vous d'être choisies de Dieu, pour être associées avec lui dans la plus grande de ses œuvres, qui est l'œuvre de la rédemption des âmes! Délivrer un homme qui est captif selon le corps des mains des barbares est chose grande; mais affranchir une âme de la servitude de Satan est plus que si on délivrait tous ceux qui sont esclaves corporellement. » Et il leur chante son hymne de guerre comme il l'a chanté à ses prêtres, comme il l'a chanté à ses religieuses.

Il établit des confréries des Saints-Cœurs. Aux associées il sait souffler son esprit de conquête. Elles marchent avec ardeur et, aux heures mauvaises de la Révolution, elles ont accompli de véritables merveilles.

Il a besoin de collaborateurs supplémentaires. Il fait appel aux prêtres de bonne volonté. Il les réunit, les éclaire, les échauffe, les soulève et en fait de vaillants lutteurs comme lui, avides de se donner et de se dépenser. Ils se répandent de-ci de-là, et tous font des fruits qui ne se peuvent exprimer.

Et quand notre infatigable apôtre, devant des moissons jaunissantes, sent que les ouvriers nécessaires lui manquent pour les cueillir, et sait par ailleurs qu'à Paris de nombreux clercs, les intellectuels de ce temps-là, passent leurs jours dans de stériles spéculations et de vaines subtilités, il ne peut retenir un de ces cris de douleur où se peint sa grande âme : « Que font à Paris tant de docteurs et tant de bacheliers pendant que les âmes périssent

par milliers, faute de personnes qui leur tendent la main pour les retirer de la perdition et les préserver du feu éternel? Certainement, si je me croyais, je m'en irais à Paris crier dans la Sorbonne et les autres collèges : Au feu! Au feu de l'enfer qui embrase tout l'univers! Venez, messieurs les docteurs; venez, messieurs les bacheliers; venez, messieurs les abbés : venez, messieurs les ecclésiastiques, nous aider à l'éteindre! »

Il ne voudrait laisser aucune âme en dehors de la grâce. Son zèle déborde les frontières de la France; il embrasse la Chine, tout l'univers; et pour coopérer au grand œuvre de leur salut, il sacrifierait volontiers, moyennant le secours divin, cent mille vies s'il les avait; et il adresse à un de ses Frères en religion, qui va partir pour ces rivages lointains, ce beau *Proficiscere* tout frémissant de ses ardeurs évangéliques : « Allez au nom de la sainte Trinité pour la faire connaître et adorer... Allez au nom de Jésus-Christ pour appliquer aux âmes le fruit de son précieux sang. Allez sous la protection et la sauvegarde de sa divine Mère..., sous la conduite du bienheureux saint Joseph, de saint Gabriel, etc., etc... Allez, au nom et de la part de notre petite Congrégation... »

L'âme apostolique de Jean Eudes s'est manifestée dans toutes ses œuvres et surtout dans la formation d'ouvriers irréprochables pour la vigne du Seigneur. Elle s'est révélée avec un éclat particulier dans ses très nombreuses missions. C'est là sûrement un des traits distinctifs de sa physionomie, c'est le premier titre que lui donne le décret *de tuto*.

Missionnaire apostolique, sur ce point comme sur les autres, il reproduira Jésus-Christ : il aura passé sa vie à former des apôtres et à évangéliser les foules.

Il donne son premier sermon en 1623, à l'âge de 21 ans. étant simple minoré. Et cet essai est un coup de maître,

Il prêchait encore à Saint-Pierre de Caen, durant l'été de 1678, en faveur de l'hôpital général que l'on était en train de bâtir. Pendant plus de cinquante ans il va sans trêve ni repos à la recherche des brebis égarées de la maison d'Israël. Il parcourt la Normandie dans tous les sens. Il porte la parole de Dieu dans huit autres provinces de notre vieille France, Bretagne, Ile-de-France, Bourgogne, Champagne, etc..., dans quatorze diocèses au moins. Il a de la prédilection pour les paroisses de campagne. Il rechercherait volontiers les plus ignorantes et les plus dépravées. Mais, comme il le dit, la mission étant très nécessaire et très utile partout, il la fait aux villes comme aux champs. On le voit à Caen, à Lisieux, à Pont-l'Évêque, à Saint-Lô, à Coutances, à Évreux, à Rouen, à Autun, à Châlons, à Versailles, etc. Paris même l'entendit à plusieurs reprises, aux Quinze-Vingts, à Saint-Sulpice, à Saint-Germain-des-Prés.

Il s'est adressé à tous les genres d'auditoires : aux paysans, aux ouvriers et artisans, aux domestiques, aux bourgeois, aux soldats, aux nobles, aux magistrats, aux ecclésiastiques, aux moines. Il a prêché devant la Cour à Versailles et à Saint-Germain-en-Laye. Il avait été choisi comme étant l'homme du royaume le plus en état de donner avec fruit les exercices du Jubilé dans ce milieu raffiné. Et on ne doutait pas que, même après Bossuet, le grand missionnaire y fît bonne figure.

Les voyages étaient longs en ce temps-là. Le feu qui consume notre saint missionnaire est si ardent qu'il ne peut se contenir jusqu'au terme, et tout le long du chemin il prêche; il prêche tous les braves gens qu'il rencontre; il prêche les patrons et les domestiques des auberges où il descend. Il a sa petite clochette. Il la sonne en traversant les villages et, de quelque endroit élevé, il leur annonce les vérités du salut.

Tous avaient besoin de les rapprendre. Le monde d'alors ne ressemblait pas au monde d'aujourd'hui. Les catholiques remplissaient les principales obligations de la religion chrétienne : ils allaient à la messe le dimanche; ils se confessaient chaque année; ils communiaient à Pâques; ils respectaient les jours d'abstinence. Mais il semble que pour beaucoup ces saintes pratiques étaient devenues de simples formalités. On en observait la lettre, on en négligeait l'esprit : elles étaient vidées de leur âme.

L'ignorance religieuse était profonde. D'innombrables superstitions régnaient. La prière du matin et du soir était abandonnée. Les choses de Dieu étaient traitées avec un extrême dédain. Le laisser-aller était général. Le clergé donnait lui-même l'exemple de toutes les négligences, se raillant à l'occasion des dévotions dites superflues. Il s'était affadi, matérialisé. Très occupé à cultiver ses biens, il n'avait pas le temps de cultiver les âmes. De ce délabrement des temples et du culte le P. Eudes nous fait le plus sombre tableau :

« Allez dans les églises; vous en verrez plusieurs au dehors environnées d'ordure et de puanteurs, au-dedans tapissées de toiles d'araignées, pavées de boue et de poudre; les vitres, la couverture rompues et ouvertes au vent, à la pluie, à la grêle et à la neige; les autels dénués d'ornements et couverts de poussière; les prêtres offrir le redoutable sacrifice avec des aubes et des chasubles toutes déchirées; des corporaux et des purificatoires si sales qu'ils font mal au cœur; des calices d'étain et tout noirs; le très saint sacrement dans un ciboire de même étoffe et rempli de poudre et d'ordure, sans lampe et sans lumière et sans aucune marque de religion. O Dieu! ô grand Dieu! où est la foi des chrétiens? » Et qu'est devenu le sens religieux des populations?

« Le culte, en beaucoup d'endroits, est célébré avec tant d'immodestie, de précipitation et d'irrévérence, pour ne pas dire d'impiété, qu'on pourrait croire que les officiers du sanctuaire sont gagés non pour louer Dieu, mais pour se moquer de lui ; non pour l'honorer, mais pour le déshonorer et le faire déshonorer aux autres. »

Le protestantisme a exercé ses ravages dans les âmes, et un trop grand nombre se sont laissé séduire par les nouvelles doctrines. Le libertinage de l'esprit en a conduit certains jusqu'à l'athéisme.

Privée de ses appuis, la morale a croulé. Ce sont les éternelles misères humaines; c'est la mise en train des sept péchés capitaux ; c'est la vilaine et hideuse floraison de la triple concupiscence. On signale tout particulièrement des blasphèmes, des sacrilèges, des enchantements, des haines, des duels, des homicides secrets, des empoisonnements d'hommes et d'animaux, des parjures devant les juges, des injustices, des fraudes, toutes les formes de la luxure, même les plus contraires à la nature.

Un monde assujetti à de telles habitudes ne pouvait être porté à goûter les missions. Il devait fatalement leur faire opposition. Les contradictions se déchaînèrent. Il en vint des autres Ordres religieux, des dignitaires ecclésiastiques, des curés, des pécheurs qui allaient être troublés dans la satisfaction de leurs passions, des personnes du monde même les plus dévouées aux intérêts de Dieu.

Et que ne dit-on pas des missionnaires? Ce sont des gens fort riches et fort austères, qui refusent l'absolution pour un rien et chargent de pénitences insupportables; ce sont des gens ignorants, timides, superstitieux, qui débitent des fables et ne s'appliquent qu'à l'extérieur de la religion, négligeant le fonds et l'essentiel, ce sont des gens intéressés qui, sous de beaux préceptes, soutirent l'argent des populations crédules pour en bâtir des églises et des sémi-

naires. Ce sont les plus grands hypocrites qui aient paru depuis plusieurs siècles. Ce sont des novateurs, des séditieux en rupture de ban avec l'autorité civile et l'autorité religieuse.

Des curés partent en voyage plutôt que de subir les missionnaires, même quand ils sont envoyés par l'évêque. Dans certaines paroisses personne ne veut les recevoir. On les tourne en dérision. Le Père Eudes est obligé de prendre sa clochette et de s'en aller par les places publiques et jusques dans les marchés recruter un auditoire.

La vertu du Saint vient à bout de tous les obstacles. La mission se donne. Elle est défrayée souvent par le seigneur du lieu. L'autorité comprenait qu'elle avait charge d'âmes. Elle dure un mois, deux mois, trois mois à Rennes en 1669, de l'Avent à l'Octave de Pâques. C'est le principe du Père : une mission, pour être féconde, doit être longue : « Afin qu'une mission fasse quelques changements dans les mœurs et qu'elle détruise les vices et les mauvaises coutumes, il est nécessaire qu'elle dure pour le moins sept à huit semaines. Nous n'en faisons point dans les plus petites paroisses de la campagne qui ne dure six semaines; autrement on plâtre le mal, mais on ne le guérit pas; on rompt les mauvaises habitudes, mais on ne les déracine pas; on fait du bruit, mais peu de fruit. »

Pendant la mission aucune cérémonie extraordinaire et à grand tapage.

On prie beaucoup, et le Père Eudes attache une importance extrême à rétablir l'habitude des prières du matin et du soir. C'est un article du règlement des Missions.

On prêche souvent, jusqu'à trois fois par jour, et sous des formes différentes.

Il y avait le catéchisme. Le P. Eudes avait fait un Manuel d'Instruction religieuse, un des premiers qui ait été composé sous forme de demandes et de réponses. Il savait le

commenter avec un art extrême, charmer et retenir l'attention de son turbulent petit auditoire. Il avait formé des catéchistes à son image. Cet enseignement simple était spécialement destiné aux enfants. On comptait bien que les grandes personnes arriveraient à s'y intéresser. C'est ce qui advint. Il eut le plus grand succès et fit un bien prodigieux.

Il avait aussi l'usage des conférences particulières : pour les missionnaires, afin d'entretenir en eux le feu sacré ; pour les prêtres, afin de leur rappeler la sublimité de leur vocation et la grandeur de leurs devoirs ; pour les gentilshommes et les seigneurs de paroisse, afin qu'il leur soit remontré « comme il doivent employer leur exemple et leur autorité, pour empêcher, autant qu'ils peuvent, parmi leurs vassaux, tout ce qui est contraire à l'honneur de Dieu et procurer l'avancement de sa gloire en ce qui dépend d'eux ; pour les dames et mères de famille, afin qu'elles soient ramenées à observer exactement tous leurs devoirs envers leurs maris, leurs enfants et leurs serviteurs, à fuir la lecture des romans à la mode, toute nudité de la gorge ou du sein ; pour les artisans, afin de les détourner de la détestable société du compagnonnage. Il faut reconnaître que l'idée de ces conférences spéciales était lumineuse, délicate et haute, et ne pouvait manquer d'être féconde.

Personne n'était oublié, ni les malheureux jetés en prison ni les malades dans les hôpitaux ou les maisons particulières, ni les religieuses dans leurs monastères. Tous étaient visités, enseignés, confessés, communiés, mis en possession des grâces et des bénédictions divines.

Enfin un sermon général était adressé à la foule réunie, et il devait rouler sur quelqu'une des grandes vérités dogmatiques ou morales de notre foi. Le P. Eudes avait pris

soin de préciser dans ses Constitutions les matières à traiter.

Le troisième et dernier travail de la mission, le principal, le plus utile, le plus important, c'est la confession, parce que c'est là surtout que le prêtre est Jésus-Christ, c'est là surtout qu'il fait les fonctions de Jésus-Christ, qu'il arrache les âmes à Satan et qu'il les rend à Dieu. Le P. Eudes y aurait volontiers passé les journées entières sans boire et sans manger, si la prudence l'avait pu souffrir. C'est là qu'il employait toutes ses heures libres jusque bien avant dans la nuit.

Cinq grandes cérémonies terminaient chaque mission :

La première communion solennelle des enfants; et le bon Père savait l'envelopper de tant de piété, trouver, pour exhorter les petits, des accents si pathétiques et si touchants, qu'ils fondaient en larmes et toute l'église avec eux et emportaient de cette cérémonie un ineffaçable souvenir qui embaumait leur vie tout entière;

Le pèlerinage, qui avait pour but d'apprendre au peuple à sanctifier ces sortes d'exercices de piété, où d'ordinaire il se commettait un grand nombre de péchés. Et naturellement, sous la conduite de notre Saint, tout se passait avec un recueillement monastique, et on se séparait sous cette pensée que la vie n'est qu'un pèlerinage très court qui pour tous sera vite fini;

Le service pour les défunts, afin d'illustrer cette vérité, en évoquant les disparus ; les disparus depuis des années, les disparus d'hier que nous rejoindrons demain ;

La procession générale, formée de 10, 15, 20 paroisses, avec ses adieux, ses félicitations aux âmes fidèles, ses suprêmes appels, ses menaces aux cœurs jusque-là rebelles, ses vivats, ses acclamations à Jésus-Eucharistie, exposé sur un splendide reposoir au milieu de la place

publique, souvent même à la main du missionnaire et semblant parler par sa bouche;

Et le fameux feu de joie dans lequel le prédicateur jetait successivement livres, tableaux, images obscènes, en les nommant à haute voix et en criant anathème à leurs auteurs et à ceux qui, en ayant de semblables, refusaient de s'en dessaisir. Et quand un orateur comme le P. Eudes, avec l'âme que nous lui connaissons, l'accent qu'il est facile de soupçonner, apostrophant les assistants, leur criait d'une voix véhémente : « Ainsi seront jetés au feu tous les jureurs, tous les blasphémateurs, tous les vindicatifs, tous les impudiques, tous ceux qui n'ont pas voulu profiter de la mission! A vous de choisir : ou la conversion, ou pour jamais les flammes de l'enfer », on conçoit que la foule fût profondément impressionnée, que les pécheurs obstinés fussent bouleversés, terrifiés, et, comme le dit le P. Martine, que souvent de cette cérémonie on ait vu arriver des effets extraordiuaires.

Les missions du P. Eudes eurent un succès prodigieux. Les foules affluent. Elles accourent de sept ou huit lieues à la ronde. Rien ne les arrête, ni la rigueur des saisons, ni l'incommodité des routes, ni la longueur du chemin. Le travail cesse; les boutiques se ferment; les serviteurs et les servantes achètent à prix d'argent de leurs maîtres indévots la permission d'aller aux exercices, ou bien louent d'autres personnes pour les remplacer. A certains jours, il y a, pour entendre les envoyés de Dieu, dix mille, quinze mille, vingt mille, trente mille et même quarante mille hommes et femmes. Les églises les plus vastes ne peuvent contenir ces multitudes. Il faut sortir sur la place publique, s'établir dans les champs, sur les collines. La voix puissante du missionnaire réussit à parvenir jusqu'aux derniers rangs. Tous s'en étonnent, et avec raison.

Elle remue et soulève ces masses avec une force irrésis-

tible. On les voit maintes fois éclater en sanglots. On les voit, après un saisissant tableau des châtiments divins, tomber à genoux d'un même mouvement et crier éperdument : « Miséricorde, mon Dieu! Miséricorde! » ou bien se dresser dans un saint enthousiasme et redire avec amour : Vive Jésus! Vive Jésus ! La reine elle-même, présente, avait suivi l'élan de la foule et, tout en larmes, mêlé sa voix à la voix de ses sujets.

Mais le P. Eudes n'était pas de ces orateurs qui excitent des émotions passagères et qui font dire aux belles dames : « Il a parlé divinement, ma chère. » Et puis, après on ne songe plus au sermon et on passe à d'autres exercices toujours aussi futiles.

Lui, il secoue, renverse les âmes, il y provoque la haine et l'horreur du mal, le remords, les saintes frayeurs, le besoin de trouver les pardons divins. Aussi les confessionnaux sont assiégés, Ils sont quinze, vingt prêtres; il en faudrait cinquante, il en faudrait cent, dit M. de Renty. Ils ont beau prendre sur les nuits pour continuer le pieux travail, cela ne suffit pas. « Il fallait attendre quelquefois, écrit le même témoin, deux, trois et quatre jours à pouvoir se confesser, et au bout de quatre semaines, quantité ne l'ont pu. »

Les effets sont admirables : la rénovation de la vie chrétienne est complète.

Les athées et les libertins abjurent leurs erreurs; les huguenots reviennent à l'église; les sorciers abandonnent leurs infâmes pratiques; les plus grands pécheurs se convertissent; les cabaleurs violemment opposés à ces pieux exercices se frappent la poitrine et demandent pardon au ciel et à la terre d'avoir voulu mettre obstacle à un si grand bien.

Les blasphèmes se taisent; le trafic du dimanche est supprimé; les duels cessent, une ligue est organisée pour

les empêcher de renaître; les haines s'apaisent; les réconciliations de familles cruellement divisées depuis de longue années s'accomplissent; les fraudes et les injustices se réparent; les restitutions se font; de grosses sommes sont rendues; les procès, les différends sont arrangés et terminés; les liaisons coupables se brisent; les mauvais livres sont livrés et détruits; les abus de pouvoirs diminuent; la police est mieux gardée; les édits sont plus exactement observés. Le mal est vaincu; le bien triomphe, il refleurit avec magnificence. C'est un nouveau printemps pour l'Église de France. Elle a vécu longtemps de cette renaissance.

En vérité Jean Eudes est bien l'émule des François Régis et des Vincent Ferrier.

Mais quel était le secret de son emprise sur les âmes? Par quels moyens exerçait-il sur elles une action si puissante?

D'abord par sa parole. Malheureusement nous n'avons de lui aucun sermon. Il n'aimait pas les discours complètement écrits et appris par cœur et mot à mot, estimant que c'était de grand travail et de peu de fruit, parce que quand l'esprit est ainsi lié aux paroles, il perd sa liberté, sa ferveur se diminue, et il ne parle pas avec la vigueur et la véhémence avec laquelle il fait éclater son zèle quand il n'est attaché qu'aux choses, pourvu d'ailleurs qu'elles soient bien conçues et digérées et qu'il les possède parfaitement. Il avait cependant trois volumes de sermons dont le P. Hérambourg a dit : « Le style en paraît simple, mais pourtant il est fort et nerveux, appuyant toujours les choses qu'il avance sur de solides preuves de l'Écriture et des Pères. C'est un arsenal où l'on trouve des armes toutes propres pour combattre le vice et faire triompher la vertu. » Ces trois volumes sont perdus. Et alors nous n'avons, pour apprécier l'orateur, que l'histoire et ses écrits, où sûrement

se rencontrent des passages de ses discours, et en particulier son *Prédicateur apostolique*, fruit d'une expérience de plus de cinquante-cinq ans durant lesquels Dieu lui a fait la grâce d'annoncer sa divine parole dans une grande quantité de missions, avec d'abondantes bénédictions et des fruits extraordinaires. Et n'est-on pas en droit de dire que l'orateur s'est peint dans *le Prédicateur apostolique* comme le saint dans le *Royaume de Jésus*?

Il a dit, avec cette hauteur de pensée qui le caractérise, que le prédicateur est la bouche de Jésus-Christ et qu'il fait parler Dieu. Vous ne trouverez donc pas sur ses lèvres de citations de Platon, d'Aristote, de Sénèque, de Plutarque, de traits de mathématique, de médecine, de jurisprudence, d'antiquités païennes, de romans à la mode. Il ne connaît et ne veut connaître que la parole de Dieu. Son unique livre de chevet est la sainte Écriture avec ses commentateurs autorisés, les exégètes comme Corneille de La Pierre, les Conciles, les Pères, les pieux auteurs, comme Louis de Grenade et de Saint-Jure, les saints par leur vie, et la *Somme* de saint Thomas, la table de laquelle fournit toutes les choses dont on a besoin. Aussi il la possède, cette divine Écriture. Ses écrits en sont pleins. Elle fait la beauté de ses offices. Elle donne à ses Règles de Jésus et de Marie un caractère unique. Il y a là une mosaïque admirable de textes sacrés sur les devoirs et les vertus de la vie chrétienne et sacerdotale qui a étonné Rome elle-même.

Il ne traitera jamais de sujets mi-profanes mi-religieux, de questions subtiles, relevées et difficiles, qui sont plus propres pour contenter la curiosité humaine que pour édifier les âmes et toucher les cœurs. Il n'annoncera que les très simples et très solides vérités de la doctrine évangélique, toujours les mêmes, mais jamais assez connues, assez méditées.

S'il parle de vertus et de vices, ce ne sera jamais au sim-

ple point de vue de l'honnêteté naturelle. Il se souviendra que le baptême a passé sur ces âmes qui l'entendent, qu'il en fait un autre peuple, un peuple de dieux et que de ce chef elles ont contracté tout un ordre d'obligations infiniment plus élevées. Et quand il retracera le programme des instructions à donner pendant les missions, un des premiers sujets indiqués sera : du Baptême, de la profession qu'on y a faite et des obligations qui la suivent. Et il estimait que « c'était une chose déplorable à larmes de sang de voir que d'un si grand nombre d'hommes dont la terre est peuplée, qui ont été baptisés et par conséquent admis au rang des enfants de Dieu, des membres de Jésus-Christ et des temples vivants du Saint-Esprit et obligés à mener une vie conforme à ces divines qualités, il y en a néanmoins beaucoup plus qui vivent en bêtes, en païens et même en démons, qu'il n'y en a qui se comportent en véritables chrétiens. Et une des principales raisons, c'est que la plus grande partie de ces mêmes chrétiens ne savent pas ce que c'est que d'avoir été baptisés.

La parole du P. Eudes est tout apostolique, toute surnaturelle, toute divine : elle est forte aussi, véhémente, pleine de mouvement, toute de feu. C'était le programme que la très sainte Vierge, par un intermédiaire inconnu, avait tracé à notre Saint :

« Dites à votre Frère de ma part que, lorsqu'il monte en chaire, il faut qu'il porte avec lui les canons, les mousquets et les autres armes puissantes et terribles de la parole de Dieu, pour combattre le péché en général et pour le foudroyer et écraser dans les âmes. Mais lorsqu'il va parler et communiquer en particulier avec quelque pécheur pour le convertir, il doit mener avec lui la douceur, la bénignité, la patience et la charité. » C'est bien ainsi que l'ont vu ses contemporains : « Il paraissait un lion en chaire, écrit une religieuse, mais au confessionnal c'était un agneau. »

« Ses sermons, disait de son côté M. de Renty, sont des foudres qui ne donnent point de repos aux consciences qu'elles ne se soient ouvertes de leurs péchés recélés, en sorte que les confesseurs travaillent plus à consoler qu'à émouvoir. »

Il sait l'importance capitale de la crainte. Il sait qu'elle est le commencement nécessaire de la sagesse. Il voit en face de lui des âmes coupables ; il veut les secouer, les terrifier pour les arracher au joug maudit de leurs passions. C'est d'ailleurs le mouvement logique spontané de son âme. Le mal ne peut que le mettre hors de lui ; il outrage Dieu et perd ses frères.

Faut-il donner un ou deux exemples? Il s'agit de la tenue dans les églises. Il parle tout d'abord aux hommes : « Oui, les anges et les archanges, les puissances et les dominations les chérubins et les séraphins plus purs que le soleil, qui n'ont jamais offensé Dieu et qui ne lui ont jamais rendu que tout honneur et toute obéissance, tremblent néanmoins devant sa force ; et toi, criminel de mille crimes, qui es tout pourri des ordures de tes vices et qui mérites mille enfers, tu entres dans le sanctuaire du Dieu vivant la tête levée, les yeux égarés et sans aucune crainte? Tu te présentes devant le tribunal formidable de ton juge, par les mains duquel ton âme passera bientôt, et qui la fera rendre compte jusques à une parole oiseuse, avec aussi peu de retenue que s'il n'était rien! Tu es si osé que de paraître devant Dieu les mains toutes sanglantes du sang de son Fils unique et bien-aimé, que tu as crucifié et massacré autant de fois que tu l'as offensé mortellement, et tu ne pâlis point, tu ne rougis point, tu ne trembles point, mais tu causes, tu ris, tu prends des postures indécentes et même insolentes comme si tu venais là exprès afin de l'outrager et d'allumer le feu de sa colère contre toi ! Il te voit, il te considère, il te souffre pour un temps ; il t'attend à péni-

tence. Mais si tu méprises les richesses de sa bonté... sache que tu fais un amas de colère, de châtiments et de malédiction qui tout à coup viendront à fondre sur ta tête.

Et passant aux femmes, il les apostrophe avec une énergie peut-être plus grande encore : « Et les femmes, lesquelles... doivent être en tout lieu et en tout temps ornées d'une telle pudeur, simplicité et modestie, que leur sainte conversation et l'exemple de leurs vertus et de leur piété soit capable de convertir les cœurs des hommes les plus endurcis,... en quel équipage viennent-elles dans les lieux saints? Quels y sont leurs comportements? Au lieu d'être voilées, comme Dieu le leur ordonne par saint Paul, elles s'y présentent, voire même elles entrent souvent dans le sanctuaire, comme si elles venaient à un bal et à une danse, avec des habits pompeux, des cheveux frisés, crépelés, annelés, avec la gorge et le sein découverts. Est-ce vouloir plaire à Dieu cela, ou au monde qui est son ennemi et par conséquent au prince du monde qui est Satan? Est-ce porter les marques d'une chrétienne ou d'une païenne? Est-ce être parée des livrées de Jésus-Christ, ou des livrées de l'Antéchrist? Est-ce porter l'image de la pureté, modestie et humilité de la plus noble de toutes les femmes, qui est la Reine du ciel, ou le portrait de la vanité et impiété de l'infâme Jézabel, laquelle, par un juste jugement de Dieu, a été écrasée sous les pieds des chevaux et mangée par les chiens? Dirait-on pas qu'elles viennent à l'église pour y désavouer publiquement, à la face de Dieu et des anges, les promesses qu'elles ont faites en leur baptême de renoncer aux pompes du diable, et pour protester hautement que, encore qu'elles confessent Jésus-Christ de bouche, elles le renient néanmoins par leurs œuvres pour adhérer à son ennemi? O effronterie! O impudence insupportable! Voir des chrétiennes paraître — devant Jésus-Christ couronné d'épines, déchiré à coups de fouet, démembré, cru-

cifié, tout couvert de plaies et de sang — revêtues des pompes de Satan, armées de pied en cap de vanité, de mondanité, d'afféterie, de mille flèches empoisonnées pour faire la guerre à la chasteté et pour tuer les âmes pour lesquelles il est mort, ou pour mieux dire, armées de fouets, d'épines et de clous, pour flageller, tourmenter et crucifier derechef celui qu'elles adorent en apparence comme leur Dieu et qu'elles renient en effet! Que vous a-t-il fait, misérables, ce très aimable Sauveur, pour que vous le traitiez si indignement dans sa propre maison? »

On pourrait dans les Œuvres du P. Eudes trouver vingt passages de cette ardente et vibrante allure, sur le faux honneur, sur le péché, sur le monde, sur la dignité du baptisé, sur ses graves obligations et responsabilités, sur la façon de servir la messe, sur la sublimité du sacerdoce et de tous ses ministères, sur le zèle, sur la douleur.

C'est l'énergie d'un saint Jean Chrysostome dénonçant les désordres de Constantinople, des prophètes d'Israël relevant les criminelles prévarications du peuple, de Jésus-Christ lui-même flagellant les vices et l'hypocrisie des Scribes et des Pharisiens.

Forte par son accent et son mouvement, la parole du P. Eudes l'est encore par sa doctrine. Ne cherchez pas chez lui un christianisme d'accommodement, qui n'ait que des sourires et des baisers et d'inépuisables indulgences pour toutes les erreurs et toutes les faiblesses, et qui ouvre à peu près indistinctement à tous, après quelques détours, les portes du Paradis. Non, la complaisance et la flatterie pour les désordres du monde l'exaspèrent. Il s'attache aux justes sévérités et condamnations de l'Évangile. Nous n'avons qu'à nous rappeler ses virulentes sorties, citées quelques lignes plus haut. Nous pourrions donner la liste de ceux auxquels, d'après lui, il faut refuser l'absolution ; par exemple : parce qu'ils donnent occasion de péché aux

autres, ceux qui sont auteurs de divertissements périlleux pour le salut, comme sont les danses, condamnées par les saints Pères ; toutes les femmes et filles qui par leurs gorges, leurs épaules et leurs bras découverts, et par le luxe et la pompe de leurs habits, servent d'instruments aux démons pour traîner beaucoup d'âmes en enfer. A raison de quoi saint Jérôme les appelle les amazones et les guerrières du diable, qui font la guerre à la chasteté et qui la tuent en beaucoup de personnes. Ajoutez-y les mères qui permettent à leurs filles de s'enrôler avec ces amazones diaboliques, etc., etc.

Elle résume bien sa pensée, cette formule brève et saisissante : Il ne faut pas imiter « ces prédicateurs à la mode qui font le chemin du paradis fort large et celui de l'enfer fort étroit, contre la parole expresse de la vérité éternelle ».

Enfin la parole du Père Eudes est forte par ses saintes libertés, ses évangéliques audaces devant les grands de la terre. Il doit à tous la vérité; tous la recevront. Lui aussi frappe comme un sourd. On rappellera éternellement ses véhémentes apostrophes aux agents subalternes du fisc, ces sangsues, ces mangeurs du peuple avec leurs superbes maisons et leurs dorures, aux archers de la gabelle cassant les cruches des pauvres femmes voisines des côtes de la mer, qui y allaient puiser de l'eau.

Il osa s'attaquer aux courtisans devant Louis XIV : « Ce qui m'étonne, Sire, c'est que pendant que Votre Majesté s'acquitte si parfaitement des devoirs de la religion et qu'elle rend à Dieu avec humilité ses plus profonds hommages, je vois une multitude de vos sujets qui font tout le contraire. » L'historien du P. Eudes ajoute : « Le tonnerre eût éclaté dans le saint lieu, qu'il n'eût pas jeté plus d'épouvante parmi les gentilshommes. Tous, incontinent, de fléchir les genoux, mais pas assez prestement pour que le roi, en tournant la tête, n'en aperçût quelques-uns. De

là, chez ceux-ci, une violente indignation contre l'audace du missionnaire, indignation d'ailleurs qu'il leur fallut dissimuler, pour célébrer avec les autres son zèle et son courage.

Notre Saint n'hésita pas davantage à dire tout « nuement » la vérité à la reine et au roi. C'était après l'incendie qui avait consumé une partie du Louvre. Et l'humble religieux de s'écrier devant la cour effrayée de tant d'audace : « Il est permis aux princes de bâtir des palais, mais il leur est bien plus impérieusement commandé par Dieu de soulager leurs sujets, d'avoir compassion de tant de veuves, de tant d'orphelins et de tant de peuples accablés de misère. Il est permis aux princes de prendre quelques honnêtes divertissements, mais y employer tous les jours n'est point le chemin du paradis. Si le feu temporel n'a pas pardonné à la maison royale, le feu éternel ne pardonnera ni à princes ni à princesses s'ils ne vivent en chrétiens et s'ils n'emploient leur autorité pour détruire la tyrannie du diable et du péché et pour établir le règne de Dieu. Je serais criminel si je tenais la vérité captive. Je ne suis qu'un chétif homme et un misérable pécheur, mais dans cette chaire je tiens la place de Dieu ; je fais l'office d'ambassadeur de Jésus-Christ pour porter la parole du Roi des rois à une grande reine, et je la supplie de la prendre de cette façon. » Et la reine sut la prendre de cette façon.

« C'est ainsi, ajoute le P. Martine, que le P. Eudes faisait profession de dire la vérité à tout le monde et de reprendre le vice partout où il le trouvait. Quelque besoin qu'il eût de la protection des grands dans tant de fâcheuses affaires qu'on lui suscita, il n'accorda jamais rien à la flatterie, toujours prêt à sacrifier non seulement tous les intérêts humains, mais sa vie même s'il avait été nécessaire pour soutenir la vérité et combattre le vice. »

Nous ne donnerions qu'une idée incomplète de la parole

du P. Eudes si nous n'ajoutions pas qu'elle était aussi chaude et aussi bonne que forte. C'était le programme qu'il avait tracé et il se fût bien gardé de le négliger sur un point essentiel. Oui, effrayons, mais ne décourageons pas; et après que nous avons jeté la terreur dans les âmes, efforçons-nous, comme les prophètes, de les ouvrir à la confiance et de les conduire à la charité. Il y a dans ses œuvres trop d'actes et de flammes d'amour, trop d'élans d'admiration, pour que ses sermons ne fussent pas également remplis de ces affectueux sentiments. Du reste, l'histoire nous le montre un jour sur une place publique arrachant à ses auditeurs des larmes d'amour après leur avoir dépeint les merveilles de l'Eucharistie, et une autre fois les faisant acclamer avec enthousiasme Jésus-Christ dont il avait dit les divines beautés.

« Il foudroyait les crimes, a dit le P. Hérambourg, mais il avait pitié des pécheurs... On voyait à l'œil que ce qu'il disait procédait d'un cœur de père qui brûlait d'amour pour ses enfants et dont les entrailles étaient pleines de compassion pour leur misérable état, et de zèle pour leur salut. » Bref, sa parole était telle que les plus grands orateurs du XVII^e^ siècle disaient, après l'avoir entendu : « C'est ainsi que nous devrions prêcher ! »

Par elle, il a remué le monde : il a achevé de le convertir au confessionnal. Là comme ailleurs, il fut incomparable. C'était pour lui l'œuvre des œuvres, le centre, le but, le tout de la mission. Il y portait surtout deux vertus. D'abord une pitié profonde, un amour vrai et tout surnaturel pour les pauvres pécheurs. Il savait si bien remuer les âmes qu'on n'entendait que soupirs et gémissements sortir des confessionnaux. Mais à cette bonté compatissante il joignait toujours la justice, c'est-à-dire une fermeté inébranlable à sauvegarder les droits de Dieu, la sainteté du sacrement de pénitence, et les intérêts spirituels des âmes.

Il faut l'entendre disserter sur ce point. Jamais d'absolution avant que les réparations nécessaires n'aient été faites, les restitutions accomplies, les réconciliations opérées, les scandales supprimés, les relations coupables rompues, les habitudes mauvaises vaincues. Les plus belles promesses ne suffisaient pas : il fallait le fait. On le savait si bien que, dès le début de la mission, tous s'empressaient de rentrer dans l'ordre, dans la crainte d'être privés des grâces de ces saints exercices.

A la prédication, au confessionnal, notre héros joignait la prière. On lui a rendu cet admirable hommage : « Jamais, jamais homme n'agit tant et ne pria tant ; jamais personne n'accorda mieux l'action avec la contemplation ; jamais prédicateur apostolique n'eut tant de commerce avec les hommes et avec Dieu tout ensemble. »

Et il imposait la prière à ses collaborateurs, même au plus fort du travail, même quand ils étaient débordés ; il la demandait aux foules et s'efforçait de leur en faire contracter l'habitude. Il la réclamait des communautés religieuses avec lesquelles il était en relation. Il sommait les anges gardiens, les saints patrons et saintes patronnes des lieux et des personnes d'intercéder auprès de Dieu. Il réquisitionnait, mobilisait le ciel et la terre pour déchaîner la force de la prière dans toute sa puissance.

Avec la prière, la pénitence, les jeûnes, les macérations, les larmes, le sang, les contradictions, les croix. La souffrance ne l'effraie pas ; au contraire, elle le remplit d'immenses espérances. Il sait qu'elle porte en elle toutes les grâces et toutes les rédemptions. Il dira : « Plus il y a de croix dans les affaires de Dieu, plus elles sont avantageuses. » Il chantera : « La croix, c'est l'unique trésor de la terre, le souverain bien des enfants de Jésus et de Marie, la source de toute bénédiction, la gloire, la couronne, l'a-

mour et les délices des véritables chrétiens. Ah ! que c'est un grand et riche trésor qu'une bonne affliction quand on en fait un saint usage ! La grâce des grâces et la force des forces est la multitude des croix que mon très adorable Crucifié m'a données. Je souhaite qu'il en soit loué et glorifié éternellement. »

Et les faits viennent confirmer le principe : plus il a de peines, et plus il réussit.

Enfin, la grande raison de ses succès est sa sainteté. Elle donne aux autres causes toute leur efficacité ; et sa vertu propre est incommensurable.

Tout prêche en lui. Il a dit : « Le prédicateur apostolique est obligé d'être tout voix, à l'imitation du grand saint Jean : *Vox clamantis*, c'est-à-dire qu'il doit vivre, agir et converser de telle sorte, et son extérieur doit être tellement composé que, soit qu'il soit assis ou debout, on ne voie rien en sa personne, en ses déportements, en sa démarche, en ses yeux, en ses mains, en ses pieds, en ses gestes, en ses habits, et en tout ce qui est en lui, non seulement dans la chaire et l'église, mais dans tous les lieux où il se trouve, qui ne parle et qui ne prêche la piété, la modestie, l'humilité, la simplicité, l'honnêteté et toutes sortes de vertus. »

Il s'est peint dans ces lignes sans y songer. Les foules ne s'y trompent pas. Pour elles il est visible qu'il a vécu, qu'il vit les saintes vérités qu'il prêche avec tant d'ardeur. Dans ses plus véhémentes invectives contre le péché et le monde, et dans ses plus chauds élans vers Jésus, vers Marie, vers la vertu, vers les choses saintes, il n'y a rien de factice, rien d'artificiel : c'est bien lui, tel que la grâce et ses efforts l'ont fait et tel qu'il voudrait faire les autres.

Il a réalisé l'idéal tracé par lui : La prédication évangélique étant une continuation de la prédication du Fils de Dieu, et le prédicateur chrétien tenant sa place et repré-

sentant sa personne en cette position, doit l'imiter en ce qui est dit : Commencer par faire ce que l'on doit enseigner, et être puissant en œuvres pour devenir puissant en paroles.

« C'est pourquoi tous les prédicateurs doivent être des exemplaires de piété et de toutes sortes de vertus, spécialement de l'humilité, de l'obéissance et de la charité. » Et alors leur parole, comme celle de saint Basile, sera un tonnerre, parce que leur vie sera un éclair. On ne pouvait mieux dire.

Et s'il faut caractériser en deux traits la physionomie de notre Saint, je dirai qu'elle est surtout faite de force et de tendresse. Buffon avait raison : Le style c'est l'homme. On a écrit, et le mot me paraît juste : François de Sales est la force sous la douceur, et Jean Eudes la douceur sous la force.

La force, nous enseigne saint Thomas, se manifeste par deux aptitudes : aptitude à entreprendre, aptitude à souffrir.

Nulle vie ne fut plus remplie que la vie de notre saint fondateur et missionnaire. Il pourrait parler, lui aussi, de sa sollicitude de toutes les églises. On se demande comment il a pu mener de front tant de besognes sans que l'une nuise à l'autre. Eh bien ! non, il a un tel empire sur lui-même qu'il est tout entier à chaque affaire pendant les heures qui lui sont consacrées. Et comme le dit le P. Martine, « si nombreuses et si variées que fussent ses occupations, il sut si bien les ajuster que ses missions ne nuisirent point à ses projets, ni ses négociations diverses à ses missions ». C'est un bel exemplaire d'énergie.

Jamais homme ne fut plus contredit. Il a rencontré de l'opposition dans tout ce qu'il a fait, dans sa sortie de l'Oratoire, dans l'établissement de sa Congrégation et de ses Charités, dans la fondation de ses séminaires, dans ses

missions, dans sa dévotion aux saints Cœurs de Jésus et de Marie. Les attaques, les difficultés lui sont venues de tous côtés : de ses filles, des curés, des moines, des autres Ordres religieux, des chapitres, des grands vicaires de ses évêques, des jansénistes, des saintes gens de ce temps-là, de ses amis, des puissants de la terre, du Roi, de Rome qui ne lui a jamais donné la consolation de voir sa famille religieuse autorisée. La Providence même semble se joindre à ses adversaires, par des deuils en apparence inopportuns. Jamais un instant de découragement. Jamais une plainte. Toujours une belle allégresse. Toujours une inébranlable confiance. Il aurait peur si les croix manquaient. Toujours la tranquillité d'âme, la marche en avant, la persévérance invincible. Toujours l'action de grâces pour la souffrance reçue. Il a un mémorial des bienfaits divins à son égard, et ce mémorial est une longue énumération de ses croix.

C'était un vaillant. Il affectionnait cette formule : *Corde magno et anima volenti.* Je le comprends. Elle l'exprime exactement.

Avec la vaillance, la tendresse, toutes les tendresses :

Tendresses pour Jésus et sa Mère. Il a des cris qui l'égalent aux amants les plus passionnés du Sauveur : « O amour! O amour! Ou mourir ou aimer! ou plutôt mourir et aimer! »

Tendresses pour les âmes : il resterait indéfiniment sur la terre pour les servir. Il abandonnerait le ciel pour accourir à leurs secours et pour travailler à les sauver.

Tendresses pour les pécheurs : elles éclatent dans ses missions et dans l'audacieuse invention de ses charités.

Tendresses pour les malades : son dévouement aux pestiférés d'Argentan et de Caen le couronna d'une auréole qui ne se voila jamais et aida puissamment au succès de sa prédication.

Tendresses pour les pauvres : ce sont ses seigneurs et maîtres, et il entend que sa Congrégation se regarde comme constituée pour les instruire, les assister et les consoler.

Tendresses pour les opprimés : on sait avec quel courage il savait élever la voix pour les défendre.

Tendresses pour les enfants : ils étaient l'objet principal de sa sollicitude, et il affectionnait tout particulièrement ceux de ses Pères qui s'entendaient le mieux à les instruire et à les former. Et devant ces boutons de rose, son visage et sa plume, ordinairement si graves, s'éclairaient volontiers d'un sourire.

Ne reconnaissons-nous pas toutes les prédilections du Cœur de Jésus? Et alors ne sommes-nous pas en droit de conclure que le cœur de Jean Eudes c'était bien le cœur du Christ! Ne peut-on pas lui appliquer sa belle comparaison des deux lyres si bien harmonisées, que quand l'une chantait, l'autre aussi, sans avoir besoin d'être frappée, se mettait à chanter? Comme Marie, Jean Eudes aime ce que Jésus aime, hait ce qu'il hait, se réjouit de ce qui le console, s'afflige de ce qui le peine.

Mieux que cela, de Jean Eudes comme de son maître, le Père de Condren, on peut dire qu'il n'est plus qu'une apparence, et que sous cette apparence ce qui se cache, c'est Jésus-Christ. Il a écrit : « Le prêtre, le vrai prêtre est une image vive de Jésus-Christ en ce monde et de Jésus-Christ veillant, priant, prêchant, catéchisant, travaillant, suant, pleurant, allant de ville en ville et de village en village, souffrant, agonisant, mourant et se sacrifiant soi-même pour le salut de toutes les âmes créées à son image et semblance. »

Jean Eudes fut éminemment ce prêtre-là, et jamais n'a été réalisée avec plus de perfection la grande parole : « Le prêtre est un autre Christ. »

L. Poisson.

L'œuvre des Séminaires

Confiné, ou à peu près, dans le nord-ouest de la France, le rôle de saint Jean Eudes dans l'établissement des grands séminaires fut trop longtemps méconnu. Cependant il est comparable à celui de Monsieur Olier. L'illusion sur ce point risque d'être entretenue par la remarquable *Histoire des Séminaires français*, que publia, en 1912, M. Degert, professeur à l'Institut catholique de Toulouse, si loin de notre Normandie et des documents utiles pour une mise au point ! Les lacunes, Dieu merci ! furent vite comblées, en ce qui nous concerne, par le livre de M. le chanoine Bonnenfant, ancien directeur au grand séminaire d'Evreux, sur *Les Séminaires normands du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle* (1). Du reste, la Vie du V. Jean Eudes, en quatre volumes parus de 1905 à 1908 et composés par le R. P. Boulay, C. J. M. (2), fournit tous les renseignements.

Le séminaire de Vaugirard, qui fut remplacé par Saint-Sulpice à la mi-août 1642, date des derniers jours de 1641 ; et le séminaire des Bons-Enfants, dépendant de Saint-Lazare, fut lancé en février 1642. Ils ont donc précédé d'un an le premier séminaire eudiste, ouvert à Caen le 25 mars 1643 et dont les Lettres-patentes furent délivrées en décembre 1642. Cet écart de minime importance est bien com-

(1) Picard éditeur.
(2) Librairie Haton.

pensé par le fait que saint Jean Eudes a personnellement organisé six grands séminaires ; tandis que l'intervention de Monsieur Olier semble avoir été moins directe dans la fondation des cinq maisons sulpiciennes qui eut lieu de son vivant. A la veille de la Révolution, les Eudistes dirigeaient quinze séminaires, exactement le même nombre que Messieurs de Saint-Sulpice ; il est vrai que ceux-ci occupaient des centres plus importants et beaucoup plus dispersés, ce qui a étendu et rendu plus notoire leur influence.

Il a manqué surtout à la Congrégation de Jésus et Marie de reprendre au XIX^e^ siècle son apostolat primordial dans les Séminaires français ; mais elle l'exerce, depuis quarante ans, au Canada et en Colombie, d'autant plus fidèle à sa tradition primitive, qu'elle crée des établissements d'éducation cléricale dans les pays qui en manquent. En tout cas, si la renommée du saint Instituteur a pu en souffrir, son mérite n'est pas diminué parce que ses fils, victimes des persécutions, n'ont pu se maintenir dans les positions acquises.

Tout le monde sait que la situation sociale et religieuse de notre patrie empêcha, pendant trois quarts de siècle, l'application du décret *Cum adolescentium ætas*, voté en 1566 par le Concile de Trente et publié l'année suivante par Pie IV. De timides essais, qui ne sont pas encore tous connus du grand public, ou bien avaient complètement échoué, ou bien étaient restés isolés, sans portée générale. Ce qu'en quatre-vingts ans des princes de l'Église ou des prélats n'avaient pu faire, trois simples prêtres, travaillant chacun de leur bord, dans l'intervalle d'une année, jetèrent avec succès les assises de cette grande œuvre, qui, dès lors, allait prospérer et mieux réussir en France que partout ailleurs peut-être. C'étaient trois zélés missionnaires, ayant particulièrement souffert du déplorable état d'un clergé

qui entravait, au lieu de le faciliter, le labeur apostolique de la regénération des âmes. Ils furent également secondés par le grand homme d'Église et d'État qui gouvernait alors la France.

Pour ce qui est du Père Eudes, dont il s'agit uniquement désormais, Richelieu l'aida non seulement de sa haute autorité, mais encore des subsides de sa nièce, la duchesse d'Aiguillon. Il se trouva en outre, au milieu du XVII[e] siècle, de bons évêques en Normandie, pour favoriser l'ouverture des séminaires que l'homme de Dieu était destiné à établir dans leurs diocèses. Cela ne veut pas dire que tout se fit aisément et qu'il n'y eut pas de fortes hostilités à vaincre. Les jansénistes, en particulier, ennemis de l'Apôtre des SS. Cœurs de Jésus et Marie, adversaires, du reste, de toute entreprise vraiment catholique, entravèrent rudement et longuement la brillante carrière qu'il nous reste à décrire.

Nous dirons comment saint Jean Eudes fut amené à fonder ses séminaires, comment il les conçut, dans quel ordre il les réalisa et quels résultats il obtint.

I

Le Père Eudes s'aperçut très vite que les magnifiques succès de ses missions n'étaient guère plus durables que des feux de paille, faute d'être maintenus par le ministère habituel de pasteurs instruits, vertueux et zélés. Les missionnaires une fois partis, les populations n'avaient point, pour les entretenir dans la ferveur, des prêtres à la hauteur de leur tâche et soucieux de la remplir. Au témoignage du P. Martine, son premier biographe, le saint apôtre disait à ses confrères, avec la mélancolique émotion du Maître contemplant la récolte mûre et sans moissonneurs : « Les voilà ces pauvres gens dans d'excellentes dispositions ;

mais qu'en doit-on attendre sous la conduite de pasteurs tels qu'on les rencontre de tous côtés? N'est-ce pas une espèce de nécessité, qu'oubliant bientôt les grandes vérités dont ils ont été touchés durant la mission, ils retombent dans leurs premiers désordres ? (1) »

Il s'agissait donc, avant tout, de convertir, de transformer le clergé, pour garantir la conversion des fidèles. Suivant absolument la même voie que les fondateurs de Saint-Lazare et de Saint-Sulpice, qui, avant d'aboutir au terme des séminaires proprement dits, avaient organisé des conférences hebdomadaires pour les ecclésiastiques, l'un à Paris en 1633, l'autre au Puy en 1636, le Père Eudes inaugura, en 1641, des entretiens spéciaux aux prêtres de la région pendant la mission de Rémilly (diocèse de Coutances). Le bienfait de cette initiative ne lui parut pas encore suffisant. C'est l'éducation pieuse et solide des clercs qu'il fallait assurer par des établissements propres à cette fin.

Ne convenait-il pas aux Oratoriens, constitués tout exprès pour être des modèles et des entraîneurs de conduite sacerdotale, de réaliser cette œuvre capitale? Saint Jean Eudes le pensait ; il espérait même qu'on lui permettrait d'ouvrir un séminaire dans la Maison de Caen dont il était supérieur depuis 1640. Il plane un mystère sur les raisons qui empêchèrent l'accomplissement de ce dessein et qui amenèrent, en conséquence, la fondation de la Congrégation de Jésus et Marie. Ce n'est pas le lieu d'en discuter, ni d'écrire quoi que ce soit qui puisse éveiller de légitimes susceptibilités. A peine osons-nous invoquer le témoignage d'un oratorien distingué du XIX^e^ siècle : « J'estime, disait en 1871 le P. de Valroger, que l'esprit du cardinal de Bérulle était passé dans le Père Eudes, quand il sortit de l'Oratoire pour fonder sa Congrégation »,

(1) Martine-Lecointe, *Vie du P. Eudes*, I, p. 102.

et déférer au vœu du Concile de Trente. Nous pouvons nous en tenir à l'avis du cardinal Perraud, sur le rôle de l'Institut dont il était l'éminent Supérieur, à propos de la réforme du clergé qui, au milieu du XVII[e] siècle, « s'accomplit dans un grand nombre de diocèses. L'Oratoire fut loin de demeurer étranger à ce mouvement. Tant qu'il resta fidèle à ses premières traditions, il fut un modèle vivant de la véritable discipline ecclésiastique. Mais, par la suite, trop absorbé par la direction des collèges, écueil fatal auquel il avait été se briser de trop bonne heure, malgré les précautions de son fondateur, il ne put que seconder de fort loin le mouvement de restauration si énergiquement entrepris par la Compagnie de Saint-Sulpice (et par les Eudistes, serait-il bon d'ajouter), et si visiblement béni de Dieu (1). »

Le mystique Père de Condren contribua sûrement, pour une large part, à l'orientation des trois principaux instituteurs des séminaires français : Vincent de Paul, Jean-Jacques Olier, Jean Eudes : directeur très écouté de tous les trois, il fut, en outre, le supérieur du dernier, qu'il encouragea tant qu'il vécut.

Pour justifier la création des séminaires, il suffit de rappeler l'ordre du Concile de Trente : les décisions de l'Église ne se discutent pas, l'assistance du Saint-Esprit donnant la garantie de ses préceptes aussi bien que de ses dogmes. L'histoire d'ailleurs atteste que trop souvent, au début des temps modernes, les prêtres avaient « les âmes les moins ecclésiastiques du monde ». Les évêques, nous sommes réhabitués à les vénérer, depuis longtemps, comme il convient à leur paternité spirituelle, à cause de l'héroïsme dont beaucoup firent preuve à la Révolution, de la dignité qu'ils ont généralement manifestée

(1) *L'Oratoire de France*, p. 203.

sous le Concordat, du désintéressement apostolique auquel ils s'élevèrent avec la Séparation, suivis de l'unanimité morale des clercs ; nous avons peine à croire que par crainte « d'être reconnus parmi les gens de dévotion », au XVII[e] siècle, les évêques paraissaient rarement en public vêtus de la soutane violette, tandis que de petits abbés la traînaient parfois dans les cabarets ; ils avaient plus de tenue que les prêtres, mais se montraient oublieux de la résidence et des sollicitudes pastorales. Quant aux curés, bien souvent ils n'en méritaient pas le nom. Ce protestant exagérait sans doute, mais pourtant alléguait des faits navrants, qui disait à saint Vincent de Paul : « Vous m'avez affirmé, Monsieur, que l'Église de Rome est conduite du Saint-Esprit. Et comment puis-je le croire, en voyant d'un côté les catholiques de la campagne abandonnés à des pasteurs vicieux et ignorants, sans être instruits de leurs devoirs, sans que la plupart sachent seulement ce que c'est que la religion chrétienne ; et, d'autre part, les villes pleines de prêtres et de moines qui ne font rien ? » — Un changement radical s'opéra, Dieu merci, à mesure que les pasteurs d'âmes furent formés dans les séminaires.

II

Saint Jean Eudes a consacré toute une partie des *Constitutions de la Congrégation de Jésus et Marie* (1), c'est-à-dire près de trente pages, aux règlements des séminaires, des séminaristes et de leurs maîtres. En voici le préambule :

« Comme il n'y a rien de plus nécessaire ni de plus désirable à l'Église de Dieu que d'avoir un bon nombre de saints prêtres, qui l'éclairent, la régissent et la sanctifient

(1) Œuvres complètes, tome IX, p. 340-367.

par la lumière de leur doctrine, par la vertu de leurs prières et par l'exemple de leurs œuvres : aussi il n'y a rien de plus important ni de plus utile que les Séminaires ecclésiastiques, qui sont des académies et des écoles saintes, dans lesquelles on s'emploie à former, instruire et exercer ceux qui tendent à l'état du sacerdoce ou qui y sont déjà arrivés, en la vie céleste qu'ils sont obligés de professer et en la manière de faire saintement et décemment toutes les fonctions cléricales. — C'est ici la première et principale fin de la Congrégation. »

La raison de passer par le séminaire pour se préparer aux saints Ordres est ainsi marquée : « Car si on ne reçoit personne à la profession monastique et religieuse, même pour y être seulement en qualité de frère lai ou convers, qu'après avoir passé par toutes les épreuves et exercices d'une et quelquefois de deux années de noviciat; et s'il n'y a point de profession ni de métier dans le siècle, pour vil et abject qu'il puisse être, qui ne soit précédé d'une année pour le moins d'apprentissage, quelle apparence d'entrer dans un état si noble, si important, si saint et si divin comme est l'état ecclésiastique, sans préparation? » — Puis tous les prêtres, surtout ceux qui se livrent au ministère pastoral, ont besoin de faire chaque année une retraite de « huit ou dix jours pour le moins, dans le séminaire ».

Veut-on savoir maintenant quel était le programme de ces Instituts? Les *Constitutions* nous répondent : « On enseignera six choses principales aux séminaristes, qui sont nécessaires à un ecclésiastique pour le rendre capable de servir Dieu et son Église, selon les obligations de sa profession. — Premièrement, on leur enseignera la piété, la vertu et la perfection dont tous les ecclésiastiques doivent être ornés... La seconde chose qu'on enseignera aux séminaristes sera ce qu'ils doivent savoir touchant les cérémonies avec lesquelles on exerce les fonctions clérica-

les... La troisième chose sera le plain-chant... La quatrième chose sera la théologie morale ou les cas de conscience... La cinquième chose sera la manière de catéchiser et de prêcher utilement... La sixième chose sera l'intelligence de l'Écriture Sainte. » En outre, « lorsqu'il plaira à Dieu donner assez d'hommes à la Congrégation pour vaquer à tous ces emplois, on pourra encore faire des leçons et conférences des Controverses, des saints Conciles, de l'Histoire ecclésiastique et de la Théologie scolastique ».

On voit que le saint fondateur des séminaires normands envisageait dès l'origine une organisation complète et assez voisine de ce que nous avons maintenant. Toutefois les études spéculatives du Dogme et des branches annexes, se faisant dans les Facultés, n'étaient qu'un accessoire dans l'enseignement ordinaire des « Académies saintes ».

La formation spirituelle, par contre, est au premier plan : « Toutes les conférences et entretiens qu'on fera aux séminaristes, toutes les matières d'oraisons qu'on leur proposera, toutes les lectures spirituelles qu'on leur donnera et tous les autres exercices auxquels on les appliquera tendront à leur donner une grande haine de toute sorte de péché, à leur faire embrasser sérieusement la pratique de toutes les vertus, spécialement de l'humilité, de l'abnégation de soi-même et du monde, de la pureté, de la charité et du zèle du salut des âmes, à leur faire concevoir une haute estime de la dignité et sainteté de leur vocation, à leur en faire connaître et aimer les obligations et les devoirs et à leur enseigner des moyens propres pour s'en acquitter. »

« On s'étudiera spécialement à leur graver dans l'esprit un grand amour et respect pour l'Église et pour toutes les choses qui lui appartiennent, une singulière vénération, soumission et obéissance au regard de N. T. S. P. le Pape et de tous les prélats et pasteurs de la même Église, et nom-

mément de leur Illustrissime et Révérendissime Évêque diocésain. — On prendra aussi un soin très particulier de leur imprimer dans le cœur une grande estime et une très cordiale affection pour tous les Ordres religieux qui sont dans l'Église... Surtout, comme la principale obligation des ecclésiastiques est de travailler au salut des âmes et que la dévotion spéciale à la Bienheureuse Vierge est un moyen très puissant pour les conduire dans le ciel, le Préfet de chaque séminaire s'efforcera de la graver bien avant dans les cœurs de tous les séminaristes. »

Suivent des recommandations précises sur l'importance d'apprendre à bien lire, à bien prononcer et accentuer le latin; sur la récitation de l'Office au chœur, sur la bonne tenue et décence de la mise des clercs : « Enfin, ils travailleront de tout leur cœur à graver en leur intérieur une image parfaite de la vie, des mœurs et des vertus du souverain Prêtre N.-S. Jésus-Christ et spécialement de sa divine modestie, qui est une des principales vertus qui doit reluire dans un ecclésiastique, laquelle il est obligé de pratiquer en tout temps et en tout lieu, mais particulièrement dans l'église, principalement quand il y exerce quelque fonction cléricale et surtout quand il offre à Dieu le saint sacrifice de l'autel et le sacrifice de louanges qui se fait en célébrant l'Office divin. Car c'est dans ces occasions que les ecclésiastiques doivent être modestes et dévots comme des anges visibles..., comme des statues qui sont dans leurs niches, morts et insensibles à toutes les choses créées, pour n'avoir ni vie, ni sentiment, ni application que pour le Créateur et pour la grandeur des sacrés ministères qu'ils exercent. »

On reconnaît ici le souci prédominant de la vertu de religion, mis à la mode par Bérulle, et le principe du Concile de Trente devenu maxime courante à Saint-Sulpice : « *Nihil nisi grave, moderatum ac religione plenum* (*clerici*) *prae se ferant!* »

Après avoir indiqué qu'il devra y avoir deux confesseurs en chaque séminaire, saint Jean Eudes trace la voie que doivent suivre tous les maîtres qui y sont employés à quelque titre : « Ils s'efforceront tous, avec la grâce de Notre-Seigneur, d'être extrêmement humbles, doux, affables, modestes, patients, condescendants, soumis, obéissants, ponctuels en l'observance des règles, désintéressés, détachés du monde et d'eux-mêmes et pleins de respect et d'affection pour toutes les choses de l'Église... Ils s'étudieront de vivre dans une sincère et cordiale charité les uns vers les autres et dans un grand respect, soumission et liaison vers le Supérieur de la maison. »

Tout cela se termine par une tirade oratoire sur l'importance exceptionnelle de cette œuvre, où perce l'éloquence coutumière du missionnaire : « Car on verra sortir des séminaires un grand nombre de saints ecclésiastiques de toutes sortes de conditions, qui seront désormais l'exemple et la lumière des fidèles ; qui en remporteront les instructions et les dispositions nécessaires pour vivre selon la discipline ecclésiastique, pour rendre à leurs Prélats les respects et les obéissances qui leur sont dus, pour célébrer l'Office divin avec la majesté et sainteté qui est requise, pour faire l'office de pasteur avec le zèle et la vigilance qu'il requiert, pour administrer les sacrements saintement et avec un grand fruit pour les âmes, spécialement celui de la Pénitence, pour annoncer apostoliquement la parole de Dieu, pour catéchiser utilement les peuples, pour consoler charitablement les affligés, pour assister chrétiennement les malades et pour les aider à bien mourir quand ils sortiront de cette vie, pour exercer décemment toutes les cérémonies de l'Église et pour faire dignement toutes les autres fonctions cléricales, à la plus grande gloire de Dieu, à l'exaltation et augmentation de la sainte Église, au contentement et au soulagement des Messeigneurs les Illus-

trissimes Prélats, à l'honneur et à la perfection de l'état du clergé et au salut et édification d'une infinité de personnes. »

Dans une lettre à ses confrères, en date du 2 décembre 1657, saint Jean Eudes revient sur les idées émises dans les *Constitutions* : « Vous devez vous souvenir que la Congrégation a été établie de Dieu en son Église et qu'il vous a fait la grâce de vous y appeler, pour ces trois fins : La première, pour vous donner des moyens d'arriver à la perfection et à la sainteté conforme à l'état ecclésiastique. La deuxième, pour travailler au salut des âmes par les missions et les autres fonctions du sacerdoce, qui est l'œuvre des apôtres, l'œuvre de Notre-Seigneur, qui est si grand et si divin qu'il semble qu'il ne peut y en avoir de plus grand ni de plus divin : *divinorum divinissimum*. — Néanmoins, il y en a un qui le surpasse : c'est celui de travailler au salut et à la sanctification des ecclésiastiques; ce qui est sauver les sauveurs, diriger les directeurs, enseigner les docteurs, paître les pasteurs, éclairer ceux qui sont la lumière du monde, sanctifier ceux qui sont la sanctification de l'Église et faire dans la hiérarchie de l'Église ce que les Séraphins et les Chérubins font dans la céleste patrie. Voilà la troisième fin pour laquelle Dieu a voulu établir notre petite Congrégation... Il veut mettre entre nos mains ce qui lui est plus cher que la prunelle de ses yeux, le cœur de son corps mystique, c'est-à-dire les ecclésiastiques : c'est la sainte famille dont Il veut que nous ayons le soin et la conduite. »

III

En 1642, au moment même où, pour entrer dans cette carrière, Jean Eudes s'apprêtait à quitter l'Oratoire de Caen, son nouveau supérieur général, le P. Bourgoing

soumit les bruits contradictoires qui circulaient sur son compte à Mgr de Harlay, archevêque de Rouen, sous les yeux duquel il venait de faire, avec éclat, une grande mission de deux mois. Le Primat de Normandie rendit un magnifique hommage au P. Eudes, en souhaitant que ses adversaires fussent animés de son esprit surnaturel.

L'année suivante, Léonor de Matignon, évêque de Coutances, qui l'avait tant vu à l'œuvre dans son diocèse et sa ville épiscopale, devait adresser au Pape un témoignage aussi net en sa faveur, avec une supplique pour sa Congrégation naissante. Troisième témoin qualifié, Mgr d'Angennes, évêque de Bayeux, notifia à Urbain VIII, le 22 octobre de la même année 1643, qu'après avoir constaté les fruits extraordinaires de grâce procurés dans les missions par un homme vénérable, Maître J. Eudes, prêtre du diocèse de Séez, « qui depuis quinze ans demeure dans celui-ci », remarquant que « ce sont surtout les prêtres et les aspirants à la prêtrise qui tirent profit » de ses enseignements, il lui a donné licence d'établir à Caen un séminaire. Et le prélat sollicite les encouragements du Saint-Siège en faveur d'établissements du même genre. Par ses lettres d'institution du 14 janvier suivant, il reconnaît, pour son compte, le P. Eudes comme supérieur du séminaire de Caen et de la Congrégation de Jésus et Marie, tout à la fois.

Le plus affectueux de tous, Philippe de Cospéan, évêque de Lisieux, épousait tous les intérêts de Jean Eudes, et, dans ses lettres fréquentes, l'appelait : « Mon cher Père, mon Fils et mon Frère. » Lorsque, dès l'origine de l'entreprise, les ennemis de notre saint apôtre, — que sa longue vie ni sa mort ne devaient apaiser, — partirent en guerre contre lui, Cospéan entrant pleinement dans ses vues, lui disait : « Je vous félicite de ce que la persécution qui vous attaque n'est armée que de peste et de poison,

c'est-à-dire de mensonges et de calomnies; c'est la marque la plus évidente que vous appartenez à Celui qui a été traité de buveur et de démoniaque. Comme c'est Lui qu'on attaque en vous, ce sera Lui aussi qui vaincra par vous. »

Puis les deux évêques de Bayeux et de Lisieux soutinrent à l'Assemblée générale du Clergé de France, en 1645, la requête du P. Eudes (1), implorant l'approbation du séminaire de Caen et de ceux qu'il était disposé à fonder encore; demandant, en outre, qu'on obligeât les ordinands à se préparer dans ces solitudes bénies à leurs fonctions sacrées, et tous les curés ou vicaires à s'y retirer chaque année pendant une retraite de huit ou dix jours.

D'autres interventions avaient eu lieu près d'Anne d'Autriche, de Richelieu et de Mazarin.

Autant que les réponses flatteuses et trop platoniques de l'Assemblée plénière, de la cour de France et de Rome (interceptées longtemps par les jaloux), ce qui assura le succès des séminaires eudistes, c'est la bienveillance des prélats de Normandie, animés d'un vif amour de l'Église, éclairés par un grand esprit de foi et par la vue des premiers résultats.

Et pourquoi les bénédictions du ciel, ici comme à Saint-Lazare et à Saint-Sulpice, venaient-elles plus vite que l'approbation du Souverain Pontife et du Roi? alors qu'en tant d'autres endroits, depuis longtemps, on essayait vainement d'ériger des séminaires. Ah! parce que Vincent de Paul, Olier, Eudes, étaient des saints. Parce qu'aussi,

(1) Le mémoire relatif à l'organisation des séminaires, présenté au nom du P. Eudes en 1645, tout en différant sur plusieurs points, était, semble-t-il, inspiré du *Collège des saints exercices*, proposé à l'Assemblée du clergé de 1625, par Charles Godefroy, curé de Quettreville (près Coutances).

sans se concerter, mais guidés par le bon sens et par l'Esprit de Dieu, les trois instituteurs des séminaires français ont séparé des écoliers de 12 à 18 ans les jeunes clercs susceptibles d'une formation plus ascétique, dégagés des légèretés et des études du premier âge : les coutumes des meilleurs collèges ne doivent point pénétrer dans nos « Académies du Ciel » !

D'autre part, les trois communautés ecclésiastiques des Lazaristes, Sulpiciens, Eudistes, laissaient, conformément au Concile de Trente, leurs sujets, avec leurs maisons, sous la juridiction immédiate des évêques ; tout en leur donnant un lien spirituel, une préparation solide, qui les disposait à devenir les modèles en même temps que les maîtres du clergé.

Le séminaire ouvert à Caen le 25 mars 1643 était devenu pour ainsi dire provincial, par la décision de l'archevêque de Rouen, en date du 23 juillet 1647, qui autorisait à y recevoir des clercs de toute la Normandie et engageait ses suffragants à en favoriser le recrutement. Toutefois avec la mort de Jacques d'Angennes, survenue à cette époque-là, s'interrompent pour une période de dix ans les bonnes relations du P. Eudes et de l'évêché de Bayeux. Du reste, la ville de Caen, quoique centrale, ne pouvait attirer, — et rien ne l'imposait non plus, — les ordinands des sept diocèses que comptait alors notre vaste province.

Aussi, ce fut une grande joie pour le P. Eudes que l'invitation qu'il reçut en 1650 de fonder à Coutances le premier séminaire véritablement diocésain. Notre grand évêque de ce temps, Claude Auvry, digne d'une autre célébrité que celle que lui fit le *Lutrin* de Boileau, donna des lettres d'institution le 8 décembre, en la fête, chère à nos pères, de l'Immaculée-Conception. Toute latitude était laissée aux Prêtres de la Société de Jésus et Marie

pour déterminer les exercices spirituels ou classiques, fixer le temps que les clercs devaient passer sous leur direction avant d'être admis aux ordres. L'année fut divisée en « quartiers » séparés par des congés, — ce que nous appelons actuellement des trimestres; — l'assiduité s'imposant à tous ceux qui aspireraient dans la suite au sacerdoce. — Le 3 juillet 1652, fut posée la première pierre de la chapelle du séminaire de Coutances, « qui est la première église bâtie et dédiée en l'honneur du très saint Cœur de la Bienheureuse Vierge, qui n'a qu'un Cœur avec son Fils bien-aimé (1) ».

Mgr Auvry, en quittant l'évêché de Coutances, nomma le P. Eudes grand vicaire et le recommanda chaleureusement à son successeur, M. de Lesseville. Tous nos évêques d'ailleurs affectionnèrent le saint homme. En 1684, Loménie de Brienne parlait avec une vive gratitude des maîtres du séminaire : « C'est par leur moyen, concluait-il, que nous trouvons un si grand changement dans le clergé de notre diocèse (2). »

Le séminaire coutançais servit de modèle à tous les autres des Eudistes.

En 1653, Léonor de Matignon, qui avait été, à Coutances, prédécesseur de Cl. Auvry avant d'être transféré sur le siège de Lisieux, — à l'issue d'une mission prêchée par le P. Eudes dans sa ville épiscopale, — lui confia la réforme de son collège et l'ouverture de son séminaire. Ce dernier établissement fut copié sur celui de Coutances, avec l'obligation pour les ordinands de s'y présenter régu-

(1) Ce sanctuaire vénérable, désigné par Clément X sous le nom de Chapelle du Sacré-Cœur de Jésus et Marie, sert actuellement au lycée de Coutances, qui a pris la place du séminaire des Eudistes.

(2) Ce diocèse, sillonné en outre par les missions des Eudistes, leur doit aussi l'origine de plusieurs communautés de religieuses éducatrices et hospitalières.

lièrement. Vingt ans plus tard, Léonor II faisait un magnifique éloge des Eudistes, en constatant les heureux fruits de l'éducation qu'ils donnaient à ses clercs.

Après la disgrâce qu'Édouard Molé, de Bayeux, avait fait subir au P. Eudes, François Servieu, qui le remplaça, revenait progressivement à de meilleures dispositions. En 1657, il reconnut officiellement le séminaire de Caen et décida que les ordinands s'y renfermeraient un mois pour préparer la réception des ordres sacrés (1). Bientôt allait se construire le bel édifice de la place Royale, avec la chapelle des Saints-Cœurs, dont les Caennais n'ont pas dédaigné de faire leur hôtel-de-ville et salle des fêtes.

Ce fut alors le tour de Rouen, où la question était posée depuis longtemps. Dès 1615, le cardinal de Joyeuse avait organisé une communauté de jeunes aspirants à la cléricature, confiée aux Pères Jésuites : les élèves ne devaient jamais dépasser la trentaine dans cette école, qui tenait autant des petits que des grands séminaires, et qui fournit très peu de prêtres dans la première partie du XVII^e^ siècle, au témoignage de saint Vincent de Paul. — François de Harlay, aussi zélé que plein de confiance dans le P. Eudes, n'osa pas le charger de constituer un séminaire proprement dit, parce qu'il redoutait les adversaires du saint homme, très puissants dans son entourage. Le prélat suppléait autant que possible, enseignant personnellement dans son Palais la théologie, la philosophie, voire les humanités. Enfin, son neveu, qui lui succéda à la tête de l'archidiocèse, M. de Champvallon, résolut de passer outre

(1) Mgr de Nesmond ouvrit à Bayeux même, en 1669, un séminaire, qui fut confié aux Lazaristes en 1682. Il y eut aussi un séminaire lazariste à la Délivrande, sorte d'école pratique pour la formation des jeunes prêtres au ministère pastoral. Le séminaire eudiste de Caen se spécialisa comme centre de retraites pour les curés, puis séminaire universitaire, où l'on reçut même des élèves ordinaires de la Faculté des Arts.

aux menées des *novateurs*, comme on nommait les hérétiques d'alors, néfastes à l'égal de nos modernistes.

Dès le 30 mars 1656, l'archevêque signa des lettres d'institution, par lesquelles les Prêtres de la Congrégation de Jésus et Marie étaient chargés d'ouvrir un séminaire dans sa ville métropolitaine. Le fameux Dufour, abbé d'Aulnay et curé de Saint-Maclou, à Rouen, agita tous les jansénistes de là-bas, pour empêcher la réalisation. Mais Harlay de Champvallon, qui, transféré plus tard à Paris, devait s'y faire une réputation de prélat trop galant et gallican, ne se départit pas à Rouen, du moins en l'occurrence, de l'attitude évangélique et romaine. Il condamna trente-sept traités où se manifestaient les sentiments de Jansénius et soutint si fortement les Eudistes, qu'ils purent inaugurer leurs cours en février 1659.

Chose exceptionnelle, le P. Eudes en personne présida l'ouverture et donna les exercices de la retraite pour les ordinations de décembre 1659 et mars 1660. Sans doute il attachait une importance spéciale au succès de cette maison et se croyait particulièrement obligé envers le métropolitain : ne se considérait-il pas comme relevant directement de son autorité, en qualité de chef des missions et des séminaires de Normandie, double titre qu'il tenait de la haute bienveillance de Mgr de Harlay? L'annaliste ajoute qu'il fut récompensé par une application incomparable des séminaristes de l'archidiocèse, qui « semblaient les plus fervents novices des maisons religieuses les plus réformées (1) ».

(1) Le chef-lieu de notre province reçut une seconde mission du P. Eudes en 1667; les prédications se firent à la cathédrale, et non plus à Saint-Ouen, comme à la mission de 1642, signalée plus haut. Le saint missionnaire aurait voulu accourir de nouveau en 1668, lors de la peste qui consterna la populeuse cité ; ne le pouvant, il écrivit aux Pères du séminaire de s'offrir en victimes, pour conjurer le fléau, s'il plaisait à Dieu.

Qu'on me permette de mentionner, à la gloire des séminaires eudistes de Coutances et de Rouen, que leurs supérieurs en 1792, les PP. Lefranc et Potier, versèrent leur sang pour la foi avec le P. Hébert, supérieur général : l'honneur n'en rejaillit-il pas sur leur bienheureux Père?

A Évreux enfin, l'an 1667, sous l'épiscopat de Maupas du Tour, à l'issue d'une mission encore, le P. Eudes fut invité à organiser le dernier séminaire qu'il ait fondé en Normandie. Il serait intéressant d'insister sur les relations intimes qui s'établirent dès lors entre notre Saint et l'évêque de haute piété qui, sacrifiant en sa jeunesse les perspectives les plus brillantes du talent et de la noblesse à sa vocation ecclésiastique, entretenue sous la protection de la « très pure Mère de Dieu », se montra, en son âge mûr, sur le siège de saint Taurin, l'un des prélats les plus vénérables de l'Église de France à ce moment là. Henri de Maupas voulut même monopoliser Jean Eudes pour son diocèse, en l'établissant son coadjuteur; l'échec de ce dessein fit le bonheur du principal intéressé et de tous ceux qui avaient besoin de ses services sur un plus vaste champ d'action (1).

En dernier lieu, le séminaire de Rennes s'ouvrit en 1670, après une grande mission préparatoire à la Pâque, que l'apôtre normand donna dans la capitale de la Bretagne, et au cours de laquelle il prêcha « tous les jours, durant douze semaines, à un très grand auditoire dans la cathédrale, avec autant de vigueur qu'à trente ans », alors qu'il en avait 69.

Le 8 mai 1670, donc, Mgr de la Vieuville lui octroya des lettres d'institution; et il signa lui-même l'acte de fonda-

(1) La chapelle du séminaire d'Évreux fut consacrée, en 1714, par Mgr Lenormand, et dédiée au Très Saint Cœur de Marie, suivant la tradition eudistique.

tion avec les membres du personnel, en tête duquel se trouvait le P. Blouet de Cumilly, son futur successeur comme supérieur de la Congrégation. — La population, enthousiasmée par les missionnaires, se montra très généreuse pour l'établissement; et les États de Bretagne accordèrent, en 1671, un subside de 4000 livres.

Détail glorieux pour la maison de Rennes : c'est là que fut inaugurée la fête propre du Sacré-Cœur de Jésus, séparée désormais de celle du Très Pur Cœur de Marie, qui lui était précédemment conjointe.

IV

Les Eudistes furent appelés au séminaire d'Avranches, en 1693, par le savant prélat Daniel Huet, à celui de Domfront en 1727, à celui de Valognes en 1729, à Séez en 1744 seulement; il paraîtrait étrange que saint Jean Eudes ne se soit pas établi lui-même au centre de son diocèse d'origine, si l'Évangile n'attestait que « nul n'est prophète en son pays ». — En tout cas, ses fils instruisaient à la fin de l'Ancien Régime le clergé des sept diocèses de Normandie, celui de la haute Bretagne et, un peu plus loin, les clercs de Senlis et de Blois. A Paris même, leur maison des Tourettes, rue des Postes, était devenue une sorte de pension de famille pour ecclésiastiques, qui jouissaient là des avantages d'une vie régulière jusqu'au jour où vingt-deux de ces prêtres, eudistes ou séculiers, furent menés aux Carmes et à Saint-Firmin pour le grand holocauste de septembre 1792.

Nous voilà déjà renseignés un peu sur le fruit des séminaires fondés par l'émule de saint Vincent de Paul et d'Olier. Si nous remontions le cours de leur histoire, nous verrions la magnifique frondaison et floraison qui pendant un siècle et demi prépara l'éclosion de ces vertus héroïques.

Nous avons cité plus haut les témoignages très laudatifs des évêques de Coutances et de Lisieux; qu'on excuse encore cette citation du P. Costil, parlant de la pauvreté de notre séminaire coutançais à ses débuts : « Si le corps et les sens y étaient mortifiés, l'esprit et le cœur y étaient assurément bien au large par l'abondance des grâces reçues et par les pures délices de la vie intérieure qu'ils goûtaient. » — Et qui peut douter qu'il en était de même dans les maisons dont le passé nous est moins familier?

Voici, du moins, un exemple pris ailleurs. Le séminaire de Caen, tenu longtemps en disgrâce, avait recouvré le 2 décembre 1657, les faveurs avec le patronage de l'évêque de Bayeux. Or il s'y trouva, aux Quatre-Temps de septembre 1658 (neuf mois plus tard) TROIS CENT CINQUANTE ORDINANDS, originaires de toute la région normande. « Après une fervente retraite qui les transforma complètement », ils émurent toute la ville en se rendant de leur établissement à l'église Saint-Jean, où avait lieu l'ordination. « Les chants répétés par les jeunes clercs étaient si pieux, leur marche pleine de modestie, leur recueillement si édifiant, qu'ils firent couler les larmes de ceux qui les virent passer. Tous donnaient bénédiction aux missionnaires qui les avaient si bien préparés (1). »

Ce récit du plus vieil historiographe de notre Saint montre que ses séminaires furent bien ce que celui-ci voulait, « des écoles de piété et académies de sainteté », et qu'il en sortait, pour une ample contrée du royaume, des « prêtres zélés, ouvriers irréprochables, dignes ministres des autels : *apostolicos sacerdotes, operarios inconfusibiles, dignos altaris ministros* ».

Ceux qui lisent les ouvrages rédigés par saint Jean Eudes pour l'instruction de ces clercs, auxquels il ouvrait

(1) Martine, *Vie du P. Eudes*, II, p. 45.

des noviciats ecclésiastiques, n'en pourraient être surpris. Car quelle excellente doctrine pastorale, quelle touchante ascèse sacerdotale dans les *Avertissements aux confesseurs*, *Le bon confesseur*, *Le prédicateur apostolique*, le *Mémorial de la vie ecclésiastique*! Et nous avons perdu les *Traités de l'Office divin* et *du Saint-Sacrifice*.

J'empiéterais sur un article postérieur en insistant sur la *spiritualité* de ces bons livres. Mais ne me convient-il pas de signaler, pour finir, que les séminaristes élevés par le Père Eudes et ses confrères puisaient dans la dévotion au Divin Cœur de Jésus et au Très Pur Cœur de Marie la meilleure inspiration du zèle pour la gloire de Dieu, le salut des âmes et la sanctification personnelle? Et puis, dans la brillante et vibrante liturgie eudistique, à côté des offices, justement renommés, des Saints Cœurs et de tous les saints qui ont eu des relations particulières avec Notre-Seigneur et sa très sainte Mère, comme saint Gabriel, saint Joseph, saint Jean, etc., les clercs trouvaient la fête (avec octave) si particulièrement instructive pour eux, du divin sacerdoce de Jésus-Christ, qui, instituée dès la fondation du séminaire de Coutances, fut adoptée, non seulement par toutes les maisons de la Congrégation de Jésus et Marie, mais, après la mission du Père Eudes à Saint-Sulpice, par les séminaires de la vénérable Compagnie. Qu'il nous suffise, pour en faire soupçonner la portée, de citer la Collecte : « *Deus tuorum gloria sacerdotum, qui Unigenitum tuum nobis Summum Sacerdotem et animarum nostrarum Pastorem vigilantissimum dedisti, quique ei ad sacrificandum tibi hostiam mundam et ad promovendum humani generis salutem sanctos sacerdotes et levitas consortes tribuisti... studeamus amare quod amaverunt et opere exercere quod verbo et exemplo docuerunt* ».

Bien comprendre que notre sacerdoce n'est pas autre que celui du Verbe incarné et que notre conduite, par

conséquent, doit être conforme à la sienne (1), telle était la grande leçon que saint Jean Eudes avait retenue de Bérulle et Condren et qu'il s'efforça d'inculquer à l'immense légion cléricale qui a bénéficié de son influence salutaire, par la discipline des séminaires, par l'enseignement de ses écrits et par les charmes séduisants de sa piété liturgique, opposant partout et toujours au jansénisme la barrière de la vérité catholique fixée par Rome.

L. Levesque,
Directeur au grand séminaire
de Coutances.

(1) En voici un écho, entre cent autres : « Les prêtres, étant les Anges visibles de la terre et représentant la personne du Souverain Prêtre, qui est le Saint des saints, et qui leur dit : *Soyez saints parce que je suis saint* (*Levit.*, XI, 44), sont obligés à une très grande perfection et sainteté et par conséquent à pratiquer toutes les vertus avec excellence. » (Œuvres, IX, p. 61.)

SAINT JEAN EUDES

auteur du culte liturgique des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie

A presque chacune des étapes du procès de béatification et de canonisation du Père Eudes, l'Église s'est visiblement complu à lui attribuer, comme à l'instrument dont s'est servie la Providence, l'institution du culte liturgique des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. Le décret d'héroïcité des vertus le présente comme « l'auteur de ce culte ». Le bref de béatification développe la même idée de cette façon particulièrement significative : « Ce qui mit le comble aux services que Jean rendit à l'Église, c'est que, brûlant lui-même d'un amour extraordinaire pour les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, il pensa le premier, non sans une inspiration divine, à leur rendre un culte liturgique. De cette religion si suave on doit donc le regarder comme le Père, car dès l'institution de sa Congrégation de prêtres il eut soin de faire célébrer par ses fils la solennité de ces Sacrés Cœurs ; comme le Docteur, car il composa en leur honneur des offices et une messe propres ; enfin comme l'apôtre, car il fit tous ses efforts pour répandre en tous lieux un culte si salutaire. » Le décret d'approbation des deux miracles proposés pour la canonisation du Père Eudes reprend exactement la même expression que le décret d'héroïcité des vertus. Enfin le décret *de tuto*, qui assurait au Bienheureux les honneurs de la glorification suprême, met en un beau relief le zèle avec lequel, « le premier de

tous, Jean Eudes a institué et propagé le culte liturgique des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie ».

Aborder cette question, c'est donc toucher le point sur lequel l'Église se montre particulièrement reconnaissante à saint Jean Eudes ; c'est aussi attirer l'attention sur le caractère propre de la physionomie spirituelle de ce grand saint, sur ce en quoi il a été *auteur* et *le premier de tous*. Quand on lit les Constitutions écrites par lui pour l'Ordre de Notre-Dame de Charité, il est aisé de constater qu'il s'inspire largement de saint François de Sales ; il est assez facile, d'autre part, de démarquer, dans le *Royaume de Jésus*, les emprunts qu'il fait à la spiritualité de l'Oratoire ; mais quant à l'idée d'un culte liturgique aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, il n'est tributaire que de Dieu, puisque, d'après l'Église elle-même, aucun autre n'y avait pensé avant lui.

* * *

Les affirmations que nous venons de lire dans les documents ecclésiastiques trouvent leur fondement et leur justification dans l'histoire.

Un Eudiste, M. Hébert, échappé à la Révolution, avait remis en mourant à un prêtre de Caen, M. l'abbé Lamoureux, un certain nombre de papiers en lui disant : « Gardez-les précieusement, ils serviront plus tard à la canonisation du Père Eudes (1). » Cette prophétie se vérifia à la lettre. Le Père Le Doré, Supérieur général des Eudistes, découvrit ces précieux manuscrits et, parmi eux, six lettres originales par lesquelles les évêques de Rennes, de Coutances, d'Évreux, de Rouen, de Bayeux et de Lisieux,

(1) Nous empruntons ces détails à la *Vie du Père Le Doré* par le Père Rovolt, Eudiste. A l'heure où nous écrivons, cet ouvrage si suggestif et si édifiant est sous presse.

permettaient au Père Eudes, dès 1670 et 1671, de célébrer avec la plus grande solennité la fête du Cœur adorable de Jésus. C'était la preuve aussi authentique qu'irréfutable que ce saint personnage avait institué le premier, en France et dans le monde, la fête du Sacré-Cœur (1). A propos de ces approbations épiscopales, le Père Bainvel a pu écrire : « C'est la première fois que l'Église enseignante parle du Sacré-Cœur (2). »

Toutefois, selon les expressions mêmes de saint Jean Eudes, « la divine Providence, qui conduit toutes choses avec une merveilleuse sagesse, avait voulu faire marcher la fête du Cœur de la Mère avant la fête du Cœur du Fils, pour préparer les voies dans les cœurs des fidèles à la vénération de ce Cœur adorable ». Le 8 février 1648, notre Saint, après avoir fait autoriser par Mgr de Ragny, évêque d'Autun, la messe et l'office du Cœur de Marie, célébrait solennellement, dans la cathédrale de cette ville, la fête de ce très saint Cœur et constatait en termes enthousiastes que ce premier acte de culte public avait allumé « le feu de cette dévotion en beaucoup de cœurs ». En 1672, à propos de cette même fête ainsi instituée par lui, il pouvait écrire sans hésitation : « Aujourd'hui, elle est solennisée par toute la France, et en plusieurs Ordres et Congrégations, avec tant de bénédictions qu'il y a lieu d'espérer qu'elle se célébrera un jour très solennellement par tout l'univers (3). »

(1) Même après les décrets de saint Pie V et d'Urbain VIII qui réservaient au Souverain Pontife l'approbation des offices nouveaux, les évêques de France se croyaient en droit d'autoriser, dans leurs diocèses, la célébration de fêtes nouvelles avec messe et office propres. Les Souverains Pontifes toléraient cet état de choses. — Cf. Lebrun, *La Dévotion au Cœur de Marie*, p. 69.

(2) Cf. Bainvel, *La dévotion au Cœur de Jésus*, éd. 1906, p. 261.

(3) Cf. Lebrun, *Le B. J. Eudes et le culte public du Cœur de Jésus*, p. 45.

Enfin, dans son grand ouvrage : *Le Cœur admirable de la très sacrée Mère de Dieu*, l'un des chapitres porte ce titre, où l'on sent tant de sainte fierté : « Quinze très illustres Archevêques et Évêques approuvent et autorisent la Dévotion, l'Office et la Fête du très digne Cœur de la Mère de Dieu. »

Les limites de cet article ne nous permettent pas de narrer par le menu tous les faits historiques, qui, s'ajoutant à ceux que nous venons de dire, démontrent jusqu'à l'évidence que saint Jean Eudes est bien l'auteur du culte liturgique des Sacrés Cœurs. Au reste, cette tâche a déjà été accomplie par le R. P. Bernadot dans cette revue même (1), comme aussi par le R. P. Lebrun dans ses deux livres intitulés, l'un : *Le Bienheureux Jean Eudes et le Culte public du Cœur de Jésus*, et l'autre : *La Dévotion au Cœur de Marie*. Nous voudrions simplement souligner l'importance et l'ampleur du mouvement suscité par le Père Eudes, sa sainte nouveauté toute basée sur l'Écriture et la Tradition, et enfin son immense portée pour la vie spirituelle des âmes.

* * *

Il y a, dans le culte public de l'Église, un acte essentiel et fondamental : le saint sacrifice de la messe. Sans lui, le sacerdoce n'aurait plus sa raison d'être, quelques-unes des plus magnifiques promesses de Notre-Seigneur resteraient vaines et sans objet, et les âmes, privées du Pain de vie, seraient condamnées à la langueur et à l'épuisement. En obtenant de l'Église, pour la première fois, l'autorisation de célébrer les saints mystères en l'honneur des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, le Père Eudes contribuait donc efficacement à l'introduction de ceux-ci *au centre*

(1) Cf. *Vie Spirituelle*, juin 1920, p. 209.

même de la liturgie catholique, vers lequel tout converge et d'où tout découle. Pourrait-on jamais exagérer l'importance de cette initiative?

Et puis, en ce qui concerne le Cœur de Jésus, il faut bien reconnaître que le seul acte de notre religion dans lequel et par lequel ce divin Cœur se donne vraiment, réellement et substantiellement à nous pour être, non seulement un objet extérieur d'adoration, mais le Cœur reposant sur notre cœur, c'est encore le saint sacrifice de la messe. N'était-il donc pas juste qu'à ce moment auguste, Il fût chanté et entouré d'honneurs tout spéciaux? Saint Jean Eudes comprit à merveille cette souveraine convenance. La première messe du Sacré Cœur de Jésus, nous aimons à le répéter, a été composée par lui. C'était du même coup — et cela vaut la peine d'être remarqué — l'ouverture de la série des grands triomphes extérieurs et publics de ce Cœur adorable.

Mais l'importance du mouvement suscité par saint Jean Eudes ne se borne pas là. A-t-on assez remarqué la netteté, la précision parfaites avec lesquelles les évêques de France, tandis qu'ils autorisent les offices composés par ce grand initiateur, parlent du Sacré Cœur de Jésus et du saint Cœur de Marie? Il suffirait presque de réunir ces approbations pour avoir un traité complet sur les raisons d'honorer les Sacrés Cœurs. En même temps que le culte et à son occasion, il y a *tout un épanouissement doctrinal de premier ordre*, et sur lequel il convient d'insister fortement. Que l'on nous permette de reproduire tout d'abord, à l'appui de cette assertion, une page de Mgr de Ségur :

« En 1670, le vénérable évêque d'Évreux, approuvant pour son diocèse le culte du Sacré-Cœur et l'office composé à cet effet par le bon Père Eudes, s'exprimait ainsi : « Le Cœur adorable de Notre-Seigneur étant une fournaise « d'amour envers son Père et de charité envers nous, et la

« source d'une infinité de grâces et de faveurs au regard « de tout le genre humain, tous les hommes, spéciale- « ment tous les chrétiens, ont des obligations infinies de « l'honorer, louer et glorifier en toutes les manières possi- « bles. »

« La même année, un autre évêque français, celui de Coutances, disait de son côté : « Le Cœur adorable de notre « Rédempteur étant le premier objet de la dilection et com- « plaisance du Père des miséricordes, et étant réciproque- « ment tout embrasé du saint amour envers ce Dieu de « consolation comme aussi étant tout enflammé de charité « envers nous, tout brûlant du zèle de notre salut, tout « plein de miséricorde envers les pécheurs, tout rempli de « compassion envers les misérables, et le principe de tou- « tes les gloires et félicités du ciel, de toutes les grâces et « bénédictions de la terre, et une source inépuisable de « toutes sortes de faveurs pour ceux qui l'honorent, tous « les chrétiens doivent s'efforcer de lui rendre toutes les « vénérations et adorations possibles (1). »

Il est vraiment frappant de constater que dès cette époque, c'est-à-dire deux ans avant les premières grandes révélations faites à sainte Marguerite-Marie, des évêques de France présentaient déjà, dans des documents officiels, le Sacré Cœur de Jésus *comme le principe de toutes les gloires et félicités du ciel, de toutes les grâces et bénédictions de la terre*, et que, par voie de conséquence, ils faisaient *à tous les hommes*, spécialement à tous les chrétiens, des « obligations infinies de l'honorer, louer et glorifier en toutes les manières possibles ». On croirait, en lisant les textes que nous venons de citer, entendre tel ou tel évêque

(1) Cf. Ségur, *Le Sacré Cœur de Jésus*, pp. 57 et 58. Cet opuscule ne fait d'ailleurs que reproduire, en plus d'un endroit, la doctrine du Père Eudes sur le Sacré-Cœur.

du XX^e^ siècle exposant à ses diocésains la légitimité de la consécration du genre humain au Sacré-Cœur.

La même précision et la même splendeur d'expressions se retrouvent dans les lettres par lesquelles les évêques français du XVII^e^ siècle approuvent la fête du Cœur de Marie instituée par saint Jean Eudes.

L'évêque de Toul, considérant ce très saint Cœur comme « le premier et principal organe que le Saint-Esprit a choisi pour « opérer notre Rédemption » et comme « le trésor de « ses dons et de ses grâces », en conclut qu'il est, « après « celui de Jésus-Christ, le *centre de notre bénédiction*, « auquel partant nous devons avoir une dévotion très sin- « gulière ».

L'évêque du Puy met en lumière « cette sorte de souverain empire que le Cœur de Marie a sur le Cœur de Jésus quand il s'agit de l'intérêt des hommes », puis il s'écrie : « Approchez donc du Cœur de Marie pour approcher de celui de Jésus. »

Deux vicaires apostoliques de la Chine, contemplant dans le Cœur de Marie « le premier de tous les cœurs qui ait reçu en soi la foi chrétienne », espèrent de la divine Bonté, par son entremise, « des assistances, protections et bénédictions toutes spéciales » pour les conversions de leurs peuplades infidèles et approuvent « très volontiers » l'office et la messe composés par le Père Eudes.

Enfin et surtout François de Montmorency-Laval, vicaire apostolique du Canada, exprime le désir que « le très aimable Cœur de la Mère de Dieu, qui est tout embrasé d'amour vers sa divine Majesté, et de charité au regard de tous les hommes, et son très auguste Nom, *soient loués et honorés par tout le monde* (1). »

(1) Pour la preuve plus détaillée de chacune de nos assertions, Cf. Œuvres complètes de saint Jean Eudes, t. VII, p. 350-367, et

Il faudrait citer encore, nous ne le pouvons pas. Mais, après ce que nous venons de dire, l'on comprend suffisamment l'importance immense du mouvement dont saint Jean Eudes a été l'instigateur. Alors qu'avant lui la dévotion aux Sacrés-Cœurs n'avait pas encore franchi les bornes des consciences individuelles, grâce à son apostolat elle est organisée en un culte public se traduisant par des formules bien précises. Et non seulement les évêques approuvent les offices et les messes composés par le Père Eudes, mais beaucoup d'entre eux exhortent les prêtres, les séminaristes et les fidèles à s'en servir, ordonnent pour les fêtes des Sacrés-Cœurs toute la solennité que l'Église accorde aux fêtes de première classe avec octave, permettent l'exposition du Saint-Sacrement et recommandent de faire un sermon de circonstance. Plusieurs vont même jusqu'à autoriser l'office du Sacré Cœur de Jésus « pour le premier jeudi de chaque mois non occupé d'un office de neuf leçons, hors l'Avent et le Carême (1) ». Comme il est doux de penser que grâce à notre Saint la dévotion au Sacré Cœur de Jésus et au Saint Cœur de Marie était entrée triomphalement, dès cette époque, dans bien des âmes d'évêques et de prêtres, et qu'elle s'exprimait sur leurs lèvres par des paroles claires et ardentes à la fois! Et le Père Eudes souffrait terriblement quand les portes d'un séminaire refusaient de s'ouvrir au Sacré-Cœur. Nous en avons une preuve dans ce passage d'une lettre qu'il écrivit à Mgr de Médavy, archevêque de Rouen : « Considérez, s'il vous plaît, que tous nos prélats nous ont donné leur approbation et permission là-dessus. C'est

aussi Lebrun, *Le Bienheureux Jean Eudes et le culte public du Cœur de Jésus*, 2e éd., pp. 26-52.

(1) Cf. Lebrun, *Le Bienheureux Jean Eudes et le culte public du Cœur de Jésus*, p. 31.

pourquoi je vous supplie très humblement, par ce très adorable Cœur, qui est la source de tout ce qu'il y a de saint et de vénérable dans toutes les fêtes que l'Église célèbre, par l'amour dont il est embrasé vers vous et par tous les effets de cet amour que vous avez ressentis, et que vous désirez ressentir à l'heure de votre mort, *de n'empêcher pas que cette fête se fasse dans votre séminaire aussi bien que dans les autres.* Si vous me refusez cette grâce, que je vous demande avec tout le respect et la soumission qui m'est possible, j'avoue que j'en recevrai un très grand déplaisir; et si vous me l'accordez, comme je l'espère de votre bonté, vous me donnerez une très grande joie et m'obligerez infiniment. Ne rejetez donc pas la très humble et très instante prière qui vous est faite par celui qui est en vérité de tout son cœur et dans tout le respect, etc. »

Mgr de Médavy ne put pas résister à d'aussi pressantes supplications. Saint Jean Eudes était souverainement conquérant quand il s'agissait du Sacré-Cœur!

*
* *

De cette nouveauté inaugurée par le Père Eudes d'aucuns ne pouvaient manquer de s'effaroucher. Ce fut même la raison pour laquelle le prélat dont nous venons de parler se montra tout d'abord si hostile à l'introduction de la fête du Sacré-Cœur dans son séminaire. Le saint novateur lui répondit en ces termes : « Il est vrai, Monseigneur, que la nouveauté dans les choses de la foi est très pernicieuse et tout à fait damnable; mais je vous prie, Monseigneur, de considérer que ce n'est pas de même dans les choses de piété; *car il y a grand nombre de fêtes dans l'Église qui n'ont pas été établies dès le commencement, et qui sont nouvelles.* »

Puis il rapportait plusieurs exemples de ces fêtes suc-

cessivement introduites dans la liturgie, et il ajoutait : « Certainement, si toutes ces nouveautés étaient mauvaises, l'Église ne les admettrait pas (1). »

Il faut croire que la nouveauté instituée par saint Jean Eudes n'était pas mauvaise, puisque l'Église l'accueillit avec la joie que nous avons décrite.

Du reste, ce nouveau culte était très ancien par ses origines et ses fondements, puisqu'il jaillissait des pures sources de l'Écriture et de la Tradition. Telle était bien l'impression des évêques français du XVII^e^ siècle qui lui accordèrent leur approbation. Ainsi l'évêque de Rennes regardait l'office et la messe du Cœur de Jésus comme « recueillis et composés des divines Écritures et des écrits des Saints Pères, et conformes à la foi et piété de la sainte Église catholique, apostolique et romaine ». L'évêque de Coutances, l'évêque d'Évreux et l'évêque de Lisieux se servaient de locutions toutes semblables. En parlant de l'office du Saint Cœur de Marie, l'évêque d'Évreux s'exprimait ainsi : « Tout y respire la foi orthodoxe, la sainte Écriture et l'esprit des Saints Pères. » L'évêque de Noyon écrivait dans le même sens : « Tout y est pieux et saint, tout y est tiré des Saintes Lettres et des Saints Pères. » L'évêque de Soissons employait exactement les mêmes termes.

De nos jours, S. Ém. le cardinal Billot, faisant écho à tous ces prélats, a pu écrire à propos du culte du Sacré Cœur de Jésus : « Le Père Eudes l'avait établi, et l'avait trouvé, non dans une révélation privée faite à lui-même ou à d'autres, mais dans les plus belles pages de l'Évangile et les plus pures sources de la théologie (2). »

(1) Cf. Boulay. *Vie du Vénérable Jean Eudes*, t. IV, p. 238.

(2) Lettre de S. Ém. le cardinal Billot au R. P. Lebrun. Cf. *Le B. J. Eudes et le culte public du Cœur de Jésus.*

Le culte institué par le Père Eudes était donc bien *une sainte nouveauté* : il avait la note essentielle de tout culte public, nous voulons dire une stricte dépendance vis-à-vis de l'Écriture et de la Tradition. C'est là la raison de sa solidité et de sa beauté à la fois ; car, dans cet ordre de choses, rien n'est résistant, rien n'est splendide, qui ne s'appuie sur le dépôt de la foi.

*
* *

Le Père Eudes a écrit quelque part : « Le propre des âmes saintes est de procurer devant Dieu l'avancement spirituel de nos âmes. » Et précisément parce qu'il était un saint et un grand saint, il n'a pas échappé lui-même à cette règle. Même dans ses compositions liturgiques, il est missionnaire : ce qu'il veut, c'est attirer les âmes à Dieu. Pour lui les fêtes du Sacré Cœur de Jésus et du Saint Cœur de Marie sont avant tout *deux mers de grâces et de sainteté.* Citons ses propres paroles : elles sont magnifiques, et l'on se demande, en les lisant, si, quand il les écrivait, l'on était seulement à l'aurore du culte liturgique des Sacrés Cœurs ou bien plutôt à son plein midi :

« Admirons et adorons la bonté incompréhensible de notre très aimable Rédempteur de nous avoir donné cette sainte fête, car c'est une grâce extraordinaire qu'il nous a faite.

« Pour la bien connaître, il faut savoir que toutes les fêtes que la sainte Église célèbre durant le cours de l'année sont autant de fontaines de grâces et de bénédictions. *Mais celle-ci est une mer de grâces et de sainteté, parce que c'est la fête du très Saint Cœur de Jésus, qui est un océan immense de grâces innombrables* (1). »

(1) Cf. Œuvres complètes, t. VIII, p. 313.

Ce texte précise bien l'importance que revêtait, aux yeux de saint Jean Eudes, la fête du Sacré Cœur de Jésus pour notre vie spirituelle (1). A propos de la fête du Saint Cœur de Marie il se sert d'expressions analogues :

« Considérons que toutes les fêtes que l'on célèbre dans l'Église sont autant de fontaines de grâces, spécialement celles de Notre-Seigneur et de sa Bienheureuse Mère. Mais entre les fêtes de cette Mère admirable, celle de son très sacré Cœur est comme le cœur et la reine des autres ; parce que le cœur est le siège de l'amour et de la charité, laquelle est la reine de toutes les autres vertus et la source de toutes les grâces. *C'est pourquoi cette solennité est un océan de grâces et de bénédictions*, non pas pour toutes sortes de personnes, mais pour ceux-là seulement qui se disposent à les recevoir. »

A côté de ces points de vue généraux, il en est un autre, très spécial, que nous voudrions examiner ici. L'un des spectacles les plus touchants de l'heure actuelle, c'est de voir, au-delà et au-dessus de tant de turpitudes, d'égoïsme, d'indifférence, l'enthousiasme avec lequel un grand nombre d'âmes, dans le monde et dans le cloître, désirent la vraie et solide union à Dieu, l'intimité avec lui. Or le culte des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, tel que nous le présente saint Jean Eudes, a ceci de très particulier qu'il pousse les âmes dans ce sens et leur fournit plusieurs moyens de satisfaire cette noble et sainte aspiration.

Tout d'abord cette grande et belle vie d'union nous apparaît beaucoup plus facile à réaliser. C'est avec le Cœur de Jésus, devenu nôtre, que nous aimons Dieu, que nous

(1) Nous avons développé ces idées dans notre opuscule sur *Le Sacré Cœur de Jésus principe de toute la vie spirituelle, d'après le B. J. Eudes*, p. 111.

(2) Cf. Œuvres complètes, t. VIII, p. 119.

entrons en relations intimes avec lui. Nous entendons, dans l'office composé par le Père Eudes, Jésus qui nous dit :

« Je vous donnerai un esprit et un cœur nouveau. Mon Esprit et mon Cœur, je les poserai au milieu de vous, *afin que vous aimiez votre Dieu d'un grand cœur et d'une âme résolue*. Parce que vous êtes les fils de Dieu et les membres du Christ, Dieu a posé son Esprit et le Cœur de son Fils au milieu de vous, afin qu'avec le Père et votre Chef vous n'ayez qu'un esprit et qu'un cœur » (2e répons du Ier nocturne).

D'autre part, cet office, dans plusieurs de ses parties, est un exercice, pour ainsi dire, d'union de l'âme au Sacré-Cœur, c'est un entretien d'amour, c'est, dirions-nous volontiers, une oraison. Nous trouvons, par exemple, des répons comme celui-ci :

« Donnez-moi votre cœur, mes petits enfants, et je vous donnerai le mien. — Notre cœur est dans votre main, ô Seigneur Jésus : par la force de votre bras, possédez-le à jamais (1). »

Et encore : « Mes petits enfants, mettez le comble à ma joie : en sorte que tout en vous se fasse dans la charité de mon cœur. — Il est prêt, notre cœur, ô le Dieu de notre cœur; il est prêt, notre cœur (2). »

Les antiennes des premières vêpres sont toutes ou presque toutes consacrées à l'intime familiarité de l'âme avec le Sacré-Cœur par l'amour, et les âmes contemplatives seront heureuses de rencontrer, au second nocturne, cette antienne qui résume si bien l'un de leurs désirs les plus profonds : « Je n'ai demandé qu'une seule chose au Seigneur, et je la requerrai : c'est qu'au jour du malheur il me cache et me protège dans le secret de son Cœur. » Elles aimeront à exprimer la confiance aveugle qu'elles ont en

(1) 1er répons du IIe nocturne.
(2) 5e antienne des secondes vêpres.

la tendresse de Jésus par cette belle strophe de l'hymne des matines :

O Cor meum, Cor unicum,
Virtus, salus, fiducia,
Thesaure, sol et jubilum,
In te mihi sunt omnia.

O mon Cœur, Cœur unique,
Vertu, salut, confiance,
Trésor, soleil et jubilation,
Pour moi tout est en toi.

Dans les épreuves particulièrement intimes et senties qui caractérisent plusieurs phases de la vie mystique, elles se sentiront encouragées et fortifiées par ce cri sorti des profondeurs de la sainte âme du Père Eudes :

Ave Dolorum Victima,
Centrum crucis, Rex Martyrum.
Fac nostra sit crux gloria,
Amor, corona, gaudium.

Salut, Victime de douleurs,
Centre de la Croix, Roi des Martyrs.
Oh ! fais que la croix soit notre gloire,
Notre amour, notre couronne, notre joie (1).

Mais à la vie d'intimité avec Dieu il fallait un modèle. Saint Jean Eudes nous le présente dans le Cœur de la très sainte Vierge. C'est à ce Cœur très pur qu'il applique, dans l'office et dans la messe, les plus beaux textes du Cantique des cantiques :

Te candidata lilia,
Nardus rosaeque fulciunt,
Te mala coeli dulcia
Amore languens ambiunt.

C'est vous que les blancs lis,
Le nard et les roses soutiennent,
C'est vous que les doux fruits du ciel,
Environnent dans vos langueurs d'amour (2).

(1) Hymne des 1ᵉʳᵉˢ vêpres. — (2) Hymne des matines.

Notre Saint se complaît à redire que toute la gloire de la Fille du Roi se tire de son intérieur, et il met sur les lèvres de Marie ces belles paroles : « La méditation de mon Cœur est toujours en présence de Dieu. »

Toutefois, si l'on veut comprendre plus pleinement tout ce que le Père Eudes a mis de poésie mystique et de science profonde de la vie intime de la très sainte Vierge dans ces deux compositions liturgiques, il faut chercher l'explication et le commentaire de celles-ci dans son grand ouvrage, déjà cité par nous, intitulé : *Le Cœur admirable de la Mère de Dieu* (1). L'étude mystique du Saint Cœur de Marie, pour reprendre l'expression d'un auteur contemporain (2), y est déjà faite et de main de maître. La sainte contemplation ayant son principe dans la charité et son terme dans l'accroissement et la perfection de cette vertu (3), il est bien permis de la rattacher, à ce point de vue du moins, au cœur. Saint Jean Eudes, dans son office et dans son livre, nous la montre pleinement épanouie dans le Cœur de la sainte Vierge. « C'est, dit-il, un Cœur plus élevé en contemplation que les cœurs de tous les saints (4). » Cette Mère du bel amour, comme il aimait à appeler Marie, nous apparaît désormais comme la patronne et le céleste guide de toutes les âmes qui se sentent appelées à la vie contemplative.

Dans le même ordre d'idées, ajoutons encore une remarque. Les chères âmes dont nous venons de parler comprennent parfaitement que leur Dieu, Vérité première et essentielle, est en même temps la Fin dernière de tous les

(1) Cf. Œuvres complètes, t. VII, pp. 156-167, 201-203, 217-225.

(2) *L'étude mystique du Saint Cœur de Marie* par le Père Robert Marchal, S. J. (Beauchesne).

(3) Cf. II^{a} II^{æ}, q. 180, a. 8, ad 1^{um}.

(4) Cf. Œuvres complètes, t. VII, p. 252.

désirs et de toutes les affections de l'homme : c'est pourquoi, quand on leur parle de lui, elles ne sont vraiment rassasiées que par un langage qui porte l'empreinte, non seulement des clartés de l'esprit, mais aussi des transports du cœur. A cet égard elles trouveront pleine satisfaction dans les offices et les messes des Sacrés Cœurs composés par le Père Eudes. Mgr Lemonnier, évêque de Bayeux et Lisieux, a pu écrire récemment que dans cette double composition il faut voir « comme le dernier effort et la suprême efflorescence de la vie intime (1) » de ce saint. Provoquées par la contemplation des deux grandes Fournaises d'amour, les effusions de cette belle âme y ont un accent encore plus ardent, plus passionné que celles dont il avait constellé le livre écrit par lui au temps de sa jeunesse sacerdotale : *Vie et Royaume de Jésus dans les âmes chrétiennes*.

Jean Eudes est bien « le Docteur du culte liturgique des Sacrés Cœurs », comme s'exprime le Bref de Béatification, mais un Docteur très aimant qui exprime ses vues dogmatiques en termes enflammés. Parlant de la messe du Sacré-Cœur, le Père de Curley a pu dire : « Si nous avions à lui donner un nom, nous l'appellerions la messe de feu, car dans toutes ses parties c'est l'éternel amour éclatant en notes suppliantes et attendries (2) » ; et si, selon les expressions de Notre Saint-Père le pape Pie XI, la sainteté dans sa fin et dans sa substance n'est autre chose que l'amour de Dieu, il faut bien dire que les offices des Sacrés Cœurs composés par le Père Eudes sont singulièrement révélateurs de sa sainteté, car d'un bout à l'autre ce sont des chants d'amour. C'est avec bonheur que les âmes mys-

(1) Lettre pastorale à l'occasion des canonisations du B. J. Eudes et de la Bse Thérèse de l'Enfant-Jésus.

(2) Cf. *Vie de la Mère de Saumaise*, ch. VIII, pp. 166 et 184.

tiques y retrouvent, en un degré très élevé, cet effet de l'amour, dont elles ont parfois l'impression, et que saint Thomas d'Aquin appelle la liquéfaction (1), c'est-à-dire l'*écoulement en l'objet aimé*. Vraiment, saint Jean Eudes est tellement uni aux Sacrés Cœurs qu'il ne vit plus, pour ainsi dire, de sa vie à lui, mais qu'il s'écoule en eux par l'amour. Voici, par exemple, quelques strophes de ses hymnes de l'office du Saint Cœur de Marie :

Eia, Parens, cor supplicum
Intra pium serva sinum ;
Amore Nati langueat ;
Amore matris ferveat.

O Mère, ces cœurs qui vous supplient,
Gardez-les dans votre Cœur si bon ;
Qu'ils languissent d'amour pour le Fils
Et qu'ils brûlent d'amour pour la Mère.

O fax amanda cordium,
Flammis sacris nos devora ;
Fac ut crementur omnium
Amore Jesu pectora.

O aimable flambeau des cœurs,
De vos flammes sacrées dévorez-nous ;
Faites que tous les cœurs
Soient consumés de l'amour de Jésus.

Amor, sacri fons nectaris,
Mentes replens inebria ;
Cordis sagitta Virginis,
Transfige cordis intima.

Amour, source d'un nectar sacré,
Emplissez et enivrez nos âmes.
De la flèche qui perça le Cœur de Marie
Transpercez le fond de notre cœur.

(1) Cf. II^{a} II^{ae}, q. 28, a. 5.

Mais c'est surtout dans l'office du Divin Cœur de Jésus que se manifeste le bienheureux écoulement dont nous venons de parler. Le Père Eudes s'écrie dans des transports de charité : « Voici qu'à mes yeux s'ouvre la fournaise embrasée de l'amour ; je veux me livrer à ses flammes ; que la mort me dévore dans ses feux. — Oh ! je te veux, Cœur de flamme. Brûle à jamais au-dedans de moi... — O Cœur, Père des vivants, fais-nous vivre d'amour. Fais que dans ton sein pour toi nous mourions d'amour. — O Christ, fournaise des cœurs, plonge-nous dans tes flammes, nous t'en supplions ! Amour, dévorant ceux qui t'aiment, fais-nous martyrs d'amour. »

Peut-on résister à de tels accents ? et si, selon les paroles du Docteur Angélique, « *la fin de la vie spirituelle, c'est l'union à Dieu par la charité* (1) », ne voit-on pas immédiatement l'immense portée, pour la vie spirituelle des âmes, d'un culte liturgique qui les pousse si instamment vers les sommets les plus élevés de cette sainte vertu ? On est ému en pensant à la magnifique floraison d'amour que saint Jean Eudes a suscitée dans les âmes de ses contemporains et l'on se prend à désirer d'alimenter soi-même sa vie intérieure à une source si pure et si abondante.

*
* *

Au sujet du culte liturgique des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, qu'il venait d'instituer, saint Jean Eudes avait de hautes et larges ambitions, et comme des intuitions secrètes.

L'on se rappelle les paroles triomphales qu'il écrivait en 1672 à ses chers fils à propos de la fête du Cœur de Marie : « Aujourd'hui elle est solennisée par toute la

(1) Cf. II^{a} II^{ae}, q. 44, a. 1.

France, et en plusieurs ordres et congrégations religieuses, *avec tant de bénédictions qu'il y a sujet d'espérer qu'elle se célébrera un jour très solennellement par tout l'univers* (1). »

En ce qui concerne le Sacré-Cœur de Jésus, il est plus explicite encore, et ses désirs revêtent une ardeur extrême qui fait clairement comprendre quelle place ce divin Cœur avait dans ses pensées.

« C'est ici la fête des fêtes », disait-il... « Si on célèbre, ajoutait-il, dans le cours de l'année, tant de fêtes en l'honneur des saints, *quelle solennité mérite ce divin Cœur, qui est le principe de tout ce qu'il y a de noble et de glorieux dans tous les saints!* (2) »

Et un peu plus loin :

« Si donc on célèbre une si grande fête dans l'Église en l'honneur de ce divin Sacrement (la sainte Eucharistie), *quelle solennité doit-on faire en l'honneur de son très Sacré Cœur*, qui est l'origine de tout ce qu'il y a de grand, de rare et de précieux dans cet auguste Sacrement! (3) »

Pour rendre efficaces ces désirs, saint Jean Eudes invitait les peuples à accourir au Sacré-Cœur, et le Sacré-Cœur à exercer sur eux sa royauté d'amour :

Venite, gentes, currite
Ad Cor Patris mitissimum;
Omnes amat, confidite,
Amoris est incendium.

Venez, peuples, accourez
Au Cœur si doux de votre Père;
Il vous aime tous, confiance,
C'est un incendie d'amour (4).

(1) Cf. Lebrun, *Le B. J. Eudes et le culte public du Cœur de Jésus*, p. 45.
(2) Cf. Œuvres complètes, t. VIII, p. 242.
(3) Cf. Œuvres complètes, t. VIII, p. 242.
(4) Cf. Hymne des premières vêpres.

O te volo, Cor flammeum,
Tu semper intus ardeas !
Fons omnium charismatum,
Totum per orbem diffluas.

O je te veux, Cœur de flamme,
Brûle à jamais au-dedans de moi,
Source de toutes les grâces,
Par tout l'univers épanche-toi (1).

C'était bien un embrasement d'amour qu'il appelait sur le monde. Voici comment il s'exprime à cet égard : « Une infinité de raisons nous obligent de rendre nos adorations et nos honneurs au divin Cœur de notre très aimable Sauveur, avec une dévotion et un respect extraordinaire. *Toutes ces raisons sont comprises dans trois paroles du Bienheureux saint Bernardin de Sienne, qui appelle ce très aimable Cœur* : « *Fornax ardentissimae* « *caritatis ad inflammandum et incendendum orbem uni-* « *versum* : Fournaise d'une charité très ardente pour « enflammer et embraser tout l'univers (2). » Ce texte précise bien la place qu'occupait, dès le XVII[e] siècle, dans l'esprit du Père Eudes, le règne social du Sacré-Cœur. L'une des fins du culte liturgique institué par lui, c'est, selon les belles expressions de Dom Lambert Beauduin, « le règne du Roi éternel des siècles restauré par l'ascendant d'un amour sans bornes, symbolisé dans son cœur de chair, et manifesté par toute l'œuvre de la Rédemption, sans en exclure les mystères joyeux et glorieux (3) ».

(1) Cf. Hymne des matines. On trouvera tous ces textes, ainsi que leur traduction française, dans l'appendice II de notre opuscule « Le Sacré Cœur de Jésus principe de toute la vie spirituelle d'après le B. J. Eudes ».

(2) Cf. Œuvres complètes, t. VIII, p. 208.

(3) Cf., dans les « Questions liturgiques et paroissiales » de Louvain, de mai 1923, le bel article intitulé : « Le Sacré-Cœur de Jésus dans la liturgie ».

Nous n'avons pas besoin d'ajouter combien, à ce point de vue encore, il a été initiateur. Les livres composés de nos jours sur la royauté sociale du Sacré-Cœur n'ont pas, pour nous Eudistes, du moins en ce qui concerne leur substance et leurs idées fondamentales, le mérite et la saveur de l'originalité : nous avons déjà lu cela dans les œuvres de notre saint Fondateur.

Sans doute l'Esprit de Dieu illuminait le Père Eudes sur l'extension que prendrait dans le cours des âges le culte du Sacré-Cœur. Cela semble ressortir assez clairement de la circulaire rédigée, en 1766, par la Mère Marie de Saint-Basile, supérieure du Monastère de Notre-Dame de Charité de Caen. Nous y lisons ces paroles :

« Quoique ce divin Cœur ait été longtemps le trésor particulier des Enfants de notre digne Instituteur, nous nous réjouissons de ce que bientôt il va être connu et honoré *de toute la terre, selon que notre bon Père l'a prédit avant sa mort* (1). »

Jean Eudes ne fit pas d'ailleurs qu'écrire et que chanter en faveur du règne social du Sacré-Cœur ; il était disposé à se sacrifier totalement, à être anéanti pour le procurer.

« O mon Sauveur, s'écriait-il dans un transport d'amour, que tout l'univers soit converti en adoration au regard de votre divin Cœur ! Oh ! que de bon cœur je consentirais, moyennant votre grâce, d'être anéanti tout maintenant et pour jamais, afin que le Cœur de mon Jésus fût adoré incessamment par tout l'univers ! (2) »

Par une divine harmonie, ce sera à l'occasion des révélations faites par le Cœur de Jésus à une fille spirituelle de saint Jean Eudes, la Mère Marie du Divin-Cœur, que

(1) Cf. les *Origines de Notre-Dame de Charité*, par le P. Ory, p. 273.
(2) Cf. Œuvres complètes, t. VIII, p. 314.

Léon XIII consacrera solennellement le genre humain à ce Divin Cœur (1).

*
* *

Le 8 février 1925, jour auquel les Eudistes célèbrent la fête du Cœur de Marie, Sa Sainteté le pape Pie XI, dans un discours prononcé à l'occasion de la lecture du décret d'approbation des deux miracles proposés pour la canonisation du Père Eudes, comparait celui-ci à l'un de ces immenses navires qui traversent les mers, chargés de richesses et laissant après eux un large et profond sillage. Ce sillage, saint Jean Eudes l'a tracé sans doute par la fondation de plusieurs instituts, par celle de nombreux séminaires, par son apostolat si original et si puissant; mais à notre sens il l'a tracé surtout par l'institution du culte liturgique des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, puisqu'à ce point de vue — nous aimons à le répéter avec l'Église — il est « le premier de tous ».

Désormais tous ceux qui voudront étudier ce culte, non pas superficiellement et incomplètement, mais à fond et dans ses sources, devront jeter sur la vie et les œuvres de ce grand saint un long et attentif regard. Et pour notre France religieuse quelle gloire n'est-ce pas que d'avoir été, grâce à l'apostolat de l'un de ses enfants les plus illustres, l'instigatrice et la maîtresse d'une forme de dévotion extérieure et publique si bien faite pour sanctifier les âmes et pour les emporter vers les sommets de l'union à Dieu?

J. GAUDERON,
Eudiste.

(1) Cf. *Sœur Marie du Divin-Cœur*, par l'abbé Chasle, ch. XI.

Sa Spiritualité

S'unir à Dieu par l'amour et dans l'amour, tel est le but visé par tous les vrais chrétiens. Les y diriger par des voies sûres et autorisées, telle est la prétention des maîtres qui s'offrent à leur servir de guides. Mais, si pour tous ceux-ci le terme est le même, les chemins qu'ils conseillent de prendre pour y atteindre sont variés ; et cette variété tient à ce que, sur la terre, malgré les lumières de la foi, le même objet ne présente pas un aspect unique aux regards des observateurs. L'œil de l'homme est aussi impuissant à embrasser la totalité d'une vérité que sa volonté à réaliser la plénitude du bien.

Or, l'objet dont il s'agit, c'est la vie chrétienne ; et cette vie, qui est la vie même du Christ, peut être envisagée et reproduite à des points de vue très divers. Substantiellement et foncièrement la même en tous les fidèles — en tous naissant et grandissant par la participation aux mêmes sacrements, exposée aux mêmes dangers et aux mêmes épreuves, réclamant les mêmes exercices fondamentaux, et s'épanouissant dans l'exercice des mêmes vertus —, elle n'en revêt pas moins en chacun une forme particulière. Il en est d'elle comme de la nature humaine, dont chaque homme réalise en soi le type, mais avec sa physionomie propre et son caractère particulier.

De là vient que les saints se distinguent si nettement entre eux que l'Église peut dire de chacun : « *Non est inventus similis illi* : Il n'a pas eu son semblable. »

Cette divergence se retrouve dans la théorie.

Il y a certes une ascétique traditionnelle, et nul écrivain catholique ne voudrait s'en écarter. Mais, dans la manière de la présenter, que de différences! Les uns insistent sur certains motifs de pratiquer la vertu, que les autres laissent dans l'ombre. Ceux-ci préconisent certains exercices, négligés par ceux-là. Bref, les voies que les uns et les autres indiquent pour aller à Dieu, pour s'unir à Dieu, ne sont pas tout à fait les mêmes (1).

C'est ainsi que — sans remonter aux solitaires de la Thébaïde, ou à saint Benoît, ou à saint François d'Assise, dont les voies pour aller à Dieu étaient bien différentes, — nous voyons, au XVI[e] siècle, sainte Thérèse faire de l'oraison le principal élément de sa spiritualité, tandis que, à la même époque, saint Ignace, dans un des ouvrages qui ont exercé l'action la plus puissante et la plus féconde sur la vie religieuse des temps modernes, les *Exercices Spirituels*, se plaisait à considérer la vie chrétienne dans sa fin dernière, qui est la gloire de Dieu et la béatitude de l'homme, et condensait toute sa doctrine dans la célèbre maxime : *Ad majorem Dei gloriam*, adoptée par lui comme règle de vie et laissée comme devise à ses disciples.

De ces deux recommandations : « *Vigilate et orate* ; Veillez et priez », faites par Notre-Seigneur à ses disciples, la première, qui écrivait pour les âmes tendant à la perfection, appuyait davantage sur celle-ci : *Orate* ; le second, qui visait surtout à l'action et à l'apostolat,

(1) Cf. *l'Introduction au Royaume de Jésus* par le P. Lebrun *I. L'Idée fondamentale du Royaume de Jésus.*

insistait plus sur celle-là : *Vigilate*, l'examen lui semblant avoir plus d'importance.

Après eux, saint François de Sales suivit et enseigna une autre méthode. Il envisagea principalement la vie chrétienne dans ce qui la constitue, dans son principe interne, qui est la charité, ou plutôt dans son acte essentiel, qui est l'amour de Dieu. Ce qu'il veut apprendre aux chrétiens, c'est à conserver, à développer, à pratiquer la divine charité.

Au reste, et ces divers points de vue, et tous les autres auxquels on peut se placer, loin de s'exclure, se complètent, si bien qu'on ne peut, sans inconvénient, en négliger aucun. Seulement, la prédominance de l'un d'eux a pour conséquence de modifier sensiblement la vie intérieure et de lui imprimer une physionomie très distincte de toute autre.

Cela dit, venons à saint Jean Eudes.

A proprement parler, ce saint n'a pas fondé d'école, comme les éminents personnages que nous venons de citer. Formé à l'Oratoire de Jésus par le cardinal de Bérulle et le P. de Condren, il s'est nourri de leur doctrine, qu'il a traduite dans sa vie et développée dans ses Œuvres, mais en la marquant d'un cachet très personnel. Sa conception de la vie spirituelle est bien à lui, et il l'énonce dans un choix de vérités catholiques, qui en expriment, à ses yeux, les principes essentiels. De même, parmi les moyens que conseillent les docteurs de l'Église, il en accepte de préférence quelques-uns, avec lesquels il oriente et dirige, d'une façon qui lui est propre, les âmes vers la sainteté. Que l'on compare ses ouvrages avec les *Exercices Spirituels*, ou même avec l'*Introduction à la vie dévote* et le *Traité de l'amour de Dieu*, et l'on verra, au premier coup d'œil, que, s'il y prêche la même perfection, il l'y fait néanmoins envisager et pratiquer différemment.

Saint Jean Eudes, à la suite de ses illustres maîtres, fonde sa spiritualité sur les enseignements de saint Paul relatifs au corps mystique de Jésus-Christ. « Il voit sans cesse dans l'Église, écrit le P. Hérambourg, son premier biographe, le développement progressif de ce grand corps. Pour lui, chaque chrétien est avant tout un membre, qui, tout en venant prendre sa place dans l'ensemble, doit reproduire en soi les différents mystères qui s'accomplissent dans le corps entier, comme ils se sont accomplis dans la personne même de Jésus-Christ (1). » Cette idée ne paraît pas avoir beaucoup frappé saint Ignace ; et saint François de Sales est loin de la placer au premier rang dans ses traités.

La doctrine spirituelle de notre nouveau saint se retrouve dans tous ses ouvrages, elle en est comme le cœur et l'âme (2) ; mais il en est un, la *Vie et Royaume de Jésus dans les âmes chrétiennes*, où elle est condensée avec une lumineuse précision. C'est là qu'il expose complètement et méthodiquement ses idées sur la vie chrétienne : sa nature, ses fondements, son complet épanouissement dans la pratique des vertus. C'est là aussi que, nous aidant de la « *Regula Domini Jesu* », qui en est comme un sommaire logiquement disposé, nous allons puiser les développements qui vont suivre et que nous groupons sous trois chefs :

I. *Base de sa spiritualité.*
II. *But idéal de sa spiritualité.*
III. *Méthode pour l'atteindre.*

(1) *Le P. Eudes, ses vertus.* — (2) En dehors des deux que nous citons, voici les principaux ouvrages, ou opuscules, utiles à étudier pour bien connaître la spiritualité de saint Jean Eudes : le *Contrat de l'homme avec Dieu par le saint Baptême*, *Méditations sur l'Humilité*, *Entretiens de l'âme chrétienne avec son Dieu*, le *Manuel de piété pour une communauté d'ecclésiastiques*.

I. — Base de sa spiritualité

L'idée fondamentale de la spiritualité de saint Jean Eudes, c'est que la vie chrétienne n'est que la continuation et l'achèvement en chacun de nous de la vie de Jésus-Christ. Cette expression, cette formule revient souvent, comme un principe, sur ses lèvres et sous sa plume. Elle n'est du reste que la répétition, en d'autres termes, de cette parole de saint Paul : « Je vis, non, ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

Or, cette conception de la vie chrétienne découle de la doctrine du même Apôtre sur le corps mystique du Sauveur, qui est l'Église. On sait, en effet, que, d'après lui, les fidèles sont mystiquement, mais très étroitement unis à Jésus-Christ, comme les membres du corps humain le sont à la tête. C'est une allégorie qu'il aime à développer dans ses épîtres, et dont il fait, pour ainsi dire, le fond de son enseignement : elle n'exprime d'ailleurs qu'une vérité proclamée par Notre-Seigneur lui-même, quand il se compare à la vigne dont nous sommes les branches (1).

En fait, entre la vie du chrétien et la vie de Jésus, il est aisé de discerner les rapports de conformité et de dépendance que l'on constate, dans le corps humain, entre la vie des membres et la vie de la tête.

Dans le corps humain, la tête et les membres possèdent la même vie ; c'est le même sang qui circule, pour l'alimenter, dans les artères et dans les veines de la tête et des membres. Ainsi en est-il de Jésus-Christ et de nous : une même vie circule en lui qui est notre chef, et en nous qui sommes ses membres ; vie supé-

(1) Cf. *L'introduction au Royaume de Jésus* du P. Lebrun.

rieure, participation de la nature divine, qui nous met à même de connaître Dieu comme il se connaît, de l'aimer comme il s'aime, de le posséder comme il se possède dans l'infinie béatitude. Cette vie s'appelle la vie de la grâce.

Hypostatiquement unie à la personne du Verbe, la sainte Humanité de Jésus a été remplie de la grâce, dès le premier instant de son existence, elle l'a possédée dans sa plénitude, et c'est elle qui, par le Saint-Esprit, l'Esprit de Jésus, l'infuse en nous, avec ce magnifique cortège d'habitudes surnaturelles, vertus et dons, qui l'accompagne. Ainsi, à la différence de ce qui se passe dans le corps humain, où la tête, condition de vie, suppose la vie, mais ne la donne pas, Jésus, pour les membres de son corps mystique, est non seulement la condition de la vie, mais encore le principe de la vie, et d'une vie toute divine, qu'il leur a méritée par sa mort et qu'il leur dispense de diverses manières, spécialement par les sacrements.

Condition de la vie, la tête, dans le corps humain, influe sur les membres : c'est d'elle que part la force qui les meut et leur fait exercer leurs fonctions, en sorte que l'on peut dire que la vie de la tête se continue et s'achève dans les membres. De même en est-il dans le corps mystique du Christ, et pour chacun de ses membres, les fidèles. Reliés au Christ par la grâce sanctifiante, c'est lui qui les meut au bien par les impulsions de la grâce actuelle : « Comme la tête dans les membres », dit le concile de Trente, l'influence actuelle de Jésus « ne cesse de projeter dans les âmes justifiées une puissante vivifiante qui précède, accompagne et suit leurs actes de vertu. » D'où il suit que la vie chrétienne n'est pas seulement l'image de la vie personnelle de Jésus, mais qu'elle en est l'extension, le

prolongement. La vie de Jésus se continue, s'achève en chaque âme qui lui est unie par la foi et la grâce ; ce qui fait dire à saint Paul que l'Église est le complément de Jésus, *plenitudo ejus* (1), et que nous concourons tous à la plénitude de la vie de Jésus : *In virum perfectum ; in mensuram aetatis plenitudinis Christi* (2).

De ces enseignements de l'Apôtre qu'il expose sommairement mais avec une grande netteté, saint Jean Eudes tire des conclusions qu'il aime à répéter, et qui, comme des principes indiscutables, servent de base à sa spiritualité.

Écoutons-le, au § I de la partie II[e] du *Royaume de Jésus* : « Jésus, Fils de Dieu et Fils de l'homme, Roi des hommes et des Anges », n'est « pas seulement, dit-il, notre Dieu, notre Sauveur et notre Souverain Seigneur », il est encore « notre Chef », et nous sommes « *ses membres et son corps*, comme parle saint Paul, *os de ses os et chair de sa chair.* » Par conséquent nous lui sommes « unis de l'union la plus étroite qui puisse être, telle qu'est celle des membres avec leur chef : spirituellement par la foi et par la grâce qu'il nous a données au saint Baptême ; corporellement par l'union de son très saint corps avec le nôtre en la sainte Eucharistie. » Ce principe posé, il en conclut tout aussitôt que, comme les membres sont animés de l'esprit de de leur chef et vivants de sa vie, nous devons aussi être « animés de l'esprit de Jésus, vivre de sa vie, marcher dans ses voies, être revêtus de ses sentiments et inclinations, faire toutes nos actions avec les dispositions et intention dans lesquelles il faisait les siennes ; en un mot, continuer et accomplir la vie, la religion et la dévotion qu'il a exercée sur la terre. » On le voit, c'est

(1) Ephes., I, 23. — (2) *Ibid.*, IV, 13.

tout un programme, et celui-là même que nous allons développer dans les deux articles suivants.

Un peu plus loin, au § II de la même partie du même ouvrage, rappelant ces paroles de saint Paul : *J'accomplis en moi ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ pour son corps qui est l'Église* (1), il fait remarquer qu'on peut dire de chaque chrétien souffrant avec esprit de soumission et d'amour envers Dieu, ce que saint Paul dit de lui-même ; et que l'on peut étendre à toutes les actions d'un chrétien ce que l'Apôtre affirme des souffrances :

« On peut dire, en vérité, qu'un vrai chrétien, qui est membre de Jésus-Christ et qui est uni avec lui par sa grâce, continue et accomplit, par toutes les actions qu'il fait en l'esprit de Jésus-Christ, les actions que le même Jésus-Christ a faites durant le temps de sa vie passible sur la terre. De sorte que, quand un chrétien fait oraison, il continue et accomplit l'oraison que Jésus-Christ a faite en la terre ; lorsqu'il travaille, il continue et accomplit la vie laborieuse de Jésus-Christ ; lorsqu'il converse avec le prochain en esprit de charité, il continue et accomplit la vie conversante de Jésus-Christ ; lorsqu'il prend son repas ou son repos chrétiennement, il continue et accomplit l'assujettissement que Jésus-Christ a voulu avoir à ces nécessités. Et ainsi de toutes les autres actions qui sont faites chrétiennement...

... « Vous voyez par là ce que c'est que la vie chrétienne : que c'est une continuation et accomplissement de la vie de Jésus ; que toutes nos actions doivent être une continuation des actions de Jésus ; que nous devons être comme autant de Jésus en la terre pour y continuer sa vie et ses œuvres, et pour faire et souffrir

(1) Coloss., I, 24.

tout ce que nous faisons et souffrons, saintement et divinement, dans l'esprit de Jésus, c'est-à-dire dans les dispositions saintes et divines, dans lesquelles ce même Jésus se comportait dans toutes ses actions et souffrances. »

Tout cela est fort net. Voici pourtant une page de son grand ouvrage, *Le Cœur admirable de la très sacrée Mère de Dieu* (1), qui met encore mieux en lumière, et notre union avec Jésus-Christ, notre chef, et les admirables conséquences qui en découlent :

1° « Notre-Seigneur est à vous, comme le chef est à ses membres ; tout ce qui est à lui est à vous, son esprit, son Cœur, son corps, son âme et toutes les facultés de son corps et de son âme ; et vous devez en faire usage comme de choses qui sont vôtres, pour servir, louer, aimer et glorifier Dieu.

2° « Vous êtes à lui, comme les membres sont à leur chef. A raison de quoi il désire ardemment faire usage de tout ce qui est en vous pour le service et la gloire de son Père, comme de choses qui sont à lui.

3° « Non seulement il est à vous, mais il veut être en vous ; il veut être vivant et régnant en vous, comme le chef est vivant et régnant dans ses membres, et il veut que tout ce qui est en lui soit vivant et régnant en vous : que son Esprit soit vivant et régnant dans votre esprit ; que son Cœur soit vivant et régnant dans votre cœur ; que toutes les puissances de son âme, tous ses sens, intérieurs et extérieurs, et toutes ses passions, soient vivantes et régnantes dans les facultés de votre âme, dans vos sens, intérieurs et extérieurs, et dans vos passions, afin que ces divines paroles s'accomplissent au regard de vous : *Glorifiez et portez Dieu dans*

(1) Livre I, ch. v, section III.

votre corps (1); et que la vie de Jésus paraisse visiblement même dans votre chair et dans votre extérieur (2).

4° « Non seulement vous êtes au Fils de Dieu, mais vous devez être en lui, comme les membres sont dans leur chef; tout ce qui est en vous doit être incorporé en lui et recevoir vie et conduite de lui : il n'y a point de véritable vie pour vous qu'en lui seul, qui est la très unique source de la vraie vie; hors de lui, il n'y a que mort et perdition pour vous; il doit être le seul principe de tous les mouvements, usages et fonctions de votre vie; enfin, vous ne devez vivre que de lui, en lui et pour lui, suivant ces divines paroles : *Personne d'entre nous ne vit pour soi, et personne ne meurt pour soi. Car, soit que nous vivions, nous vivons pour le Seigneur; soit que nous mourions, nous mourons pour le Seigneur; soit donc que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur. Car Jésus-Christ est mort et ressuscité, afin de régner sur les morts et les vivants* (3).

5° « Vous n'êtes qu'un avec ce même Jésus, comme les membres ne sont qu'un avec leur chef; et, par conséquent, vous ne devez avoir qu'un même esprit, une même âme, une même vie, une même volonté, un même sentiment, un même cœur, tant corporel que spirituel avec lui, et lui-même doit être votre esprit, votre cœur, votre amour, votre vie et votre tout. »

Assurément, il était difficile d'exprimer avec une plus lumineuse concision, et l'essence de la vie chrétienne, et le principe intérieur qui préside à tous ses actes.

A noter, dans le 3e paragraphe, un membre de phrase bien digne de retenir notre attention; c'est qu'il faut que « la vie de Jésus paraisse visiblement même

(1) I Cor., VI, 20. — (2) *Ibid.*, IV, 10. — (3) Rom., XIV, 7, 8, 9.

dans notre chair et dans notre extérieur », doctrine conforme à celle de l'Apôtre : *Ut et vita Jesu manifestaretur in carne nostra mortali.* Effectivement, cette vie de Jésus en nous et de nous en Jésus se manifeste au dehors par la perfection morale des actes et souvent par leur héroïsme; mais elle se traduit aussi, fréquemment sinon toujours, dans le corps même, par une sorte de rejaillissement, de rayonnement de l'âme sur la physionomie, dans l'attitude, dans la démarche. Alors se produit quelque chose d'analogue à ce qui se produisit en Jésus au jour de sa transfiguration : *Et resplenduit facies ejus sicut sol; vestimenta autem ejus facta sunt alba sicut nix.* Le regard s'illumine; le visage brille d'une beauté surhumaine, d'un éclat tout céleste; on sent dans toute la personne quelque chose de divin. Que de saints ont été ainsi transfigurés au lit de la mort, dans l'oraison, au saint autel, après la communion! Mais, sans aller jusqu'à ces états extraordinaires, le vrai chrétien, uni à Jésus-Christ et vivant de sa vie, respire dans son visage, dans sa parole, dans ses gestes, dans tout son extérieur, une paix, une modestie, une bonté miséricordieuse, une douceur, une humilité charmante, une patience inaltérable, qui en fait un être tout céleste et une parfaite image du Christ. *Christum induistis* (1), vous devez revêtir, vous avez revêtu le Christ, aime à répéter saint Jean Eudes, à la suite de saint Paul; et lui-même n'était-il pas un portrait vivant de son divin Maître, tant il avait dépouillé le vieil homme et revêtu le nouveau, tant il marchait, sous la dépendance de Jésus, dans la justice et la sainteté véritable? (2)

Il est évident d'ailleurs qu'une telle vie est admira-

(1) Gal., III, 27. — (2) Eph., IV, 23.

blement féconde en fruits de vertu, en actes méritoires pour le ciel.

Elle l'est déjà du seul fait de notre union à Jésus par la grâce : *Qui manet in me et ego in eo, hic fert fructum multum* (1). « Tout de même, dit saint Jean Eudes (2), que les branches, les feuilles, les fleurs, les fruits et tout ce qui est dans un arbre, est à celui auquel le tronc de l'arbre appartient; ainsi, tant que vous appartiendrez à Jésus-Christ et que vous lui serez uni par la grâce, toute votre vie avec toutes ses dépendances, toutes les actions que vous ferez qui de soi ne seront pas mauvaises, lui appartiendront. »

Elle l'est bien davantage par l'oblation répétée, que nous faisons à Jésus, même de nos plus petites actions, et jusque de nos respirations et des battements de notre cœur, avec l'intention de les accomplir pour sa gloire et pour son amour. Mais nous reviendrons sur ces idées. Pour le moment, contemplons à loisir la vie idéale, à laquelle saint Jean Eudes veut conduire et conduit son disciple fidèle.

II. — But idéal de sa spiritualité

Saint Jean Eudes se propose, évidemment, le même but que tous les maîtres de la vie spirituelle, c'est-à-dire le règne de la grâce dans les âmes. Il veut que, dans ses disciples, non seulement elle vive, mais qu'elle règne et domine partout et toujours, à l'exclusion de toute faute grave ou légère, voire de toute négligence : « *Semper in vobis et maneat et regnet... in gratia Dei conversemini in hoc mundo* (3). » Et ce règne, il veut

(1) Joan., xv, 5. — (2) *Royaume de Jésus*, P. I, § III. — (3) *Regula Domini Jesu*, sect. I.

le réaliser par une entière et amoureuse soumission à la volonté de Dieu, la meilleure des mères, dans la voie royale de la croix, suivie avec humilité, patience et amour, au moyen d'une sincère et vraie dévotion aux Cœurs sacrés de Jésus et de Marie, laquelle ne consiste pas seulement à les honorer et à les prier, mais à imiter, à reproduire leurs vertus, à vivre de leur vie.

Voilà sa caractéristique.

Le disciple de saint Jean Eudes mènera donc la vie immortelle et triomphante du Christ ressuscité : « *Christus, resurgens ex mortuis, jam non moritur* (1). » Le Christ ressuscité ne meurt plus : lui, non plus, ne mourra plus. Le Christ est mort pour le péché une seule fois pour toutes; lui aussi mourra au péché pour jamais. Le Christ vit désormais pour Dieu; lui, de même, ne vivra que pour Dieu. Il n'obéira plus à ses convoitises; ses membres ne seront plus des instruments d'iniquité, mais des instruments de justice; il évoluera dans une sainteté toujours grandissante, — au milieu des clartés de la foi, — avec une agilité toute divine, — avec une souplesse qui passe au travers de tous les obstacles, — sans se souiller ni se corrompre, au contact de la perversion du monde.

Et cette admirable évolution s'accomplira sous la conduite du Saint-Esprit, qui est l'Esprit de Jésus, puisqu'il procède du Fils aussi bien que du Père et que, d'autre part, la sainte humanité du Sauveur, remplie de ce divin Esprit, suivit toujours sa conduite et ses inspirations. Le Saint-Esprit, voilà, pour saint Eudes, le Maître des maîtres dans la vie spirituelle, le conducteur des âmes chrétiennes en même temps que leur force, dans l'ensemble et les détails de leur vie, celui

(1) Rom., XI, 9.

dont elles ne doivent jamais gêner l'action. Aussi, chez lui, point de ces méthodes savantes, qui ont pour but d'utiliser toutes les ressources et de les faire concourir au succès d'un exercice. « La pratique des pratiques, le secret des secrets, la dévotion des dévotions, écrit-il, c'est de n'avoir point d'attache à aucune pratique ou exercice particulier de dévotion, mais d'avoir un grand soin, dans tous vos exercices, de vous donner au Saint-Esprit de Jésus, et de vous y donner avec humilité, confiance et détachement de toutes choses, afin que, vous trouvant sans attache à votre esprit propre, et à vos propres dévotions et dispositions, il ait plein pouvoir et liberté d'agir en vous selon ses désirs, de mettre en vous telles dispositions et tels sentiments de dévotion qu'il voudra, et de vous conduire par les voies qu'il lui plaira. »

Puis, après vous être ainsi donné à lui, « rendez-vous fidèle à recevoir les bons sentiments et dispositions qu'il mettra en vous, et à suivre son mouvement, son attrait et sa conduite (1) ».

Le disciple de saint Eudes sera donc en tout régi par l'Esprit-Saint; il fera par conséquent toutes ses actions dans l'Esprit de Jésus et dans les dispositions saintes et divines de Jésus; et cette docilité constante le conduira à la plus haute sainteté, parce que les *dons* du Saint-Esprit agiront pleinement en lui, pour développer et perfectionner les *vertus morales* de prudence, de justice, de force et de tempérance, et leurs annexes, et pour donner aux *vertus théologales* de foi, d'espérance et de charité, principe de son union avec Dieu, leur plein épanouissement. De sorte que, transfiguré à l'image du Christ par les actes consommés, héroïques,

(1) *Royaume de Jésus*, P. VI, § XVIII.

de plusieurs vertus signalées dans l'Évangile, il se rapprochera excellemment de sa fin et de la *souveraine béatitude* qu'elle engendre ; et, en raison de la perfection de ses actes vertueux et de l'amour de Dieu qui les anime, il sera rempli de délices ineffables, analogues à l'inexprimable saveur de *fruits* parvenus à leur maturité.

Dès lors, quelle vie toute céleste, vie ici-bas cachée en Dieu avec le Christ, mais qui, un jour, se révélera là-haut dans toute sa splendeur ; vie où toutes les pensées et tous les désirs tendent vers le ciel, où c'est dans le ciel qu'est fixé le cœur !

Vie de louange et d'action de grâces, et d'oraison perpétuelle. Sans doute il y a, dans la journée, des moments, des heures même, où, dans une respectueuse et amoureuse élévation de son esprit et de son cœur, le disciple de saint Eudes s'entretient, converse avec Jésus, avec son Dieu, le considère et le contemple dans ses divines perfections, dans ses mystères et dans ses œuvres; l'adore, le bénit, l'aime, le glorifie, se donne à lui, s'humilie devant lui, implore sa miséricorde, apprend à imiter, à reproduire ses vertus, ses exemples ou ceux de ses saints, lui demande tout ce dont il a besoin pour le servir et l'aimer; tout cela, encore une fois, suivant le mouvement de l'Esprit-Saint. Ce sont là des moments, des heures délicieuses et fécondes, où, uni à Jésus, à son Dieu, qui est son centre, sa fin, son souverain bien, il le possède et est possédé par lui, il lui rend ses devoirs d'adoration, de louange et d'amour, il reçoit de lui lumières, bénédictions, mille témoignages de tendresse, il vit déjà très amplement de la vie du ciel. Mais sa journée entière doit s'écouler dans les mêmes sentiments, dans la même application, dans la même élévation d'esprit et

de cœur, pour répondre à la volonté de Notre-Seigneur qui veut que *nous prïions toujours et sans interruption* (1). Aussi fera-t-il toutes ses actions en esprit d'oraison, commençant par les offrir à Notre-Seigneur, et répétant, de temps à autre, cette oblation pendant leur accomplissement. Aussi lira-t-il de bons livres, sans hâte, sans précipitation, mais à loisir, s'arrêtant à considérer, à ruminer, à goûter les vérités qui le touchent davantage, afin de les imprimer dans son esprit et de les traduire dans sa conduite. Aussi prendra-t-il plaisir à converser avec le prochain de Dieu et des choses de Dieu, puisant en Dieu tout ce qu'il dit, sans perdre la pensée de Dieu présent partout, dans les dispositions et intentions avec lesquelles Jésus-Christ conversait lui-même avec les hommes. *Sicut ex Deo, coram Deo, in Christo* (2).

Dès lors la pensée de Dieu présidera à toutes ses démarches ; et, marchant en sa présence, il se tiendra dans la réserve et la modestie ; pas d'éclats dans la voix, pas de rire bruyant; sa conversation sera marquée au coin de la grâce et de la sagesse; l'Esprit-Saint lui-même lui inspirera, lui dictera ses réponses. Bienveillant, reconnaissant à l'égard de tous, et surtout de ses bienfaiteurs, il se montrera miséricordieux et compatissant aux ignorances et aux faiblesses d'autrui.

Que dis-je? Il marchera dans la dilection, à l'exemple de son divin Maître, et pour accomplir le précepte qu'il lui en a donné autant que pour le payer de son amour ; de là une charité continuelle envers les autres; de là le support des défauts, la recherche de la paix, le souci des intérêts, de l'édification, du bon plaisir du pro-

(1) Cf. *Royaume de Jésus*, P. II, § XI et suivants.
(2) II Cor., II, 17.

chain, sincèrement chéri, respecté dans ses droits et entouré d'honneur; de là le pardon des injures, l'amour des ennemis, le bien même rendu pour le mal, les bons offices répondant aux mauvais procédés, le dévouement le plus absolu et poussé jusqu'à la mort.

Et toutes ces admirables choses s'accompliront dans l'humilité, la mansuétude, la patience, l'union des cœurs.

Et les œuvres salutaires se multiplieront, et tous les devoirs de la vie privée et de la vie sociale seront remplis dans leur perfection, grâce à la vigilance, à la prière, à la force puisée en Jésus-Christ.

Voilà, en peu de mots, l'idéal visé par saint Eudes : voyons par quels chemins il y conduit.

III. — Méthode pour atteindre cet idéal

Saint Jean Eudes demande deux actes fondamentaux à ses disciples : un acte de RENONCEMENT à soi-même, un acte de DONATION à Jésus. En cela se résume sa méthode. Écoutons-le :

« Vous devez, tous les jours une fois, reconnaître votre misère, telle que Dieu la voit, et renoncer... entièrement à vous-même, à votre propre esprit et à toute la puissance et capacité que vous pourriez penser et ressentir en vous. Car toute la puissance qu'Adam a laissée dans la nature de l'homme n'est qu'impuissance; le sentiment que nous en pourrions avoir n'est qu'illusion, présomption et fausse opinion de nous-mêmes; et nous n'aurons jamais une puissance véritable et une liberté parfaite au bien qu'en renonçant à nous-mêmes et en sortant de nous-mêmes, et de tout ce qui est nôtre pour vivre dans l'esprit et la vertu de Jésus.

« En suite de cette renonciation, adorez Jésus-Christ, donnez-vous à lui, et priez-le de prendre en vous les droits d'Adam et les vôtres aussi, puisqu'il a acquis les droits des pécheurs par son sang et par sa mort, et de vouloir vivre en vous au lieu d'Adam, et de vous déposséder de votre nature, et de s'approprier tout ce que vous êtes et d'en prendre l'usage. Protestez-lui que vous voulez vous démettre de tout ce que vous êtes entre ses mains, et que vous désirez sortir de votre esprit propre, qui est un esprit d'orgueil et de vanité, et de toutes vos intentions, inclinations et dispositions, pour ne plus vivre que dans son esprit, dans ses intentions, inclinations et dispositions divines et adorables (1). »

Tels sont les deux actes qu'il introduit dans chacun des exercices de piété qu'il recommande, et dans l'accomplissement de tout acte de vertu. Et la raison n'en est pas seulement le néant de la créature et le caractère surnaturel de la vie chrétienne, mais aussi la déchéance originelle de notre nature. En effet, le péché d'Adam n'a pas seulement dépouillé la nature humaine des dons surnaturels dont Dieu l'avait gratifiée, il l'a encore pervertie; elle a, par lui, perdu sa rectitude primitive, si bien que, désordonnées, ses inclinations se portent, désormais, sans frein ni mesure, vers les biens inférieurs. C'est cette dépravation de la nature que l'Écriture appelle la *concupiscence*, la *chair*, le *vieil homme*, dépravation qui constitue pour nous un obstacle permanent au bien et un entraînement continuel au mal. De là vient que nous trouvons en nous, dans notre sensualité, dans notre orgueil, dans notre esprit propre, dans notre volonté propre, dans notre amour-propre,

(1) *Royaume de Jésus*, P. II, § XXVIII.

et généralement dans tout ce qui en nous vient de nous, le principe de tous les péchés, le germe de tous les vices, et, selon l'expression de notre saint, un véritable « antéchrist » (1).

« Si nous nous regardons, dit-il, en la lumière de Dieu, nous verrons que, de nous-mêmes, en tant que pécheurs, nous sommes autant de démons incarnés, autant de Lucifers, autant d'Antéchrists, n'y ayant rien en nous de nous-mêmes, qui ne soit contraire à Jésus-Christ; que nous portons en nous un démon, un Lucifer, un Antéchrist, à savoir notre volonté propre, notre orgueil et notre amour-propre, qui sont pires que tous les démons, que Lucifer et que l'Antéchrist... ; que, de nous-mêmes, nous ne sommes qu'un enfer plein d'horreur, de malédiction, de péché, d'abomination; que nous avons en nous, en principe et en semence, tous les péchés de la terre et de l'enfer, la corruption que le péché a mise en nous étant une racine et une source de toutes sortes de péchés... (2). »

Puisque telle est la corruption de la nature par le péché, nous n'avons évidemment d'autre voie de salut que de RENONCER A NOUS-MÊMES, et de NOUS DONNER A JÉSUS, pour agir sous son influence. Saint Eudes ne cesse de nous le répéter. Il nous demande, il nous presse de combattre constamment les instincts dépravés, qui sont le grand obstacle à la vie de Jésus en nous. Or, ces instincts font partie de nous-mêmes, ils sont nous-mêmes, tels que nous sommes déformés par le péché; il faut donc, et notre saint l'exige, que nous travaillions sans relâche à sortir de nous-mêmes, à nous dépouiller de nous-mêmes, et, comme il le dit dans son

(1) P. Lebrun. Cf. *Revue des SS. Cœurs*, septembre 1917, pp. 263-264. — (2) *Royaume de Jésus*, P. II, § XXVI.

énergique langage, à « nous anéantir nous-mêmes ».

« C'est ici, ajoute-t-il, le premier principe et le premier pas de la vie chrétienne. C'est ce qui s'appelle, dans la Parole sacrée et dans les livres des saints Pères, se perdre soi-même, mourir à soi-même, périr à soi-même, renoncer à soi-même. C'est un des principaux soins que nous devons avoir, un des premiers exercices auquel nous devons nous employer, par les pratiques de l'abnégation, de l'humiliation et de la mortification intérieure et extérieure, et un des plus puissants moyens dont nous devons nous servir pour former et établir Jésus en nous (1).

Cet anéantissement de ce qu'il y a de vicié en nous n'est pas l'œuvre d'un jour, ni d'une année, c'est l'œuvre de toute la vie ; il suppose des efforts incessants. Car la chair ne meurt que lentement ; encore les saints sont-ils les seuls à la maîtriser complètement. Il ne suffit donc pas de renoncer de temps en temps à la nature corrompue : il faut la pratique habituelle du renoncement et de la mortification ; seule elle conduit à des résultats durables.

D'ailleurs, quels que soient nos efforts, ils ne font, sachons-le bien, que seconder l'action de la grâce, sans laquelle ils demeureraient stériles. Dans l'ordre surnaturel, c'est de Jésus qu'il faut tout attendre, même la destruction des obstacles qui s'opposent à son action. Aussi, tout en nous demandant de faire tout ce qui dépend de nous pour dépouiller le vieil homme, saint Eudes insiste-t-il pour que nous priions Jésus de nous en délivrer :

« Anéantissons-nous souvent, écrit-il, aux pieds de Jésus et tout ce qui est de nous, et supplions-le, par ce

(1) *Royaume de Jésus*, P. II, § XLI.

très grand amour par lequel il s'est anéanti lui-même, d'employer sa divine puissance, pour nous anéantir et pour s'établir en nous (1). »

D'autre part, s'agit-il d'accomplir des actes positifs de vertu, nécessité est également de recourir à Jésus, sans lequel nous ne pouvons rien. La pensée du bien vient de lui ; c'est lui qui nous la donne, et de même la volonté de l'accomplir ; c'est également lui qui, dans son accomplissement, soutient notre volonté. Il est donc, par ses inspirations, le principe du peu de bien que nous faisons, en même temps qu'il en est le consommateur par les secours de toute espèce qu'il nous prodigue pour le conduire à sa perfection. Il est clair, d'autre part, que l'action de Jésus doit être secondée par notre coopération. Aussi saint Jean Eudes, loin de nous dispenser du travail pénible qu'exige la pratique de la vertu, veut-il que nous ne reculions devant aucun effort pour nous y exercer, et que, de notre côté, nous y travaillions comme si nous n'attendions rien du côté de Dieu. Mais, ce qui importe le plus à ses yeux, c'est de nous OFFRIR et de nous DONNER à Jésus, en le priant de prendre possession de nos cœurs, d'y « imprimer » lui-même une image parfaite de ses vertus et de ses mystères, et d'y établir le règne de son saint amour.

De là cette prière qu'il invite à adresser chaque jour aux Cœurs de Jésus et de Marie : *Nous vous offrons notre cœur, nous vous le donnons, nous vous le consacrons, nous vous l'immolons, acceptez-le et possédez-le tout entier, purifiez-le, éclairez-le, et sanctifiez-le, afin qu'en lui vous viviez et régniez maintenant et toujours dans tous les siècles des siècles.*

Toutefois cet aperçu général sur ces deux actes fon-

(1) *Royaume de Jésus*, P. II, § XLI.

damentaux de la méthode spirituelle de notre Saint ne suffit pas à en donner une idée précise. Il est donc nécessaire que nous entrions dans plus de détails, afin de montrer clairement de quels éléments chacun se compose, à quels objets ils s'appliquent, à quels buts ils tendent.

A) *La loi du Renoncement d'après saint Eudes : son objet, son étendue, sa perfection.*

Notre Saint rattache naturellement au baptême la loi du renoncement, comme toute sa théorie sur la vie chrétienne. En recevant le baptême, dit-il, « nous avons promis à Dieu de renoncer à Satan et à ses œuvres, c'est-à-dire à toutes sortes de péchés, et à ses pompes, c'est-à-dire au monde (1) ».

Satan, le *péché*, le *monde*, trois objets qui, à certains égards, n'en font qu'un, car le péché est l'œuvre à laquelle pousse Satan, et le monde est l'instrument dont il se sert, l'auxiliaire qu'il emploie pour amener les hommes à l'accomplir; trois objets aussi auxquels chaque jour, et plusieurs fois le jour, le chrétien doit renoncer *sérieusement*, *foncièrement*, de toute la force de sa volonté.

A ces trois objets du renoncement, Notre-Seigneur en a ajouté un quatrième : *celui qui veut le suivre*, c'est-à-dire marcher dans ses voies, guidé par ses maximes, animé de ses sentiments, pratiquant ses vertus, en un mot, vivant de sa vie, doit *se renoncer lui-même*. Et ce *renoncement*, saint Eudes le réclame de ses disciples avec une singulière perfection, comme nous le verrons.

(1) *Entretiens intérieurs*, XI, III.

a) *Satan.* — Saint Eudes n'est point de ces prédicateurs ou de ces moralistes qui craignent de parler du diable et de lui attribuer une grande part dans les crimes et les iniquités qui se commettent par le monde ; surtout il n'est point de ceux qui n'ont aucun souci de sa désastreuse activité, si même ils n'ont cessé d'y croire. Lui, il croit, lui, il sait, lui, il rappelle sans cesse au chrétien que Satan existe, que les démons existent, que ce ne sont point des êtres imaginaires, mais des êtres très réels, très actifs, répandus de toutes parts, *in caelestibus*, dans les airs, dit saint Paul; qu'ils rôdent autour de nous, selon l'affirmation de saint Pierre, pour dévorer les âmes, c'est-à-dire pour tuer en elles la vie de la grâce, la vie de Dieu ; pour détruire en elles le règne de Jésus-Christ et y établir le leur; pour les arracher au ciel et à ses éternelles délices et les précipiter dans l'enfer et ses feux vengeurs.

Il sait et il répète fréquemment, avec saint Paul, que le démon, instigateur et père du péché, traite le pécheur comme un esclave, dont il dispose à son gré. Car, si, d'après la doctrine de l'Apôtre, l'âme juste, toute abandonnée aux mouvements de l'Esprit-Saint, obéit docilement au moindre souffle de la grâce, l'âme pécheresse, elle, livrée à la puissance de l'esprit malin, se prostitue à ses tyranniques volontés. Elle va où il veut; elle fait ce qu'il veut ; démarches et paroles, il lui dicte tout; il l'emploie à l'extension de son empire; et, lorsqu'elle ose secouer ses chaînes, il lui en fait sentir tout le poids. Que l'esclave de Satan a donc de peine à recouvrer sa liberté!

Il sait cela, et il sait aussi que « le péché change les enfants de Dieu en enfants du diable » ; que le démon devient le père de celui *qui l'a fait* : non qu'il lui com-

munique sa nature, mais parce qu'il lui insuffle son esprit, ses mœurs, ses passions. Le pécheur agit à son exemple, il l'imite avec une vraie sympathie : comme lui, il se meut dans le mensonge; comme lui, il se constitue dans la révolte et dans la haine.

En conséquence, nous dit saint Eudes, tandis que les Justes, fils de Dieu, ont droit à l'héritage du ciel, où la vue de Dieu les rendra semblables à Dieu, les pécheurs, fils du diable, n'attendant d'autre héritage que « les feux, les flammes, les tourments et les rages de l'enfer », partage de leur père, où leur ressemblance avec lui se consommera pour l'éternité.

Il sait encore, et il le rappelle sans cesse, que « le péché change les membres de Jésus-Christ en membres de Satan », c'est-à-dire qu'au lieu que le juste, membre du corps mystique de Jésus-Christ, est, sous la dépendance de Jésus, son chef, mû au bien par les impulsions de la grâce actuelle, le pécheur, devenu membre de Satan, est, sous la dépendance de Satan, mû par les inspirations, par les impulsions de Satan. C'est par Satan que les actes criminels se multiplient, que les mauvaises inclinations se développent, que les habitudes perverses se contractent et se resserrent; c'est par Satan que l'imagination nourrit les appétits dépravés, que la pensée alimente les désirs désordonnés de la volonté; c'est Satan, enfin, qui, par la licence du regard, de la lecture, des spectacles, fomente dans le pécheur la licence du rêve, de l'imagination, de la pensée. Bien plus, Satan fait le plus souvent de ses membres ses coadjuteurs et ses ministres.

Notre Saint sait tout cela, et il veut en convaincre ses disciples. Aussi leur demande-t-il de renoncer à Satan, au moins chaque matin et chaque soir, en disant : *Abrenuntio Satanae,* Je renonce à Satan. Aussi les exhorte-t-il à se mettre en garde contre ses embûches,

à lui résister énergiquement, victorieusement, au moment de l'attaque, et il a toute une section de sa *Regula Domini Jesu* (1) pour les revêtir, à cet effet, d'armes à la fois défensives et offensives, empruntées à saint Paul. Ils doivent d'abord se tenir fermes, et prêts à la lutte, bien instruits de la vérité sur ce qu'ils sont, sur les ennemis qu'ils ont à combattre, sur les conditions et les conséquences du combat. Puis, qu'ils revêtent la *cuirasse* de sa justice, c'est-à-dire qu'ils recouvrent, s'il en est besoin, et qu'ils conservent et accroissent en eux l'état de grâce ; car, pour se battre, il faut être vivant, pour vaincre, il faut entretenir et développer ses forces, ce qui se fait principalement par l'usage des sacrements. Qu'ils prennent pour *chaussure* le zèle à marcher dans les voies de l'Évangile et à y faire marcher les autres : l'apostolat n'est-il pas le grand moyen de se préserver des défaites et des chutes? Qu'ils emploient, pour éteindre les traits enflammés du méchant, le *bouclier* de la foi, c'est-à-dire la méditation des principales vérités de la religion. Que leur tête soit protégée contre les coups mortels par le *casque du salut*, qui n'est autre que la confiance en notre divin Sauveur. Que leur main s'arme du *glaive* de la parole de Dieu, car Satan, devant elle, perd son audace et s'enfuit. Mais aussi et surtout, que, dans le combat, ils prient, ils prient sans cesse oralement, mentalement, et qu'ils veillent assidûment, afin de ne point être surpris.

Voilà comment un disciple de saint Eudes triomphera du démon, se délivrera de ses assauts, et méritera la couronne promise aux vainqueurs par Jésus-Christ.

b) *Le péché.* — « Le chrétien, nous dit en second lieu

(1) *Regula Domini Jesu*, C. II, sect. I.

saint Eudes, est tenu de renoncer aux œuvres de Satan, c'est-à-dire à toute sorte de vices et de péchés », et, ce disant, il s'appuie sur cette parole de saint Paul : « *Qui autem sunt Christi, carnem suam crucifixerunt, cum vitiis et concupiscentiis* : Pour ceux qui appartiennent au Christ, ils ont crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises (1). » Et d'où dérive pour lui cette obligation? De ce que le chrétien, continuant sur la terre la vie sainte et divine de Jésus, doit par là même « revêtir les sentiments et les inclinations de Jésus, conformément à cet enseignement du même Apôtre : « *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu* : Ayez en vous les sentiment de Jésus-Christ (2). »

Or, ajoute notre Saint, « Jésus-Christ a eu en soi deux sortes de sentiments extrêmement contraires, à savoir : un sentiment d'amour infini au regard de son Père et de nous, et un sentiment de haine extrême au regard de ce qui est contraire à la gloire de son Père et à notre salut, c'est-à-dire au regard du péché; car comme il aime son Père et nous infiniment, il hait le péché infiniment (3). »

D'où il suit que c'est pour procurer la gloire de son Père et notre salut et, conséquemment, pour anéantir en nous le péché, que Jésus-Christ s'est incarné, qu'il a enduré mille tourments, qu'il a sacrifié sa vie : donc le chrétien, qui continue les sentiments de Jésus, doit, à son tour, poursuivre la guerre qu'il a faite au péché, et, de même qu'il est « obligé d'aimer Dieu souverainement et de toutes ses forces », il est « obligé de haïr le péché infiniment et de toutes ses forces ».

Pour cela, évidemment, il ne faut pas regarder le

(1) *Regula Domini Jesu*, C. II, sect. II.
(2) Philip., II, 5. — (3) *Royaume de Jésus*, P. II, § VI.

péché comme les hommes le regardent, « avec des yeux charnels et aveugles », en jugeant par ses effets sensibles, par l'influence qu'il exerce sur la santé, la fortune, la sécurité, les avantages sociaux, et, si ces différents biens n'ont pas trop à en souffrir, l'excusant, ou du moins disposés à l'excuser sur la faiblesse humaine, sur la force de l'habitude, ou en raison de sa généralité. Mais il faut le regarder comme Dieu, comme Jésus-Christ le regardent, avec des yeux éclairés par les lumières de la foi. Il faut considérer les châtiments terribles dont Dieu l'a puni dans l'ange, dans l'homme, dans son Fils bien-aimé, chargé des péchés du monde. Il faut considérer notre divin Sauveur, l'innocence et la sainteté même, entrant dans les sentiments de son Père à l'égard du péché, et l'expiant par les plus cruelles souffrances et par la mort la plus ignominieuse et la plus horrible, tant il le trouve exécrable, abominable. Or, d'où vient cette laideur, cette malice du péché? De ce qu'il introduit un désordre essentiel dans les rapports établis par le Créateur entre l'homme et lui; de ce que volontairement, délibérément, l'homme se détourne de son souverain Seigneur et Maître, de son Rédempteur, de son Père, son Ami, sa fin dernière, pour se tourner vers la créature et se donner à elle; en sorte que le péché est la négation pratique des perfections divines, le mépris pratique des droits divins. « Il porte donc en lui, conclut notre Saint, une malice, une folie, une laideur et une horreur aussi grandes en quelque manière que Dieu est infini en bonté, en sagesse, en beauté et en sainteté (1). »

Il faut, de plus, considérer en détail les funestes conséquences, les désastreux effets du péché : c'est un

(1) *Royaume de Jésus*, P. II, § VI.

homicide, puisqu'il est la seule cause de la mort du corps et de la mort surnaturelle de l'âme. C'est un *déicide*, puisque le pécheur a fait mourir Jésus-Christ sur la croix, et qu'il le crucifie encore tous les jours en lui-même. C'est l'*anéantissement de l'ordre de la nature*, puisque le pécheur se constitue son propre Dieu ; qu'il préfère sa volonté, son intérêt, son plaisir et sa gloire, à la volonté, à l'intérêt, au bon plaisir, à la gloire de Dieu; qu'il ne veut point avoir d'autre fin que soi, d'autre règle que sa passion, d'autres lois que ses inclinations ; puisque, d'autre part, il se fait comme le centre et la fin de l'être et de la vie de ses semblables et des autres créatures, se les appropriant pour ainsi dire, et exigeant qu'ils se plient à ses volontés et à ses desseins. C'est l'*anéantissement de l'ordre de la grâce*, puisque, se séparant de Dieu, le pécheur se sépare de la source de la vie; et que, Dieu se retirant, la grâce sanctifiante se retire, et avec elle la charité, et tout le cortège des habitudes infuses, vertus et dons, sauf la foi et l'espérance qui subsistent, mais amoindries, sans force et sans fécondité surnaturelles. C'est, par suite, l'*anéantissement de l'ordre de la gloire* : puisque le pécheur, mort sans repentir et sans pardon, ne verra jamais Dieu, n'aimera jamais Dieu, ne possédera jamais Dieu ; mais que, livré à la haine de Dieu et à la rage qu'elle engendre, sans paix, sans joie, il sera éternellement en proie à d'inexprimables souffrances, dans un lieu de ténèbres et d'horrible confusion ; en sorte qu'au lieu de chanter les miséricordes de Dieu, il maudira sa justice.

Enfin il faut voir dans le péché le *mal des maux* et le *malheur des malheurs* ; car, dit notre Saint, « il est la source de tous les maux et de tous les malheurs qui remplissent la terre et qui comblent l'enfer ; voire il n'y a que ce seul mal au monde qui doive être appelé

mal... il est plus effroyable que la mort, plus affreux que le diable et plus épouvantable que l'enfer, puisque tout ce qu'il y a d'horrible, d'affreux et d'effroyable dans la mort, dans le diable et dans l'enfer, procède du péché. »

Conclusion : tout chrétien animé, pénétré des sentiments de Jésus, doit, à ce spectacle, s'écrier avec notre Saint : « O péché, que tu es détestable ! Oh ! si les hommes te connaissaient ! Oh ! qu'il faut bien dire qu'il y a quelque chose en toi qui est infiniment plus horrible que tout ce qu'on en peut dire et penser, puisque l'âme qui est souillée de ta corruption ne peut être lavée et purifiée que dans le sang d'un Dieu, et que tu ne peux être détruit et anéanti que par la mort et l'anéantissement d'un Homme-Dieu ! (1) »

Donc le disciple de saint Eudes aura le péché mortel en horreur : il le craindra plus que la peste, plus que la mort, plus que tous les maux imaginables ; il conservera toujours une puissante résolution de souffrir plutôt mille morts avec toutes sortes de tourments que de se séparer de Dieu par un seul péché mortel.

Et comme le péché véniel achemine au péché mortel, en paralysant l'activité de la grâce, en détachant le cœur de Dieu pour l'attacher à la créature ; comme il participe, d'ailleurs, dans une certaine mesure, aux désordres du péché mortel, puisque celui qui s'en rend coupable se recherche lui-même et non Dieu, qu'il abuse de la créature et la détourne de sa fin, qu'il s'oppose au progrès de la grâce en son âme, et que, son degré de grâce étant moindre, son degré de gloire sera moindre aussi ; comme enfin, pour l'effacer, Notre-Seigneur a dû verser son sang et sacrifier sa vie ; le vrai

(1) *Royaume de Jésus*, P. II, § VI.

chrétien l'aura, lui aussi, en horreur, et il aimera mieux mourir et souffrir toutes sortes de mépris et de tourments plutôt que d'en commettre un seul, si léger soit-il. S'il ne sent pas en lui ces dispositions, il priera Jésus de les y établir, et il ne se donnera pas de repos qu'il ne l'ait obtenu. Que si, par surprise ou par faiblesse, il lui échappe quelque faute légère, il tâchera de la réparer aussitôt par une fidélité plus généreuse, par un amour de Dieu plus pur, plus fort, voire même héroïque. Enfin si, par malheur, il tombait dans une faute grave, il se relèverait incontinent au moyen de la contrition et de la confession, et reprendrait ses premières résolutions.

c) *Le monde et les choses du monde.* — « Ce n'est pas assez pour un chrétien, enseigne notre Saint, d'être détaché du vice et d'avoir en horreur toute sorte de péché ; il est encore nécessaire que vous travailliez soigneusement et fortement à vous établir dans un parfait dégagement du monde et des choses du monde (1). »

Renoncer au monde et aux choses du monde, se dégager du monde et des choses du monde, il n'est guère d'idées sur lesquelles notre Saint revienne plus souvent dans ses ouvrages, de dispositions qu'il réclame davantage de ceux qui se rangent sous sa conduite. Pour lui c'est une *condition nécessaire* de toute vie sincèrement chrétienne. Comment, en effet, être dégagé du vice, avoir en horreur tout péché, si l'on se complaît, même légèrement, dans ce qui y conduit inévitablement ? Aussi demande-t-il à ses disciples de travailler *soigneusement*, c'est-à-dire avec réflexion et discernement, en

(1) *Royaume de Jésus*, P. II, § VII.

se rendant un compte exact et des choses et de leurs propres actes, *fortement*, c'est-à-dire de toute leur âme, sans discontinuité, à s'établir dans ce parfait dégagement.

Mais qu'entendre par le monde et les choses du monde? Il est nécessaire de le savoir, pour travailler à s'en dégager.

Le *monde*, saint Eudes nous le définit nettement un ensemble de vies et de mœurs, de sentiments et d'inclinations, de lois et de maximes, inspirés par un esprit radicalement opposé à celui de Jésus-Christ : vies et mœurs *déréglées*, puisqu'elles vont à l'encontre de la règle établie par Dieu; vies et mœurs *corrompues*, puisque ce dérèglement entraîne à toutes les faiblesses, à tous les abaissements, à toutes les dégradations, à tous les vices; inclinations et sentiments *pervers*, puisqu'ils portent et aboutissent au mal, qui est le renversement de l'ordre voulu par le Créateur; lois et maximes *pernicieuses*, puisqu'elles font, dans le temps et l'éternité, le malheur et la perte de ceux qui les suivent; esprit *damnable* enfin, car c'est l'esprit de Satan, qui travaille à damner.

Mais vies et mœurs, inclinations et sentiments, lois et maximes, esprit, ne sont pas des entités ayant une existence propre en dehors de l'humanité; elles n'existent réellement que dans les hommes soumis aux influences et à l'empire de Satan, et non de Jésus-Christ. En sorte que, en définitive, ces hommes constituent ce qu'on appelle le monde, et ils sont de trois sortes : en premier lieu, tous ceux qui, livrés à Satan, enchaînés à ses volontés, vendus à sa cause, travaillent à l'extension de son royaume et à la destruction du royaume de Jésus-Christ; en second lieu, tous ceux qui, sans être aussi pervers, vivent comme si Jésus-Christ n'exis-

tait pas, comme s'il n'était pas venu les sauver, comme s'il ne s'était pas fait leur maître, leur docteur, leur guide; en troisième lieu, tous les mauvais chrétiens qui veulent allier Satan et Jésus-Christ et servir deux maîtres à la fois : esprits pleins d'ombres et de lacunes, où s'opère un triste mélange des opinions du monde et des vues de la foi; pauvres gens qui ne voudraient pas se séparer de l'Église, mais qui ne se plient guère à ses lois. A cette catégorie peuvent se rattacher des chrétiens sincères, qui, momentanément, par inadvertance, ignorance, lâcheté, négligence, tiédeur, amour-propre, esprit propre, volonté propre, professent les maximes du monde, obéissent à ses lois, cèdent à ses sentiments, suivent ses inclinations, se plient à ses mœurs, adoptent sa vie.

Quant aux *choses du monde*, nous dit saint Eudes, c'est « tout ce que le monde estime, aime et recherche tant, à savoir : les honneurs et louanges des hommes, les vains plaisirs et contentements, les richesses et commodités temporelles, les amitiés et affections qui sont fondées sur la chair et le sang, sur l'amour-propre et le propre intérêt ».

Eh bien, à ce monde qui est l'ennemi de Jésus, qui lui a été et qui lui est toujours opposé, qui l'a toujours persécuté et qui le persécute encore, qui le persécutera et le crucifiera jusqu'à la consommation des siècles; à ce monde dont les sentiments et les inclinations, les lois et les maximes, la vie et l'esprit combattent sans cesse les sentiments et les inclinations, les lois et les maximes, la vie et l'esprit de Jésus; comme aux choses du monde, qui tendent à entraîner les âmes au péché et à la perdition; le vrai chrétien, le vrai disciple de saint Eudes, doit *renoncer entièrement*, dire un *éternel adieu*. Non que, pour cela, il quitte le monde et « se renferme

entre quatre murailles », à moins d'une vocation spéciale ; mais il fera « une profession *publique*, *généreuse* et *constante* de ne point vivre de la vie du monde, de ne point se conduire par son esprit et par ses lois » ; il se fera une « sainte gloire d'être chrétien, d'appartenir à Jésus-Christ, et de préférer les saintes maximes et vérités de l'Évangile aux pernicieuses et fausses maximes » du monde ; il montrera « autant de courage et de fermeté pour se *départir généreusement* des lois, des sentiments et inclinations du monde, et pour *mépriser vertueusement* tous ses vains discours, toutes ses opinions trompeuses, que » le monde « fait paraître de témérité et d'impiété à *mépriser méchamment* les lois et les maximes chrétiennes, et à se *moquer impertinemment* de ceux qui les suivent ».

Il ira plus loin. Non content de se séparer du monde et des choses du monde, il les aura en horreur, comme Jésus-Christ, son divin Chef. Jésus-Christ a haï le monde, il le haïra ; Jésus-Christ a condamné le monde, il le condamnera ; Jésus-Christ a maudit, excommunié le monde, il le maudira, il l'excommuniera. Avec Jésus-Christ, il regardera les choses du monde, plaisirs, honneurs, richesses, amitiés et affections mondaines, comme néant et fumée, tromperie et illusion, vanité et affliction d'esprit. Et, comme il connaît sa faiblesse et la puissance de son ennemi, il demandera chaque jour à Jésus-Christ d'imprimer en tout son être la haine, l'horreur, l'abomination du monde et des choses du monde ; il fuira plus que la peste les lieux, les personnes, les compagnies où l'on ne fait qu'en parler ; car impossible en les fréquentant de goûter les délices de la conversation du Bien-Aimé ; il n'aura d'amitié et de communication qu'avec les personnes qu'il peut aider ou qui peuvent l'aider, d'exemple ou de parole, à aimer

Jésus, à vivre dans son esprit, à détester tout ce qui lui est contraire (1).

d) *Le dégagement de soi.* — Tout cela ne suffit point, selon saint Eudes, appuyé sur la parole de Jésus, pour être dans un parfait dégagement : il faut encore se *renoncer soi-même*, c'est-à-dire « renoncer à son propre esprit, à son propre sens, à sa propre volonté, à ses désirs et inclinations, à son amour-propre, qui porte à haïr et à éviter tout ce qui peut apporter quelque mortification à l'esprit et à la chair, à aimer et à rechercher tout ce qui peut leur donner quelque plaisir (2) ».

Et cela pour deux raisons : sans doute parce que la nature humaine est dépravée, mais surtout parce que Jésus-Christ, chef et exemplaire du chrétien, « a vécu dans un tel dégagement de soi, dans un tel anéantissement de son esprit humain, de sa propre volonté et de l'amour de soi-même, qu'il n'a jamais rien fait par son propre sens et esprit humain, mais par la conduite de son Père ; qu'il n'a jamais suivi sa propre volonté, mais celle de son Père »;... qu'il s'est privé en ce monde d'une gloire infinie et de tous les plaisirs et contentements humains », et qu'il a « recherché et embrassé tout ce qui pouvait le faire souffrir en son corps et en son âme ».

Donc le disciple de saint Eudes, qui, en tant que membre du Christ, doit entrer dans les sentiments et les dispositions de son chef, prendra « une puissante résolution » de vivre dans une entière séparation de lui-même, bien plus, dans l'oubli et la haine de lui-même. Il adorera Jésus dans son parfait dégagement de soi ; et

(1) *Royaume de Jésus*, P. II, § VIII.
(2) *Royaume de Jésus*, P. II, § IX.

il le suppliera de lui accorder cette même grâce, et, dans une intime et parfaite union, de « le régir en toutes choses selon son esprit, sa volonté, son pur amour », qu'il s'agisse de contestations, de désirs, d'affections sensibles, de louanges, de sujets de mortification ou de consolation.

Saint Eudes exige plus encore pour la perfection de l'abnégation chrétienne. Il veut qu'on se détache en quelque façon de Dieu même, ou, pour parler plus exactement, « des douceurs et consolations qui accompagnent d'ordinaire la grâce et l'amour de Dieu ; des pieux desseins que l'on forme pour la gloire de Dieu ; des désirs d'une plus grande perfection, d'un plus grand amour de Dieu ; et même de celui d'être délivré de la prison du corps pour voir Dieu, lui être uni parfaitement, l'aimer purement et continuellement ». En tout cela, ce que nous devons rechercher uniquement, c'est la seule volonté, le seul contentement de Dieu, dans lesquels se trouvent la paix et le repos de notre esprit.

On voit combien le cardinal Pitra avait raison de dire, parlant des Constitutions de la Congrégration de Jésus et Marie, qu'il ne connaissait pas de règle qui poussât à une plus grande abnégation, et, partant, à une plus éminente sainteté. L'âme, ainsi dégagée de tout et d'elle-même, est, en effet, toute préparée à recevoir les impulsions du Saint-Esprit, à coopérer docilement à son action, à réaliser cet idéal de vie spirituelle esquissé plus haut.

Saint Eudes le reconnaît et l'affirme : « Ah ! mon Sauveur, écrit-il, quelle gloire vous avez, quelles délices vous prenez, et que de grandes choses vous opérez dans une âme qui marche courageusement dans ces voies, abandonnant ainsi tout et se détachant de tout, voire de vous-même en une certaine manière, pour se donner

toute à vous plus parfaitement ! Comme vous l'unissez fortement à vous ! Comme vous vous l'approprierez saintement ! Comme vous la plongez divinement dans l'abîme de votre saint amour ! Comme vous la transformez admirablement en vous-même, la revêtant de vos qualités, de votre esprit et de votre amour ! Ah ! quels contentements, quelles suavités a une âme qui peut dire avec vérité : Mon Dieu, me voilà libre et détaché de tout ! Qui pourra m'empêcher maintenant de vous aimer parfaitement ? (1) »

Si cet absolu et saint dégagement est la condition nécessaire de la vie de grâce idéale que nous avons exposée, il ne l'est pas moins de l'*oblation*, de la *donation* totale à Jésus qui la réalise et dont nous avons maintenant à préciser les éléments.

B) *Oblation, Donation à Jésus*

On *s'offre*, on *se donne* à Jésus, d'après saint Eudes : *a*) pour s'associer à sa vie et la reproduire : Vivere cum Christo ; *b*) pour tout faire pour sa gloire et pour son amour : Vivere Christo ; *c*) pour agir en tout dans ses intentions et dans ses dispositions : Vivere in Christo ; *d*) Et cette offrande, cette donation se scelle et se consomme par la manducation de son corps sacré, pain d'union en même temps que pain de vie : Vivere de Christo.

Développons ces pensées.

a) *Vivere cum Christo*. Vivre avec le Christ, c'est tout d'abord penser et vouloir comme le Christ ; c'est entrer dans ses pensées et dans ses affections. Dans ses pen-

(1) *Royaume de Jésus*, P. II, § x.

sées, on entre par la Foi. Aussi notre Saint, comme tous les saints et les docteurs de l'Église, fait-il de la Foi le premier fondement de la vie chrétienne poussée à sa perfection ; mais, plus que d'autres peut-être, il insiste sur cette obligation pour le chrétien de ne penser et de ne se conduire que par la Foi, qui est une communication et comme une extension de la lumière et de la science divine, infuse dans l'âme sainte de Jésus, au moment de son Incarnation, en sorte que son acquiescement aux vérités enseignées par Jésus est « une continuation et un accomplissement de la *soumission amoureuse et très parfaite* que l'esprit humain de Jésus a eue aux vérités que son Père éternel lui a annoncées (1). »

Donc, « au commencement de ses actions, spécialement des plus importantes », afin d'agir et de marcher uniquement à cette divine clarté, le disciple de saint Eudes adorera Jésus « comme l'auteur et le consommateur de la foi, et la vraie lumière qui illumine tout homme venant en ce monde » ; il renoncera « à la prudence de la chair et à la sagesse mondaine » ; il priera Jésus « de les détruire en lui », et de « l'éclairer de sa céleste lumière », de le « conduire par sa divine sagesse », pour qu'il ne fasse que son bon plaisir, enfin de lui « donner grâce et force », pour qu'en tout il « préfère courageusement les vérités et les maximes de la foi... aux discours des hommes qui se conduisent selon les maximes du monde ».

Pour cela, il lira tous les jours à genoux un chapitre du Nouveau Testament qui contient la vie et les enseignements de Jésus.

Entrer dans les sentiments de Jésus, c'est entrer dans

(1) *Royaume de Jésus*, P. II, § VII.

cette haine du péché et du monde dont nous avons amplement parlé ; c'est surtout, car cette haine en découle, entrer dans l'amour immense dont Jésus brûle pour son Père et pour les âmes. Le vrai chrétien, tel que le veut saint Eudes, se propose en tout la glorification de Dieu, il a pour programme de vie les trois premières demandes du *Pater* : la sanctification du nom de Dieu, l'établissement du règne de Dieu, le parfait accomplissement en toutes choses de la sainte volonté de Dieu, qui, au fond, ne sont qu'une seule et même chose. Et comme cela ne peut se faire sans s'occuper des âmes, sans se dévouer aux âmes dont Dieu veut le salut et dont il tire sa gloire, il devient nécessairement un apôtre zélé, préparé à toutes sortes de bonnes œuvres.

Vivre avec Jésus, c'est, avec ces dispositions fondamentales, se revêtir des vertus de Jésus, dont les vertus chrétiennes ne sont que la continuation et l'extension en chaque chrétien. Le disciple de saint Eudes ne les considère pas en elles-mêmes, dans leur excellence intrinsèque, mais en Jésus, qui en est le principe et le modèle achevé ; c'est en Jésus qu'il les étudie, c'est pour être semblable à Jésus, et pour glorifier le divin Père de Jésus comme lui-même l'a glorifié par elles, qu'il s'exerce à les pratiquer.

Vivre avec Jésus, c'est encore et surtout participer aux divers états et mystères de sa vie. Conformément à la doctrine que nous avons exposée dans la première partie de cet article : « Le Fils de Dieu, dit notre Saint, a dessein de consommer et accomplir en nous tous ses états et ses mystères (1). »

Et, donnant des exemples, il ajoute : « Il a dessein

(1) *Royaume de Jésus*, P. III, § IV.

de consommer en nous le mystère de son Incarnation, de sa naissance, de sa vie cachée en se formant et comme s'incarnant dedans nous et en prenant naissance dans nos âmes, par les saints sacrements du Baptême et de la divine Eucharistie, et en nous faisant vivre d'une vie spirituelle et intérieure, qui soit cachée avec lui en Dieu.

« Il a dessein de perfectionner en nous le mystère de sa Passion, de sa mort et de sa résurrection, en nous faisant souffrir, mourir et ressusciter avec lui et en lui, etc. »

D'après lui, « la vie que nous avons sur la terre ne nous est donnée que pour l'employer à l'accomplissement de ces grands desseins que Jésus a sur nous ». Si donc nous ne sommes en cette vie que pour connaître, aimer et honorer les états et mystères de Jésus, à tel point que ceux qui ne l'auront pas fait ici-bas par amour et volontairement, devront le faire en enfer par contrainte et par les effets de la justice de Dieu sur eux, le disciple de saint Eudes emploiera tout son temps, toute sa vie « à coopérer avec Jésus en ce divin ouvrage de la consommation de ses mystères en nous ». Il y coopérera par ses actions vertueuses et par ses prières, surtout par une application fréquente de son esprit et de son cœur à les contempler, adorer, honorer, se donnant à Jésus pour qu'il opère en lui, par ces mêmes mystères, tout ce qu'il désire. Et notre Saint indique en détail et l'ordre dans lequel il faut les honorer dans le cours de l'année, et les choses qu'il y faut contempler et honorer, et les manières dont on peut le faire.

Or, parmi ces mystères, il en est trois pour lesquels saint Eudes avait une affection particulière et qu'il recommandait instamment à la dévotion de ses enfants : le mystère de la sainte Enfance de Jésus, le mystère de

sa Passion et le mystère de l'Eucharistie, objet de sa prédilection. Tels seront aussi les mystères qu'honoreront avec plus d'affection ceux qui marcheront à sa suite.

D'autre part, Dieu se plaît à faire passer les âmes par des états intérieurs et extérieurs qui sont une participation aux mystères de Jésus. Telles, la faiblesse et l'impuissance où plonge la maladie, la pauvreté, volontaire ou forcée, les sécheresses et les aridités, les croix de toute sorte dont la vie est semée, qui nous associent à la faiblesse et impuissance de Jésus enfant, à son dénument, aux angoisses de son agonie, aux douleurs de sa Passion. Ces états ont pour but de perfectionner en nous l'image de Jésus, et notre devoir est de nous soumettre amoureusement aux desseins de la Providence et d'entrer dans les sentiments de notre divin modèle.

Enfin vivre avec Jésus, c'est adhérer à tout ce que Jésus a fait en notre nom. En effet, dans chacun de ses états et mystères, étant notre chef, il a rendu à son Dieu tous les devoirs que nous, ses membres, nous devrions lui rendre ; il y a pratiqué les actes et les exercices que nous y devrions pratiquer. Nous pouvons donc, en toute occasion, réparer nos défaillances et suppléer à la pauvreté de nos hommages, en offrant à Dieu et les œuvres extérieures et les exercices intérieurs de son Fils. C'est ainsi qu'en toutes circonstances Jésus deviendra notre divin *supplément*.

Et comme le chef ne se sépare point de ses membres, la vie des membres nous appartient aussi bien que celle du chef; nous pouvons donc employer, dans le même but de suppléer à notre misère, le cœur, l'âme et toutes les puissances des saints du ciel et de la terre, afin qu'ils réparent nos fautes et glorifient Dieu en notre nom.

Voilà ce que c'est que vivre avec Jésus. Quel puissant moyen de sanctification ! Quelle source d'intime union avec Jésus, et, conséquemment, avec Dieu !

b) *Vivere Christo.* Vivre pour le Christ, c'est, d'après saint Eudes, n'avoir que lui en vue dans tout ce que nous nous proposons, dans tout ce que nous faisons : c'est mettre en lui « toutes nos complaisances », en faire « l'objet unique de nos pensées et de nos affections, la fin de toutes nos actions, notre centre, notre paradis, notre tout » ; c'est ne penser qu'à Jésus, ne parler que de Jésus, n'aimer et ne glorifier que Jésus, ne tendre qu'à l'établir dans les âmes. Non que ce culte porte préjudice à celui que nous devons au Père et au Saint-Esprit, car Jésus ne peut être séparé ni du Père dont il procède, ni du Saint-Esprit, qui procède de lui ; il n'est avec l'un et l'autre qu'un seul et même Dieu.

Vivant pour Jésus, le disciple de notre Saint ne sera, dans tout son être, que louange et amour pour Jésus, comme Jésus est lui-même tout amour pour lui ; ou, du moins, il s'efforcera d'atteindre cet idéal, et, pour s'y exciter, il contemplera souvent comment Jésus nous a aimés de toute éternité, comment il nous a comblés de bienfaits de toute sorte, comment il s'est donné lui-même à nous sans réserve, et comment il continue à le faire chaque jour dans l'Eucharistie. Élevant souvent son cœur vers Jésus, il lui en consacrera toutes les affections, tous les battements, tâchant de ne pas laisser passer une heure sans lui payer ce tribut d'amour. Il arrivera même, par l'habitude, à multiplier sans fatigue les actes d'amour, tout en vaquant à ses occupations ordinaires, et ainsi il marchera dans la dilection, comme le veut saint Paul. Il trouvera d'ailleurs

en tout le motif de glorifier et d'aimer Jésus : dans ses perfections infinies ; dans les louanges qu'il reçoit des anges et des saints, des âmes justes, et, en un certain sens, des créatures sans raison ; dans le triomphe de sa justice sur les damnés ; dans les bienfaits et les grâces dont il nous a comblé ; mais, par-dessus tout, dans la gloire et l'amour qu'il se donne lui-même et que lui donnent constamment son Père et son Saint-Esprit. Les épreuves de la vie spirituelle lui seront même un nouveau motif d'amour. Au lieu de se laisser emporter à la tristesse et au découragement, il se réjouira de ce que Jésus est toujours Jésus, c'est-à-dire toujours Dieu, toujours grand et admirable, toujours dans le même état de gloire, de jouissance et de contentement, sans que rien soit capable de diminuer sa félicité ; il se réjouira aussi de ce qu'il lui est alors donné d'aimer plus purement Jésus, de l'aimer pour lui-même et non pour les consolations qu'il lui accordait auparavant.

Vivant pour Jésus, il ne s'en tiendra pas à ces affections, il traduira son amour par des actes : il se fera le fidèle observateur des préceptes et des conseils évangéliques ainsi que de ses devoirs d'état ; il obéira à ceux qui ont charge de le conduire ; il se soumettra entièrement aux dispositions de la divine Providence, manifestées par les événements de chaque jour ; il mettra sa personne au service de son bon Maître, et se dépensera, corps et âme, dans l'intérêt de sa gloire et des âmes de ses frères, puisqu'au baptême « nous faisons, d'après saint Eudes, profession de serviteur au regard de Jésus-Christ et de tous ses membres ». Surtout, il s'efforcera de ne rien faire qu'en vue de plaire à Jésus, par pur amour pour lui, sans aucun motif d'intérêt personnel. Certes, il désirera le ciel avec ardeur, mais il l'at-

tendra de la bonté de Jésus, avec une inébranlable confiance, et quand Jésus voudra l'y appeler. Ce n'est pas même pour cette ineffable récompense qu'il servira son Jésus, mais seulement « pour son seul contentement, pour sa seule gloire et pour son très pur amour ». Enfin, il sera disposé à tout souffrir, et même à mourir pour Jésus-Christ, ce qui est un suprême témoignage d'amour : car, au baptême, dit saint Eudes, nous avons fait profession d'être avec Jésus-Christ des hosties et des victimes sacrifiées à la gloire de Dieu. D'autre part, puisque Jésus-Christ a bien voulu mourir pour nous de la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse, et que, tous les jours, il renouvelle pour nous son sacrifice sur l'autel, il faudrait être bien ingrat pour ne pas être prêt à verser son sang pour un Dieu qui nous a aimés jusqu'à donner pour nous la dernière goutte du sien.

Vivant pour Jésus seul et pour son unique amour, c'est Jésus seul que le disciple de saint Eudes aimera dans tous les êtres, comme dans tous les événements. C'est moins en eux-mêmes que dans leurs rapports avec Jésus, qu'il contemplera et aimera le Père et le Saint-Esprit. C'est pour Jésus qu'il aimera Marie, c'est Jésus qu'il aimera en Marie, qu'il regardera et adorera en Marie, soit dans ce qu'il y opère de grâce et de gloire, soit dans les louanges et dans l'amour qu'il en reçoit incessamment. Et de même pour les anges et pour les saints. De même aussi pour le prochain, qu'il aimera non en lui-même et pour lui-même, mais pour l'amour de Jésus, pour obéir à la recommandation suprême de Jésus, pour le porter, l'unir à Jésus. De même enfin pour les créatures privées de raison, dont il se servira en action de grâces, pour la plus grande gloire de Celui qui les a mises à sa disposition.

Ainsi Jésus sera véritablement son « unique objet », puisqu'il ne verra que lui dans les personnes et dans les choses : *Omnia in omnibus Christus* ».

c) *Vivere in Christo.* — Vivre dans le Christ, c'est, selon saint Eudes, et conformément à la doctrine du P. de Condren, se *retirer* en Jésus avant d'agir, pour l'adorer, s'humilier, s'anéantir, se donner à lui, afin qu'il détruise en nous tout ce qui lui déplaît, tout ce qui peut contrarier son action, pour le prier de nous conduire et aider de sa grâce et de sa force dans l'acte que nous allons accomplir, lui protestant que nous ne voulons rien faire que pour sa gloire et son amour. C'est, durant l'action, répéter de temps en temps les mêmes protestations, les mêmes prières. C'est, l'action achevée, remercier Jésus du concours qu'il nous y a prêté, s'humilier des fautes qu'on y a pu commettre, et le prier de suppléer aux imperfections qui en sont la conséquence et peuvent nuire à sa gloire et au bien des âmes.

Vivre en Jésus, c'est, dans cette sorte de retraite, entrer dans les intentions de Jésus, précédemment énoncées, et nous les proposer comme unique but de notre activité.

Vivre en Jésus, c'est enfin entrer dans les dispositions de Jésus, c'est-à-dire dans des sentiments d'humilité et de défiance de soi, de confiance en Dieu et de total abandon à sa Providence toujours si sage et si bonne, d'entière et pleine soumission à sa volonté sainte, de mortification intérieure et extérieure et de renoncement absolu, de patience, de douceur et de mansuétude, et, par-dessus tout, d'ardente charité : sentiments qui, d'après saint Eudes, doivent animer toutes nos actions, même les plus communes.

Vivre ainsi, c'est évidemment vivre dans le Christ, et

le Christ en nous : c'est réaliser le désir de Jésus, disant à ses disciples : « *Vos autem videtis quia ego vivo et vos vivetis. In illo die vos cognoscetis quia ego sum in Patre, et vos in me,* et *ego in vobis* : Vous voyez que je vis et que vous vivrez. En ce jour, vous connaîtrez que je suis dans mon Père, et que vous êtes en moi, et que je suis en vous. » C'est la consommation de la vie d'union avec Jésus.

d) *Vivere de Christo.* — Vivre du Christ, c'est se nourrir de sa chair sacrée, viande divine qui a pour effet de réparer, sustenter et développer la vie chrétienne, et de lui donner cette splendeur que nous venons de décrire.

« La nouvelle vie dans laquelle vous êtes entré par la nouvelle naissance de votre baptême, dit notre saint, et que vous avez reçue de ce divin Chef, auquel vous avez été incorporé comme l'un de ses membres, cette vie, dis-je, étant toute céleste et divine, il faut qu'elle soit alimentée et soutenue par un pain tout céleste et une viande toute divine, selon ces belles paroles du grand saint Denis l'Aréopagite : « *Ex Deo nati de Deo vivere debent* : Ceux qui sont nés de Dieu doivent vivre de Dieu. » De là vient que Notre-Seigneur nous déclare qu'*il est le pain de vie*; que *le pain qu'il donnera, c'est sa chair pour la vie du monde*; que *quiconque ne mangera pas sa chair et ne boira pas son sang, n'aura point de vie*; que *sa chair est vraiment une nourriture et* que *son sang est vraiment un breuvage*; que *celui qui mange sa chair et qui boit son sang, demeure en lui et le possède en soi-même*; et que, *comme il a employé toute sa vie pour son Père, ainsi celui qui mange ce pain divin, ne doit vivre que pour lui* : c'est-à-dire que sa vie doit être si sainte qu'elle soit un vif portrait et une image parfaite de la sienne. De là vient aussi qu'en la primi-

tive Église on donnait le Saint-Sacrement à ceux que l'on baptisait, immédiatement après le baptême (1). »

Aussi saint Eudes pousse-t-il les âmes saintes, avides de perfection, à communier chaque jour, puisqu'elles sont revêtues de la grâce. C'est le conseil qu'il donnait, nous le savons, à Mme de Camilly :

« Toutes ces grandes choses (c'est-à-dire n'avoir qu'un esprit, une âme, une vie, une volonté, un cœur, etc., avec Jésus), dit-il, se commencent par le saint Baptême, et elles s'accroissent et se fortifient par le sacrement de la confirmation et par le bon usage que (l'on fait) des autres grâces que Dieu communique. Mais elles recevraient leur *souveraine perfection* par la très sainte Eucharistie, si nous apportions les saintes dispositions qui doivent précéder, accompagner et suivre la réception d'un si grand sacrement (2). »

La sainte Eucharistie développe, en effet, en notre âme la vie de la grâce dans toute son extension, dans tout son ensemble d'opérations multiples, telle que le Baptême l'y a mise en nous, et non pas seulement dans une direction déterminée, comme les autres sacrements ; elle donne à la vie chrétienne et à tout son cortège de vertus et de dons leur plus magnifique épanouissement, en accroissant surtout et en excitant la ferveur de la charité qui répare les défaillances et imprime à l'activité surnaturelle une énergique impulsion. D'où l'admirable surabondance de vie de nous en Jésus et de Jésus en nous, qui nous transforme progressivement en son image et ressemblance, réalisant de plus en plus la parole de l'Apôtre que nous citions en commençant :

(1) *Contrat de l'homme avec Dieu par le saint Baptême*, ch. III.
(2) *Cœur admirable*, L. I, ch. V.

« *Je vis*; non, *ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* »

A remarquer, en passant, cette recommandation adressée par notre Saint aux âmes « plus spirituelles et élevées », de recevoir Notre-Seigneur, non en elles-mêmes, comme étant trop indignes, mais en lui-même, avec l'amour qu'il se porte, et de s'anéantir à ses pieds pour qu'il s'établisse en elles et y établisse le règne de son divin amour. « C'est, nous dit-il, la vraie disposition... la préparation des préparations (1). »

*
* *

Vivre avec Jésus, vivre pour Jésus, vivre en Jésus, vivre de Jésus, ou mieux, pour parler avec saint Eudes, apôtre des Sacrés-Cœurs, vivre avec le Cœur de Jésus, dans ses états et mystères ; vivre pour le Cœur de Jésus, pour sa seule gloire et son seul amour, vivre dans le Cœur de Jésus, en entrant dans ses intentions et ses dispositions ; vivre du Cœur de Jésus en le recevant avec la chair sacrée du Sauveur, comme le principe de la vie d'union, voilà, en quelques mots, l'idéal auquel notre saint convie ses disciples...

Vie de splendeur, vie de vertu héroïque, au souffle de l'Esprit de Vérité et d'amour ; où l'âme fuit le péché comme le serpent, d'un mouvement instinctif ; où elle aime Dieu comme un bon père avec une respectueuse confiance et un filial abandon ; où elle conçoit de hauts desseins pour sa gloire et les accomplit avec une patience et un courage invincibles ; où elle est si vigilante et sait si bien ordonner ses actions qu'elle évite tous les pièges et triomphe de tous les efforts de ses

(1) *Royaume de Jésus*, P. I, § XVIII.

ennemis ; où, devant la grandeur de Dieu mieux connue, elle comprend sa misère et le néant des créatures, se référant et les référant toutes à lui comme à leur origine et leur fin ; où, pénétrant toujours plus avant dans les choses divines et dans les mystères de la foi, elle en découvre l'admirable beauté, la parfaite harmonie ; où enfin, dans une paix profonde, elle goûte, elle savoure les choses de Dieu, les vérités, les dons célestes, et, par ce goût expérimental du vrai, du bien, du beau, elle arrive à les mieux comprendre.

Vie de sérénité radieuse et continue, de joie très douce, intime, profonde, où l'âme amoureusement et entièrement soumise à Dieu, purifiée, éclairée, transfigurée par la croix acceptée, embrassée généreusement et de grand cœur, reçoit comme les prémices des lumières béatifiantes du ciel, un avant-goût du bonheur de la patrie.

Vie d'union parfaite en toutes choses aux Cœurs sacrés de Jésus et de Marie, tous les deux inséparablement honorés, aimés et servis — car du Fils notre saint ne veut pas qu'on sépare la Mère — et, dans ces deux fournaises d'amour, vie d'ardent amour, purifiant, illuminant, sanctifiant, transformant, déifiant, qui est comme l'aurore toujours croissante du grand jour de l'éternité.

Voilà l'admirable vie dont saint Jean Eudes a donné l'exemple au monde et que, du haut de la gloire, il conseille plus que jamais à ses enfants et à ses disciples.

D. Boulay.

BIBLIOGRAPHIE DE SAINT JEAN EUDES

La bibliographie de saint Jean Eudes est relativement abondante. Nous ne mentionnerons dans ces pages que les ouvrages les plus marquants et les plus propres à mettre en lumière sa personne et ses œuvres. Nous les diviserons en trois catégories : les œuvres du Saint, les biographies, et les divers écrits qui le concernent.

I. — ŒUVRES DE SAINT JEAN EUDES

Un nombre trop considérable d'ouvrages de saint Eudes restés manuscrits ont été détruits ou perdus à la Révolution, notamment ; un **Recueil de méditations**, trois volumes de **Sermons**, un traité de **l'Office divin**, un autre intitulé **Le Sacrifice admirable de la Sainte Messe**, et dont seul un chapitre a survécu, **La manière de bien servir à la Sainte Messe**, **La divine Enfance de Jésus**, **La vie admirable de Marie des Vallées**, en trois tomes, etc. Malgré ces pertes regrettables, ce qui reste, douze volumes in-8 écu, constitue un dépôt précieux où les enfants du Saint et toutes les âmes pieuses, religieuses et sacerdotales, peuvent trouver un aliment solide à leur vie intérieure, puisqu'au témoignage de S. S. Pie X, ses écrits « exhalent le parfum de la piété : *insignem redolentia pietatem* » (*Bref de Béatification*). Nous allons insister sur chacun d'eux, en les groupant par catégories.

A. — Ouvrages pour les fidèles.

Le premier ouvrage publié par saint Jean Eudes fut un **Exercice de piété**, *contenant en abrégé les choses principa-*

les qui sont nécessaires pour vivre chrétiennement, petit in-32, Caen, 1636.

Remanié et développé, cet Exercice devenait un an plus tard **La Vie et le Royaume de Jésus dans les âmes chrétiennes**, in-12 de plus de 800 pages. De cet ouvrage, du vivant même de l'auteur, parurent au moins quinze éditions connues; après sa mort, et pendant tout le XVIII[e] siècle, il resta un livre de piété très goûté et recommandé. On fait pendant le dernier siècle plusieurs éditions; la dernière date de 1924; et, presque simultanément, une traduction italienne a été éditée à Rome. Des extraits en ont été publiés par le P. Boulay, C. J. M., sous les titres de **La Vie chrétienne** et **La Journée chrétienne**, in-12 écu. — Toutes ces multiples éditions s'expliquent par la valeur même de l'ouvrage. On a dit qu'il était « un écoulement du ciel » (P. Hérambourg). Il est du moins bien certain qu'il a été vécu avant d'être écrit, et qu'il est comme le miroir de la vie intérieure de celui qui l'a composé. Du premier coup il y a « condensé ses idées essentielles sur la vie chrétienne, sa nature, ses fondements et son plein épanouissement dans la pratique des vertus ». Véritable « code de perfection », il a formé des générations d'âmes à la vie intérieure. Récemment encore, en 1907, il était indiqué par l'*Alliance des séminaires de France* comme livre de piété pour les séminaristes (Compte-rendu de l'Alliance).

Si Jean Eudes n'a jamais rien changé ni corrigé au **Royaume de Jésus**, dénomination courante de son livre, il y a fait cependant plusieurs additions. En 1648, il y inséra avant l'Exercice pour la Messe ce qu'on a appelé depuis **Traité de l'honneur dû aux lieux saints**; en 1662, il ajouta une huitième partie comprenant des **Méditations sur l'humilité**, et les **Entretiens intérieurs de l'âme chrétienne avec son Dieu**. Ces additions étaient en dehors de l'idée mère de l'ouvrage, aussi ont-elles été rééditées, à plusieurs reprises, séparément, les Méditations surtout. Sous le titre de **Misère et Grandeur du chrétien**, Méditations et Entretiens ont été réunis en un volume in-32 à l'occasion de la canonisation.

En 1642, saint Jean Eudes publia **La Vie du Chrétien ou le Catéchisme de la mission**, in-12, Caen, un des premiers ouvrages d'enseignement religieux, rédigé sous forme de demandes et de réponses. Il devint vite populaire, et de

nombreuses éditions en parurent de divers côtés, souvent à l'insu de l'auteur. Toujours d'actualité, car on n'a guère mieux fait depuis, il a été publié en 1912 dans la *Revue des Catéchismes*.

Un dernier ouvrage pour les fidèles est le **Contrat de l'homme avec Dieu par le Saint Baptême**, in-32, Caen, 1654. Il valut au Saint une lettre très élogieuse du Père Ignace de Jésus-Maria, Carme déchaussé, où celui-ci lui déclarait que c'était « le livre le plus rempli de l'onction du Saint-Esprit qu'aucun de notre siècle ». Il s'en est fait de très nombreuses éditions, voire traductions; il en existe présentement une édition illustrée, petit in-12.

B. — Ouvrages pour les prêtres.

Les ouvrages du Saint à l'usage des prêtres sont de deux sortes : les uns destinés à leur sanctification personnelle, les autres à leur instruction pastorale.

De ceux-ci le premier en date est l'**Avertissement aux confesseurs**, in-32, 320 pages, Caen, 1644. Réédité à plusieurs reprises, puis considérablement augmenté, il devint en 1666 **Le Bon Confesseur**, in-12, Caen. Les éditions se succédèrent, plus de vingt, à notre connaissance, en vingt-cinq ans. Pendant tout le XVIII^e^ siècle, tenu à jour des décisions nouvelles, spécialement par le Père Cousin, un des successeurs du Saint, *Le Bon Confesseur* resta très en faveur dans le clergé. Traduit en plusieurs langues, il était encore en usage dans des séminaires d'Allemagne au cours du XIX^e^ siècle.

Cinq ans après la mort de saint Jean Eudes, par les soins de son successeur, le Père Blouet de Camilly, parut **Le Prédicateur apostolique**, in-12, véritable traité de prédication, et traité toujours d'actualité sur bien des points, malheureusement trop peu lu, étudié et suivi.

Pour la sanctification du clergé, le Saint a composé un vrai code de perfection sacerdotale, publié seulement un an après sa mort, et intitulé **Le Mémorial de la vie ecclésiastique**, in-12.

Sous le titre de **Prêtre et Pasteur**, la substance de ces divers ouvrages a été réunie en un volume in-12 de 550 pages par les soins du P. Boulay, C. J. et M., et imprimée en 1912. *L'Ami du Clergé* a dit de ce travail qu'il était « un traité complet du Sacerdoce et de ses devoirs » (*Ami*, 1912).

C. — Ouvrages de discipline religieuse.

Sous ce titre sont groupés les ouvrages que saint Jean Eudes a composés pour ses familles religieuses.

Ce sont, pour la Congrégation de Jésus et Marie : d'abord les **Regulae Congregationis Jesu et Mariae**, in-32, magnifique synthèse de vie chrétienne et sacerdotale, au moyen de textes scripturaires habilement enchaînés ; puis les **Constitutions de la Congrégation de Jésus et Marie**, un des meilleures ouvrages du Saint et dont le cardinal Pitra disait : « Je ne connais pas de règle qui pousse à une plus grande abnégation et à une vie plus sacerdotale » ; enfin un **Manuel pour l'usage d'une communauté religieuse**, in-32, Caen, 1668. Ce Manuel pourrait être utile à toute âme désireuse d'union toujours plus parfaite avec Notre-Seigneur. D'autre part, certains aperçus et pratiques de la spiritualité du Saint ne se trouvent que là.

Pour son Institut de religieuses, saint Eudes a rédigé les **Règles et Constitutions de N.-D. de Charité**. Quoique empruntées pour une grande part aux *Constitutions de la Visitation*, elles n'en constituent pas moins un ouvrage original, dont on a dit que c'est « un véritable chef-d'œuvre » (*Vie de la Mère Pelletier* par le chanoine Portais).

D. — Ouvrages de Mariologie.

En 1676, saint Eudes publia **L'Enfance admirable de la Très Sainte Mère de Dieu**, in-12 de 684 pages. Ouvrage peu connu, rempli de doctrine, ouvrage auquel, dit-il lui-même, il a « travaillé plus du cœur que de la main », et qui fait bien connaître « les épanchements d'un cœur tout dévoué à Marie et consumé du désir de la faire aimer » (Dr Le Goulx, dans son approbation).

Moins d'un mois avant sa mort, il mit la dernière main à son grand ouvrage sur la sainte Vierge, **Le Cœur Admirable de la Très Sacrée Mère de Dieu**, qui fut édité l'année suivante par son successeur le P. Blouet de Camilly en un bel in-4 de près de 800 pages. Trop ignoré, car il n'a eu que trois éditions, cet ouvrage est le premier qui ait été écrit sur les Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, et cela avec une

sûreté de doctrine, une précision telle que les théologiens n'y trouvent rien à reprendre ni à ajouter. On pourrait en extraire deux traités complets, et de quelle beauté! l'un sur le Cœur de Marie, et l'autre sur le Cœur de Jésus. Plein de piété et de science, il provoque, en dépit de quelques longueurs, l'admiration du lecteur qui ne peut que souscrire au jugement de M. H. Joly : « Le Père Eudes a élevé au Cœur de la Vierge un monument portant sa marque et digne à lui seul de perpétuer son souvenir » (Vie du P. Eudes).

Ce grand ouvrage n'est que le développement d'un autre plus court, intitulé : **La dévotion au Très Saint Cœur et au Très Sacré Nom de Marie**, où notre Saint se proposait d'exposer et répandre le culte public du Cœur de Marie qu'il avait inauguré à Autun en 1648. Il s'en fit de son vivant, plusieurs éditions tant à Caen qu'à Paris.

E. — Ouvrages de liturgie.

Sous ce titre sont compris les divers Offices et Messes composés par saint Eudes pour le **Propre** de sa Congrégation, et spécialement les **Offices et Messes de la fête du Cœur de Marie**, le 8 février, de la fête **du Divin Cœur de Jésus**, le 20 octobre (offices et messes approuvés en 1860 par la Sacrée Congrégation des Rites et toujours en usage dans les Instituts eudistes), et de la fête **du Divin Sacerdoce**. Ceux qui les ont lus et étudiés en ont toujours fait le plus bel éloge, tant au point de vue de la piété et de la doctrine qu'au point de vue de la composition. « Il est bien difficile de le lire sans se sentir le cœur saintement attendri », disait M. Boudon de l'Office du Cœur de Marie. Et il y a quelques années, M. A. Gastoué écrivait, dans l'*Eucharistie* (juin 1912), de l'Office du Cœur de Jésus : « Le B. Eudes, réunissant la moelle la plus suave de tout ce qu'on avait écrit sur ce sujet, arrive à une élévation de pensée et de force rarement atteinte. »

F. — Correspondance.

Il ne subsiste plus de la volumineuse correspondance du Saint que 241 lettres ou fragments. Ce modeste reliquat permet cependant de pénétrer à fond dans son âme pour y découvrir

les qualités naturelles et morales de l'homme, l'esprit surnaturel du saint, la sagesse du supérieur, la prudence du directeur.

G. — Divers.

Sous cette appellation, peuvent se ranger son **Memoriale Beneficiorum Dei**, son **Testament**, son **Vœu du martyre**, son **Contrat d'alliance avec la Sainte Vierge**, une **Lettre à la Sainte Vierge**, une **Protestation de haine contre le péché**, divers autres pièces et documents précieux soit par les renseignements historiques qu'ils contiennent, soit par la haute idée qu'ils donnent de la sainteté du P. Eudes.

Enfin à tous ces ouvrages et divers, il faut ajouter **La Vie admirable de Marie des Vallées et des choses prodigieuses qui se sont passées en elle**, manuscrit in-4 qui n'a jamais été imprimé et dont on ne sait s'il est un abrégé ou le texte même de l'original qui est perdu. Le Saint y fait preuve d'une science consommée de la mystique la plus élevée, et d'une rare prudence, en même temps qu'il fait entrer dans l'intime d'une âme d'élite, émule de sainte Catherine de Gênes et de plusieurs autres, et appelée communément « la Sainte de Coutances ».

II. — BIOGRAPHIE DE SAINT JEAN EUDES.

Aucune vie du Saint ne fut imprimée au cours des XVII[e] et XVIII[e] siècles ; seuls quelques articles de dictionnaires le firent connaître du public, et pas toujours avec impartialité. Aussi sa figure allait-elle s'estompant de plus en plus dans les ombres de l'oubli. Les Eudistes tentèrent bien, à plusieurs reprises, de publier sa vie, trois fois même dans un quart de siècle. Mais, d'une part, la haine dont les jansénistes l'avaient poursuivi et qui ne désarmait pas, de l'autre, la trop grande réserve de ses fils, furent cause que ces tentatives n'aboutirent pas, et les divers manuscrits qui se succédèrent restèrent dans les archives de la Congrégation.

La première biographie en date est du P. Pierre Hérambourg, et a pour titre : **La Vie du vénérable Serviteur**

de Dieu, Jean Eudes, *Prêtre missionnaire, Instituteur et premier Supérieur de la Congrégation de Jésus et Marie, et des Religieuses de N.-D. de Charité, divisée en deux parties.* Elle fut écrite à la demande du successeur du Saint, le P. Blouet de Camilly, auteur lui-même d'une petite vie abrégée du P. Eudes. Homme d'une intelligence rare et d'une haute vertu, le P. Hérambourg (1661-1720) avait eu l'inestimable avantage pour un biographe de vivre dans la familiarité des compagnons les plus intimes de celui dont il avait à faire revivre la personne. Ayant eu en mains tous les documents et pièces nécessaires, il put composer « un ouvrage extrêmement précieux » à tous égards.

Au P. Pierre Costil (1669-1749) revient l'honneur d'avoir écrit deux volumes sur saint Jean Eudes. D'abord dans les **Annales de la Congrégation de Jésus et Marie,** commencées en 1722, il a fait l'histoire du Père Eudes et de sa société religieuse, réunissant là des documents des plus importants pour les historiens futurs. Puis dans les **Fleurs de la Congrégation de Jésus et Marie,** succession de biographies d'Eudistes remarquables par leur sainteté et leur vertu, il a consacré le premier volume au P. Eudes, « la plus belle assurément des fleurs de ce jardin fermé ». Les travaux du P. Costil dénotent un esprit critique très averti, et, pour le fond, sont de première valeur.

Peu après le P. Costil, un autre eudiste, le P. Julien Martine, écrivit à son tour, en deux volumes, une biographie du Saint, intitulée : **Vie du Révérend Père Eudes,** *Instituteur de la Congrégation de Jésus et Marie.* Les conditions dans lesquelles l'ouvrage fut composé, les reviseurs qui furent adjoints à l'auteur, les qualités personnelles de celui-ci enfin, permettent d'avoir toute confiance en son œuvre.

Après 1750, d'autres tentatives devaient encore être faites sans plus de résultat que les précédentes. Un prêtre du séminaire de Caen, le P. Besselièvre, selon toute apparence, rédigea une vie abrégée, mais précieuse par certaines pièces inédites, sous ce titre : **Mémoires authentiques pour servir à l'histoire de Monsieur Eudes,** *Missionnaire apostolique, Instituteur de la Congrégation de Jésus et Marie.*

En 1765, un Père jésuite breton, le P. de Montigny, admirateur des vertus du P. Eudes, entreprit de les faire revivre plus pour lui que pour le public dans un travail intitulé : **Vie du Père Eudes.**

Enfin en 1780, à la demande de l'assemblée générale des Eudistes de 1779, le P. Vincent Le Beurier, prédicateur célèbre et prêtre de vertu, composa une nouvelle vie qui n'était guère qu'une réplique de celle du P. de Montigny et qui resta comme toutes les autres manuscrites.

Le XVIII[e] siècle s'était terminé sans qu'il eût été possible de mettre en lumière la belle figure de saint Jean Eudes. Le XIX[e], qui devait le voir sortir de l'oubli, n'a donné cependant que des vies populaires ou l'édition de plusieurs manuscrits du siècle précédent.

Parmi les vies populaires, il faut signaler **Le Père Eudes, Missionnaire apostolique**, in-12, par Charles de Montzey, un parent du Saint; — une **Notice sur les trois Frères : Jean Eudes**, *prêtre, fondateur des Eudistes*, **François Eudes de Mézeray**, *Académicien, historiographe de France*, et **Charles Eudes d'Houay**, *Échevin d'Argentan*, par Gustave Le Vavasseur, in-8°, 1855, à l'occasion d'un monument érigé en leur honneur à Argentan; — une petite vie par le R. P. Le Doré, **Le Vénérable Jean Eudes**, *premier apôtre des Sacrés-Cœurs de Jésus et Marie*, in-12, 1870; — **Le Vénérable Jean Eudes**, par le P. Auguste Pinas, C. J. M., vie éditée par Paillart, réimprimée en 1909 et 1925 à près de cent mille exemplaires, traduite en espagnol par le P. Fraleu, C. J. M., en 1890, pour la Colombie espagnole, et en anglais, en 1909, pour le Canada; — **Le Père Eudes et ses œuvres**, in-8, Paris, 1905, par le même.

En 1827, l'abbé Tresvaux imprima à Rennes le manuscrit du P. de Montigny, **Vie du Père Eudes**, in-12 : c'était la première biographie du Saint qui paraissait, et il était mort en 1680!

En 1868, le R. P. Le Doré, C. J. M., au moment où il entreprenait le procès de béatification du futur Saint, publiait la seconde partie du manuscrit du P. Hérambourg, les Vertus, sous ce titre : **Le R. Père Jean Eudes : ses vertus**, in-12. L'année suivante, il en donnait une nouvelle édition, mais profondément remaniée et augmentée au point d'être plus son œuvre que celle du P. Hérambourg : **Le R. Père Jean Eudes**, *apôtre des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie : ses vertus*, in-8.

En 1880, l'abbé Le Cointe, prêtre du diocèse de Bayeux,

éditait, à son tour, en deux volumes in-8, le manuscrit du P. Martine. Enrichie de notes abondantes et copieuses, de pièces justificatives riches et variées, cette édition a été pendant un quart de siècle l'ouvrage cher aux amis de saint Eudes.

Au début du XX^e^ siècle, l'approche de la béatification du vénérable serviteur de Dieu fut l'occasion de plusieurs biographies.

Entre les années 1905 et 1908, le P. Denis Boulay, C. J. M., a fait paraître en 4 volumes grand in-8 la **Vie du Vénérable Jean Eudes**, *Instituteur de la Congrégation de Jésus et Marie, et de l'Ordre de N.-D. de Charité, Auteur du culte liturgique des Sacrés-Cœurs*. Avec ses notes nombreuses, ses Appendices si riches, cette vie est et restera la *Somme* à laquelle devront toujours se référer ceux qui voudront étudier à fond le P. Eudes. Un auteur récent, M. l'abbé Bremond, dans son *Histoire littéraire du sentiment religieux*, en a porté ce jugement, auquel personne ne contredira, qu'elle fait « honneur soit à la formation littéraire, soit à la critique des Eudistes contemporains » (tome III, p. 564).

Un abrégé de cette vie fut traduit en italien et édité à Rome pour les fêtes de la béatification, le 25 avril 1909.

Pour cette même circonstance, le P. Boulay a donné, en deux formats in-8 et in-8 écu, deux réductions de sa grande édition, sous le titre **Le Bienheureux Jean Eudes**, *Instituteur de la Congrégation de Jésus et Marie, et de l'Ordre de N.-D. de Charité, Auteur du culte liturgique des Sacrés Cœurs* ; puis, sous le même titre, une petite vie illustrée, in-12. Cette dernière fut avec quelques modifications traduite en anglais par le P. O'Reilley, C. J. M., et parut au Canada en 1909. Elle vient d'être traduite en espagnol, pour la Colombie.

Dans la collection « *Les Saints* », Henri Joly, membre de l'Institut, publia en 1907 **Le Vénérable Père Eudes**, ouvrage de vulgarisation, plein d'aperçus psychologiques dignes de l'auteur, et dont, après lecture, on comprend la vérité de cette parole du début : « un rude saint... dans une rude époque ».

Après la béatification, en 1909, un anglais, le P. Russell, S. J., écrivit également, dans sa langue, une vie populaire, in-12 de 200 pages. Elle est particulièrement intéressante par la place qu'il donne au Bienheureux dans la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus.

Pour la canonisation, une nouvelle vie vient de paraître : **Saint Jean Eudes**, *Missionnaire apostolique*, Instituteur de la Congrégation de Jésus et Marie, de l'Ordre de N.-D. de Charité du Refuge et du Bon Pasteur, et de la Société du Cœur de la Mère Admirable, Père, Docteur, et Apôtre du culte liturgique des Sacrés-Cœurs de Jésus et Marie, par le P. Émile Georges, C. J. M., in-8. Écrite avec aisance et chaleur, présentée par tableaux d'ensemble plutôt que dans l'ordre chronologique, elle fait ardemment aimer la belle et grande figure du Saint dont elle veut propager le rayonnement d'éclatante sainteté. Elle vient d'être traduite en italien et de paraître à Rome pour les fêtes de la canonisation.

III. — OUVRAGES SUR SAINT JEAN EUDES

Peu d'hommes ont été aussi combattus que le Père Eudes. Les vingt volumes in-folio et in-quarto de la seule *Bibliothèque Nationale*, et qui, pour une bonne part, sont remplis de libelles, factums et pamphlets, montrent assez les haines et les oppositions qui s'étaient dressées contre sa personne et contre ses œuvres. Il n'est pas jusqu'aux *Archives Vaticanes* qui ne contiennent de nombreuses pièces attestant la collusion d'adversaires à qui tout était bon pour empêcher le succès de ses démarches auprès du Saint-Siège. **Les Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire**, 2 vol. in-8, du P. Louis Batterel, et réédités au début du siècle par le P. Ingold, de l'Oratoire, peuvent aussi, à juste titre, être rangés parmi les écrits opposés à notre Saint. C'était un bel arsenal où le promoteur de la foi, lors du procès de béatification, put choisir des armes. Mais les réponses à toutes les **Animadversiones** échafaudées par lui n'ont fait que prouver définitivement la vertu du serviteur de Dieu et la malice de ses détracteurs.

Parmi les études générales sur saint Jean Eudes, il y a lieu de citer un article du **Dictionnaire de théologie catholique**, intitulé : **Eudes (le B. Jean)** de C. Lebrun, C. J. M.

(tome V, col. 1466 à 1482). Il semble bien qu'il ait été le premier article de Dictionnaire écrit avec justesse et sans avoir subi des influences contraires, comme **Moreri** au XVIII[e] siècle, **Hélyot** et d'autres.

Il faut rapprocher de cet article un opuscule des PP. Dauphin et Lebrun, C. J. M. : **Le Bienheureux Jean Eudes**, *son Apostolat, sa Doctrine, ses Instituts*, in-12 écu de 125 pages.

A la fin de 1922, un auteur très estimé, et reçu à l'Académie en 1924, M. l'abbé Bremond, a, dans le tome III de son **Histoire littéraire du sentiment religieux**, consacré plus de cent pages au B. Jean Eudes. Cette étude semble quelque peu trahir la hâte ; à côté d'excellentes remarques, certaines affirmations appelleraient plus d'une réserve.

La spiritualité de saint Jean Eudes a été longuement étudiée sous ses divers aspects par le P. Ch. Lebrun, C. J. M., dans les **Introductions** aux **Œuvres complètes**. Réunies, elles formeraient un fort volume in-8. Qu'il s'agisse de la doctrine spirituelle du Saint en général, ou de ses vues sur le sacerdoce, sur la sainte Vierge, sur les Sacrés Cœurs, c'est à ces introductions qu'il faut recourir, si l'on veut avoir sur ces sujets des idées nettes et précises. M. l'abbé Bremond s'en est inspiré dans le tome III de son *Histoire littéraire* et les a souvent citées.

A des titres divers, mais mettant bien en lumière le rayonnement de l'influence spirituelle de saint Jean Eudes, sont à consulter : M. Souriau, **Le mysticisme en Normandie**, in-8, Paris 1913 : ouvrage très documenté et de saine doctrine ; — l'Abbé Adam : **Le mysticisme à la renaissance ou Marie des Vallées, dite la Sainte de Coutances**, in-8 écu, Paris, 1894, travail dans lequel l'auteur s'est largement inspiré du manuscrit du Père Eudes cité précédemment sur Marie des Vallées ; — le chanoine Lelièvre : **Madame de Bois-David, en religion Sœur Marie de l'Enfant-Jésus**, de l'ordre de N.-D. de Charité, in-12, Coutances, 1925, une fille spirituelle du Saint, nouvelle sainte Chantal au XVII[e] siècle.

Parmi les études traitant de l'établissement des séminaires en France, quelques-unes sont à lire si l'on veut connaître la part qui revient à saint Jean Eudes dans cette œuvre de rénovation du clergé. En dehors des **Annales de la Congré-**

gation de Jésus et Marie, il faut mentionner : L'ABBÉ DEGERT : **Histoire des séminaires français jusqu'à la Révolution**, 2 vol. in-12, Paris, 1910; — L'ABBÉ BONNENFANT : **Les séminaires normands au XVII^e^ et XVIII^e^ siècle**, in-8, Paris, 1913, ouvrage d'érudition locale et complétant heureusement le précédent en ce qui regarde le rôle du Père Eudes; — le P. DAUPHIN, C. J. M. : **Les Eudistes dans le diocèse de Rennes, Histoire des séminaires de Rennes et de Dol**, in-12, Paris, 1910; — enfin le P. LEBRUN, C. J. M. : **Le Bienheureux Jean Eudes, les Eudistes et l'Œuvre des retraites**, in-8, Paris, 1916, brochure faisant partie de la *Bibliothèque des Exercices de S. Ignace* par le P. Watrigant, S. J.

A ces ouvrages sur les séminaires, on peut rattacher un **Directoire à l'usage des missionnaires de la Congrégation de Jésus et Marie**, du P. MASSICOT, C. J. M., in-8, Abbeville, 1900, livre tout rempli de l'esprit et des méthodes du saint missionnaires et utile à quiconque se livre à l'œuvre des missions.

Il a été aussi publié deux ouvrage sur l'Ordre de N.-D. de Charité, institué par saint Jean Eudes : l'un, qui en fait l'histoire jusqu'à la Révolution, l'autre, tout récent, qui a pour but de faire connaître l'Ordre et son œuvre de rénovation morale des âmes pécheresses. Ce sont : **Les Origines de N.-D. de Charité, ou son Histoire depuis la fondation jusqu'à la Révolution**, par le P. J.-M. ORY, C. J. M., grand in-8, Abbeville, 1891, travail excessivement précieux par sa documentation; — **Une œuvre de Miséricorde et d'Apostolat** par plusieurs Eudistes, in-8, 1922, Besançon.

Très propres à montrer la vitalité de cet Ordre de N.-D. de Charité, l'esprit qui l'anime, et en même temps fournissant une contribution précieuse à l'histoire du Saint qui eut l'idée d'une telle œuvre, sont les vie suivantes : **La Vénérable Marie de Sainte-Euphrasie Pelletier**, *fondatrice du Bon-Pasteur d'Angers*, 2 vol. in-8, Angers, par M^gr^ PASQUIER, ou 2 vol. in-8, Angers, 1893, par le chanoine PORTAIS; **La Mère Marie de Sainte-Victorine Houette**, in-8, par le chanoine POUAN; **Sœur Marie du Divin-Cœur**, in-8, 1905, Paris, par L'ABBÉ CHASLES.

L'apostolat de saint Jean Eudes relativement au culte du Sacré-Cœur de Jésus a donné lieu à toute une bibliographie abondante. L'oubli dans lequel il était demeuré pendant près des trois quarts du XIX[e] siècle avait fait perdre de vue son rôle, et l'on s'était accoutumé à faire dépendre le culte et la dévotion des Révélations de Notre-Seigneur à sainte Maguerite-Marie. Quelques auteurs méconnaissant la part du Père Eudes, d'autres la passant sous silence ou tendant de la diminuer, il en est résulté une suite de brochures qui ont contribué à remettre les choses au point; puis Rome, dans plusieurs documents officiels, a définitivement tranché la discussion en donnant au Saint la place qui lui revient.

C'est vers 1870 que le R. P. Le Doré posa la question pour la première fois dans sa petite vie populaire : **Le Vénérable Jean Eudes, premier apôtre des Sacrés Cœurs**. Il devait y revenir bien des fois dans des brochures, articles de revues. En 1891 il publia son grand ouvrage : **Les Sacrés Cœurs et le Vénérable Jean Eudes**, 2 vol. in-8, Paris, où il étudait à fond toute la question, au point de vue historique et doctrinal. C'est un des travaux les plus documentés qui aient été encore écrits sur les Sacrés Cœurs, et même, théologiquement, il est un de ceux qui ont le plus profondément étudié la dévotion. En 1908 il réunissait en une brochure : **Le Sacré Cœur de Jésus, son Amour**, in-8, toute une série d'articles écrits par lui en réponse à des attaques diverses contre le Vénérable Jean Eudes; puis en 1909, après la béatification, il la rééditait augmentée sous le même titre, en y ajoutant **d'après la doctrine du B. Jean Eudes**, in-12, Paris. En 1916, il donnait **La Naissance du culte liturgique des Sacrés Cœurs**, in-12, Paris, ouvrage de moindre importance, et enfin, en 1917, **Le Message du Sacré-Cœur**, petite plaquette de 120 pages, avec, en appendice, deux lettres inédites du Comte de Paris se rapportant au Message et au Vœu de Louis XVI.

La Vie du Très Révérend Père Ange Le Doré, par le **P. Rovolt**, 2 vol. in-8, Besançon, en cours de publication, sera consultée avantageusement sur toute cette question.

A la suite du P. Le Doré, un de ses fils, le P. Ch. Lebrun, a publié sur le même sujet, en plus des deux **Introductions** au livre du *Cœur Admirable* et au *Propre* de la Congrégation

de Jésus et Marie, deux ouvrages de première valeur : **La Dévotion au Cœur de Marie, étude historique et doctrinale, — Le Bienheureux Jean Eudes et le Culte public du Cœur de Jésus**, in-8, l'un et l'autre, Paris, 1918.

Antérieurement à tous ces derniers ouvrages, le chanoine Granger, missionnaire de N.-D. de la Délivrande, dans **Les Archives de la Dévotion au Sacré Cœur de Jésus et au Saint Cœur de Marie**, avait consacré son deuxième tome tout entier au rôle et à l'étude de saint Jean Eudes.

A côté de tous ces travaux sur les Sacrés Cœurs, où apparaît souvent une préoccupation historique, il en est d'autres qui sont de purs ouvrages de piété.

Pour propager ses dévotions dans le peuple, saint Jean Eudes avait établi une *Confrérie du Sacré Cœur de Jésus et de Marie* en faveur de laquelle, dès 1674, il avait obtenu des Bulles d'Indulgences. A l'usage des membres de cette confrérie, le P. Blouet de Camilly, C. J. M., selon toute apparence, rédigea **L'Institution de la sainte Confrérie et Société du Sacré Cœur de Jésus et de Marie**, in-18 de 178 pages, Coutances, 1688. Ce Manuel, tout rempli de l'esprit et des pratiques du Saint, a servi de modèle à d'autres du même genre, même en dehors de la Congrégation des Eudistes et de l'Ordre de N.-D. de Charité.

Le Saint avait aussi institué *La Société du Cœur Admirable*, sorte de Tiers-Ordre eudiste, n'acceptant dans ses rangs que des vierges ou des veuves, désireuses de mener dans le monde la vie religieuse. Pendant longtemps, cette pieuse Société, qui devait beaucoup se répandre au XVIII[e] siècle, n'eut pas d'autre Manuel que celui de la Confrérie. Le premier rédigé pour elle, fut celui d'Avranches en 1738 sous ce titre **Devoirs et pratiques de la Société du Très Saint Cœur de Marie**, in-18 de 124 p. Dans la suite plusieurs autres parurent à Caen, à Rennes, à Dol, toujours sans nom d'auteur, mais par les soins cependant des Eudistes. En 1859, le chanoine Souchet, de Saint-Brieuc, donna une édition du Manuel publié à Rennes en 1750, édition enrichie d'un commentaire de chaque chapitre de la règle, sous le titre **Livre des Vierges et de pieuses Veuves ou Règle de la Société des Enfants du Saint Cœur de la Mère Admirable**, in-18 de 438 p. Il a été réédité à plusieurs reprises par le P. Massicot, C. J. M., et dernière-

rement par le P. Lebrun, C. J. M., mais sans les commentaires.

Au début du siècle, une traduction espagnole a été faite à l'usage de la Société, très prospère en Colombie.

La Revue **Les Saints Cœurs de Jésus et Marie**, organe de la famille eudiste et qui a près d'un demi-siècle d'existence, a donné à maintes reprises des séries d'articles pieux, à l'usage des tertiaires notamment. Plusieurs ont été réunis en volumes : **Les Saints Cœurs de Jésus et de Marie, Règle et vie de nos cœurs d'après la doctrine du Vénérable Jean Eudes**, in-12, Paris, 1891, par le P. Dauphin, C. J. M., véritable commentaire de la salutation aux Saints Cœurs de saint Jean Eudes; — **Le Cœur de Jésus d'après l'Évangile et les écrits des Saints**, in-12, Paris, 1917, par le P. Lebrun, C. J. M., recueil de méditations pour le mois du Sacré-Cœur; — **Le Cœur de Jésus principe de toute vie chrétienne d'après le B. Jean Eudes**, in-12, Paris, 1922, par et **Le Très Saint Cœur de Marie, son influence sur le salut et la sanctification des âmes d'après le B. Jean Eudes**, in-12, Paris, 1923, par le P. Gauderon, C. J. M., l'un et l'autre ouvrages aussi pleins de doctrine que de piété.

A l'intention de ceux qui désirent se pénétrer de l'esprit et des vertus de saint Jean Eudes, le P. Lebrun, C. J. M., a publié **La Dévotion au Bienheureux Jean Eudes**, in-18, Paris, 1919, Manuel de méditations et de prières.

Il n'a pas encore été fait d'histoire proprement dite de la Congrégation de Jésus et Marie. Mais les **Annales**, les **Fleurs de la Congrégation**, les vies de plusieurs Eudistes, les chroniques de la revue **Les Saints Cœurs** et de sa filiale espagnole **Los Sagrados Corazones de Jesús y María** seront des sources précieuses pour les historiens futurs.

Cette rapide nomenclature n'a pas la prétention d'être complète; elle laisse d'ailleurs de côté les **brochures** diverses, les **articles** de revues et de journaux, les **panégyriques** imprimés, les **lettres pastorales** dont quelques-unes sont de vrais monuments élevés à la gloire du Saint. Elle permet néanmoins de constater quelle grande place saint Jean Eudes occupe dans l'Église : « Quand on parle de Jean Eudes, disait

S. S. Léon XIII dans le Décret d'héroïcité des vertus, on parle d'un homme très illustre dont non seulement la sainteté de vie sert d'éclatant exemple, mais dont le zèle ardent pour le salut des âmes et spécialement l'établissement de sa Congrégation ont rednu d'éternels services à l'humanité entière. » Ces paroles reprises par S. S. Pie XI dans le récent décret *de tuto* trouvent, croyons-nous, leur commentaire dans les quelques pages de bibliographie que nous venons d'écrire.

F. Hulin, C. J. M.

Avec la permission des Supérieurs
Imprimatur : † Felix, episc. Forojul.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin. — Ligugé (Vienne)